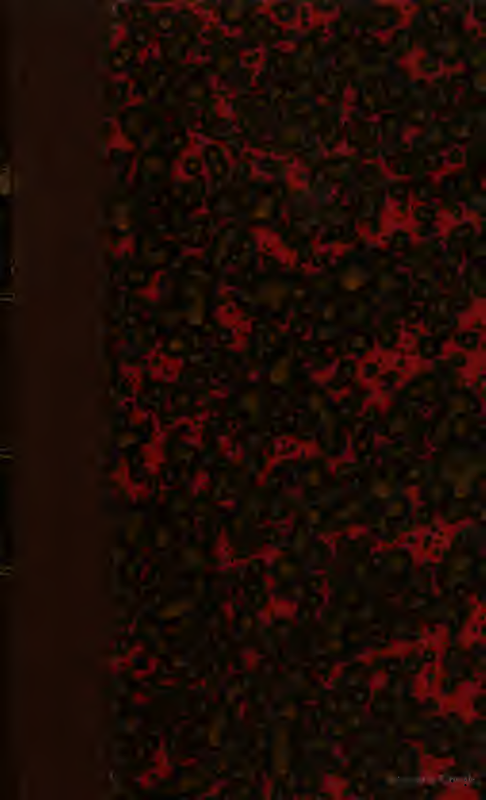
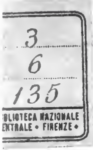
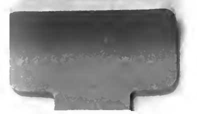



3
6
135
BIBLIOTECA NAZIONALE
CENTRALE • FIRENZE •



BIBLIOTHEQUE

OU

CHOIX DES MEILLEURS

ROMANS ANGLOIS.

TOME ONZIEME.



ŒUVRES

DE

M. FIELDING.

TOME XI.

AVENTURES

DE

RODERIK RANDOM.

TOME PREMIER.



À GENEVE,

Chez NOUFFER DE RODON & Compagnie,
Imprimeurs-Libraires.

1782.



PRÉFACE.

De tous les critiques, il n'en est pas de plus utile, de plus sage, de plus capable de faire impression, que celle qu'on sait introduire ingénieusement dans une histoire. Qu'un philosophe unisse aux principes de la morale les agrémens de la narration; qu'il ait soin de peindre avec art les différentes passions des hommes, les révolutions du cœur, & qu'il mette son héros dans des situations vraisemblables, naturelles & frappantes, il ne peut manquer de remplir son objet: s'il ne réussit pas toujours dans son projet, il fait au moins sur les cœurs corrompus des impressions qui tournent à l'avantage de la vertu. Un lecteur s'attache malgré lui à l'histoire de quelqu'un, en faveur de qui on a su l'intéresser; il compâtit aux malheurs d'un honnête homme que la fortune persécute, & s'indigne contre les auteurs de ses calamités; il plaint la vertu qu'on outrage, & voudroit punir le vice qui l'opprime; la mémoire & le cœur se nourrissent de fictions avantageuses à l'humanité. Quelquefois le lecteur se reconnoit dans les portraits qu'on lui offre; il rougit intérieurement de la ressemblance; mais comme il n'a d'autre témoin de sa honte que lui-même, l'amour-propre n'est plus écouté: pour n'avoir point à rougir désormais devant les autres, il travaille à se corriger; il apprend à régler ses passions, à

prévoir & prévenir les risques auxquels elles l'exposent, en méditant sur les malheurs qu'elles ont causé à d'autres : enfin, l'imagination, agréablement occupée, se remplit plus volontiers des principes de la morale, qui communément est sèche & rebutante, lorsqu'on l'offre sans agrément. Ce n'est pas assez pour corriger les hommes, & réformer les défauts de leurs caracteres, d'en former une espece de catalogue ; ils ne se persuaderont pas aisément qu'ils soient vicieux, si par des exemples évidens on ne leur prouve pas qu'ils le sont en effet. Peignez un homme avec des vices ou des vertus ; faites-en résulter le bien ou le mal qui lui arrivent ; conduisez-le par dégrés de l'indigence à la félicité, son bonheur ou ses infortunes donneront lieu à de solides réflexions.

Les Romans doivent sans doute leur origine à la vanité, à l'ignorance & à la superstition. Quand dans les premiers siecles un homme s'étoit rendu fameux par sa sagesse ou par sa valeur, ses amis ou ses créatures tiroient parti de sa réputation & de son mérite, même après sa mort. Les vertus apparemment étoient si rares dans ces tems, que le vulgaire se laissoit aisément persuader, qu'un grand homme avoit en lui-même quelque chose de surnaturel & de divin. Les honnêtes gens & les héros devinrent donc pour les sots des objets dignes d'adoration : on transmit de postérités en postérités des panégyriques

tissus d'impostures, desquelles d'ingénieux politiques, ou pour mieux dire, d'habiles fourbes, avoient été les auteurs. Tel est sans doute le principe de la Mithologie : on consacra par des autels & des temples la mémoire des premiers héros de l'univers, & le paganisme naquit d'une collection de faits merveilleux & romanesques ; les sciences, les beaux arts, & sur-tout la poësie, prêterent des agrémens à l'histoire : celles-ci fixa davantage l'attention des auditeurs ; l'harmonie lui prêta ses charmes ; on entendoit chanter avec plaisir les vers composés en faveur des gens illustres ; on s'en ornoit plus facilement la mémoire ; c'est ainsi que la tragédie & l'épopée prirent naissance. Les progrès du goût les ont perfectionnées l'une & l'autre. La poësie dans les premiers siecles étoit le seul organe de la gloire & du tems ; on ne connoissoit pas l'histoire en prose ; on l'eût même méprisée : c'est la raison pour laquelle nous n'avons des anciens aucune histoire en prose, aucun roman, dans un tems où la poësie étoit portée chez eux au dégré le plus sublime ; à moins que l'on ne veuille donner ce nom à la Cyropédie de Xénophon.

L'irruption des Barbares en Europe l'ayant plongée depuis dans les ténébres de l'ignorance la plus crasse, quelques personnes, abusant de la confiance que l'on avoit en elles, se crurent en droit à leur tour, de fa-

briquer nombre d'histoires fabuleuses. Les auteurs des romans, qui parurent pour lors, imiterent leurs hyperboles & leurs exagérations extravagantes. Des écrivains sans force, sans esprit, sans style & sans génie, étoufferent sous un amas de fictions ridicules, la mémoire des poëtes anciens ; ils étonnerent leurs lecteurs imbécilles par des productions monstrueuses & sans vraisemblance, sans s'embarrasser de rien faire pour le cœur ou pour l'esprit ; ils employerent le secours des dieux & des diables, des enchanteurs & des sorciers ; ce n'étoit pas la vertu ni la conduite de leurs héros qui triomphoient des obstacles qui s'opposoient au progrès de leur gloire ; ils les gratifioient d'une force surnaturelle qui les rendoit invincibles, & de l'appui de quelqu'enchanteur, ou de quelque fée, qui opéroient toujours fort à-propos des miracles en leur faveur. Ces absurdités avoient cependant des partisans outrés, des admirateurs sans nombre, & presque tout le monde étoit imbu d'un goût insensé pour les romans de chevalerie, lorsque l'ingénieux Cervantes les attaqua avec tant de succès, & par une admirable parodie de ces mauvais ouvrages, les fit voir dans leur vrai point de vue, en dégouta les gens sensés, & donna à son tour l'idée d'une autre forme de romans, aussi utiles pour les mœurs, qu'amusans pour l'esprit, en ce qu'il y peignit habilement les divers accidens qui se succedent dans le cours de notre vie.

Cette méthode a été adoptée par tous les auteurs de romans qui lui ont succédé ; mais personne jusqu'à présent ne s'en est mieux acquitté que M. le Sage, surtout dans les aventures de Gilblas de Santillane. Avec combien d'esprit & de sagacité n'y peint-il pas les caprices de la fortune & les miseres de la vie? Je l'ai pris pour modele ; j'ai dirigé mon plan sur le sien, en me réservant néanmoins la liberté de ne le pas imiter servilement dans l'exécution : mon scrupule est fondé sur les réflexions suivantes.

Le récit des aventures de Gilblas est fait d'un ton si gai, que, quelque malheureux qu'il soit, il ne laisse pas de faire rire; il passe, selon moi, trop rapidement d'une situation à l'autre ; on n'a pas plus le tems de compatir à son infortune, que de s'intéresser à son bonheur. Des contrastes qui se succedent si rapidement dans une histoire, choquent la vraisemblance; ils ont peut-être empêché l'auteur de réussir dans son projet ; c'est-à-dire, que le lecteur a si peu de tems à réfléchir sur les aventures de Gilblas, qu'il ne s'apperçoit pas que le but de l'historien étoit de l'instruire, plutôt que de l'amuser. Je me suis, quant à moi, proposé de donner l'histoire d'un homme distingué par un mérite commun à tous les honnêtes gens, qui essuie tous les malheurs attachés ordinairement à l'état d'un orphe-



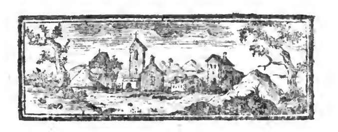
lin, qu'aucuns amis ne sont assez généreux pour protéger contre l'avarice, l'envie, & la malignité des autres hommes. Pour intéresser davantage les honnêtes gens en sa faveur, j'ai cru devoir lui donner une naissance illustre; ce qui me fera peut-être reprocher de l'avoir engagé dans des scenes basses & triviales; mais, pour peu qu'on y réfléchisse, on sentira qu'il n'est pas naturel qu'il soit le héros de grandes aventures, dans l'état auquel il est réduit. D'ailleurs, les passions des gens du commun, qui ne sont point masquées en partie par une politesse hipocrite, m'ont paru plus aisées à peindre; les caracteres se montrent tels qu'ils sont parmi eux; ils n'ont pas l'art dangereux de déguiser la nature; ainsi, je crois pouvoir me dispenser d'en dire davantage pour ma justification; l'exemple des plus grands écrivains en ce genre me justifie.

Je dois en même-tems avertir le lecteur, que ces aventures ne peuvent manquer de lui paroître naturelles, puisqu'elles sont véritables mais pour éviter les personalités, j'ai cru devoir les déguiser par des circonstances de pure imagination.

Je n'ai pas été fort scrupuleux non-plus sur le choix des termes que j'ai mis dans la bouche de mes personnages; mais j'ai craint de faire tort à la nature, en voulant la cor-

riger. Les expressions grossieres de quelques-uns d'eux ne doivent pas choquer la délicatesse du lecteur, puisqu'elles peignent les mouvemens de leur ame, bien mieux qu'un langage plus décent, mais en même-tems moins expressif.





AVENTURES
DE
RODERIK RANDON.

CHAPITRE PREMIER.

Naissance de Roderik Random ; qui étoient ses Parens.

JE suis né dans une province de l'Ecosse, & dans la maison de mon grand-pere, qui remplissoit une charge de Judicature très-distinguée. C'étoit un vieillard aussi riche qu'il étoit avare & entêté ; on le craignoit beaucoup plus qu'on ne l'aimoit, & quoiqu'on ne l'estimât pas, on le respectoit par nécessité. Dans sa jeunesse il s'étoit fait estimer dans l'état militaire, qu'il avoit quitté depuis pour celui de Jurisconsulte & de Juge, dont il exerçoit les fonctions de façon à faire trembler tous les malheureux qui étoient soumis à sa Jurisprudence. L'in-

digence étoit à ſes yeux un motif légitime de réprobation ; il étoit au-contraire l'homme du monde le plus doux & le plus indulgent à l'aſpect d'une bourſe bien pleine de guinées. Mon pere, qui étoit ſon dernier fils, étant devenu amoureux d'une jeune parente qui demeuroit chez mon intègre ayeul, en qualité de gouvernante, l'épouſa ſecrettement ; & je ſuis l'unique fruit de leur union imprudente.

Un ſonge avoit tellement allarmé ma mere pendant ſa groſſeſſe, qu'elle voulut abſolument conſulter en conſéquence un Hermite, qui vivoit ſur une montagne voiſine, & qui s'étoit acquis une grande réputation à dire la bonne-aventure. Mon pere, qui n'avoit pas plus de confiance aux Devins qu'il n'eſt convenable à un homme ſenſé d'en avoir, voulut accompagner ma mere dans ſon pélérinage, & pour engager le clair-voyant Solitaire à donner au rêve de ſa femme une interprétation favorable, il lui fit, avant de le conſulter, un petit préſent; mais ſa précaution ne lui réuſſit pas, ma mere fit le recit de ſon rêve, & lui dit : „ qu'elle avoit cru accoucher d'une „ balle de paume ; que le Diable lui ſervoit „ de Sage-femme, & qu'avec une raquette „ il avoit lancé cette balle dans les airs „ avec tant de violence, qu'elle étoit diſ„ parue à ſes yeux. Qu'elle pleuroit amè„ rement la perte de ſa progéniture, lorſ-

„ qu'elle l'avoit vu retourner à elle avec „ la même rapidité qu'elle s'en étoit „ éloignée ; que la terre s'étoit émue sous „ elle, & tout-à-coup avoit produit à „ ses yeux un arbre chargé de fleurs, „ dont l'odeur l'avoit affectée si vivement, „ qu'elle s'étoit réveillée sur le champ. „ notre Prophête, après un instant de réflexion, répondit d'un ton emphatique ; „ que leur premier enfant seroit un grand „ voyageur ; qu'il seroit exposé à bien des „ traverses & des dangers ; qu'enfin il re„ viendroit dans son pays natal, qu'il y vi„ vroit avec autant d'aisance que de répu„ tation & d'honneur. „ Malgré l'effronterie de l'Aruspice, je doute bien fort qu'il fût persuadé que l'événement justifieroit l'horoscope dont il lui plût de me gratifier.

Quelques-uns de ces gens officieux, plus occupés ordinairement de la conduite & des affaires d'autrui que de ce qui les concerne eux-mêmes, avertirent mon grand-pere des privautés qu'ils avoient remarquées entre son fils & sa gouvernante. Cette nouvelle allarma le vieux Juge, qui, pour en prevenir les suites, prit sur le champ la résolution de marier mon pere. Il lui en parla deux ou trois jours après ; & lui dit : „ Qu'il étoit tems pour lui de „ s'établir, qu'il lui avoit trouvé un parti „ convenable, & qu'il n'imaginoit pas

„ grand-pere d'un ton de Légiflateur ,
„ n'ont pas dédaigné de me confulter
„ lorfqu'ils ont voulu fe marier , &
„ fans doute vous ne l'euffiez pas fait vous-
„ même, fi vous n'aviez pas eu par-de-
„ vers vous des reffources pour vous met-
„ tre à couvert de mon reffentiment. Jouif-
„ fez-en, Monfieur, & pour vous épar-
„ gner mes reproches , qui vous ennuie-
„ roient , vous aurez la bonté de for-
„ tir tout-à-l'heure de ma maifon, vous
„ & votre femme, pour n'y remettre ja-
„ mais le pied ; j'aurai foin de vous adref-
„ fer à votre nouveau domicile un mé-
„ moire de la dépenfe que j'ai faite pour
» votre éducation : vous êtes, continua-
» t-il, d'un ton goguenard & plein de
» fiel, un jeune homme fort aimable,
» très-poli, très-docile ; il n'eft pas dou-
» teux que vous réuffirez. Adieu, je fuis
» votre valet, & vous fouhaite toute la
» fatisfaction que vous méritez. » Après ce tendre compliment, l'"équitable vieillard quitta brufquement mon pere, qu'il laiffa dans un accablement que l'on peut mieux imaginer que décrire : il lui fallut cependant prendre fon parti fans balancer, il favoit que les réfolutions de fon pere étoient plus immuables que les loix des Mèdes & des Perfes. Il fe retira donc dans une ferme, avec fa chere compagne, qui étoit inconfolable d'avoir caufé fon mal-

heur; ils subsistoient dans ce réduit affreux, dans une situation déplorable & bien peu conforme à leur condition, par les soins d'un vieux domestique qui chérissoit mon pere. Tant de maux à la fois ne purent l'engager à faire de nouvelles démarches pour fléchir un vieillard opiniâtre & dénaturé.

La grossesse de ma mere étoit cependant fort avancée : elle prévoyoit à combien d'incommodités & d'accidens elle seroit exposée, si elle accouchoit dans un endroit dépourvû des moindres aisances : elle prit donc, à l'insçu de son époux, le parti de se déguiser pour s'introduire dans la maison de mon grand-pere, se flattant que son état & ses larmes l'attendriroient, d'autant plus que sa faute, si c'en étoit une, étoit irréparable. Elle se déguisa si bien, en effet, qu'elle ne fut reconnue d'aucun des domestiques : on l'annonça comme une femme qui venoit porter plainte contre son mari sur certains cas secrets. Mon grand-pere étoit chargé du jugement de ces sortes de procès, & ma mere conséquemment fut introduite. Dès qu'elle fut en sa présence, elle se jetta à ses pieds, & lui demanda pardon de la façon du monde la plus touchante; elle lui fit envisager le péril qui la menaçoit, aussi bien que l'enfant qu'elle portoit dans son sein, & qu'elle étoit sur

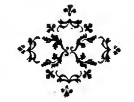
le point de mettre au jour. Mon grand-pere lui répondit, avec un faux air de compaſſion, „ qu'il étoit bien fâché que » l'indiſcrétion de ſon fils & la ſienne » l'euſſent porté à faire un vœu qui lui » ôtoit la liberté de la ſecourir; que puiſ- » qu'il avoit déjà fait part à ſon mari de » ſes réſolutions à ce ſujet, il la prioit » de ne lui point faire eſſuyer déſormais » ſes importunités chagrinantes. „ Cette réception cruelle fit tant d'impreſſion ſur ma mere, qu'elle reſſentit ſur le champ les premieres douleurs de l'accouchement; & ſans une vieille ſervante, que ſon état pénétra de compaſſion, & qui la ſecourut au haſard de déplaire à mon grand-pere, elle & ſon enfant fuſſent péris ſur la place, ſans avoir pu émouvoir ce barbare.

Cette pauvre femme ayant conduit ma mere dans un galetas avec beaucoup de peine, elle y accoucha de moi tout auſſitôt. Mon pere l'ayant appris, vola au ſecours de ſa malheureuſe épouſe, auprès de laquelle il trouva moyen de s'introduire ſecrettement : il l'accabla des marques de ſa tendreſſe; & partageoit ſes larmes & ſes careſſes entr'elle & moi : l'aſpect cruel de l'état où nous étions tous deux lui perçoit le cœur ; il ne lui reſtoit aucune reſſource pour nous mettre à couvert l'un & l'autre des incommodités les plus in-

ſuportables, auxquelles nous étions expoſés dans un grenier ouvert de toutes parts aux injures du tems. On ne s'imaginera pas que mon grand-pere ignorât ce qui ſe paſſoit dans ſa maiſon ; il affecta cependant d'être fort étonné, lorſqu'un de mes couſins, dont il s'étoit promis de faire ſon héritier, vint lui en parler en compagnie. Sa dureté lui ayant atiré quelques répréſentations de la part des honnêtes gens qui étoient préſens, il en fut outré de dépit ; & trois jours après les couches de ma mere, il la fit mettre dehors de ſa maiſon, en l'accablant de reproches & d'injures, & chaſſa la ſervante qui l'avoit ſecourue.

La triſte ſituation de ma mere, le chagrin, la diſette & la miſere la firent tomber en langueur, & la mirent en peu de tems au tombeau. Mon pere ne put la venger de la barbarie du ſien, que par des imprécations ; la douleur de cette perte lui fit perdre la raiſon pendant quelque tems. Pluſieurs perſonnes, émues de pitié, me porterent à mon grand-pere, qui parut enfin, ou feignit d'être attendri de l'hiſtoire malheureuſe de ſon fils & de ſa brû : il me fit porter en nourrice, & conſentit à recevoir mon pere dans ſa maiſon, où, quelque tems après, ſon eſprit rentra dans ſa ſituation naturelle. Soit que mon grand-pere fût touché effectivement des malheurs de ſon fils, ou, ce qui eſt

plus probable, qu'il craignît qu'ils ne fissent tort à sa réputation, il en marqua un répentir qui paroissoit sincere ; mais une mélancolie affreuse avoit succédé au délire de ce fils infortuné, qui disparut quelque tems après, & dont on ne put avoir de nouvelles, ce qui fit soupçonner pendant long-tems qu'il s'étoit fait périr lui-même de désespoir. On verra dans la suite de cette histoire, comment je fus moi-même instruit d es particularités de ma naissance.



CHAPITRE XXI.

Education de Roderik Random. Ses parens le prennent en aversion. On obsede son grand-pere, il ne peut en approcher. Il se venge des mauvais traitemens de son maître d'école. Son cousin, heritier du vieillard, le fait poursuivre par ses chiens de chasse. Roderik casse les dents du Précepteur de son cousin.

QUELQUES personnes soupçonnerent mes oncles d'avoir eu part à la disparition de mon pere, & de s'être assurés par sa mort la succession des biens qui devoient lui revenir, après le décès de mon grand-pere. Cette conjecture étoit fondée sur ce qu'aucun d'eux ne lui avoit prêté le moindre secours dans le tems de sa disgrace, & qu'ils avoient au-contraire tout fait pour aigrir le ressentiment de son pere contre lui. Cependant, des gens sensés, & moins prévenus rejetterent cette opinion, présumant que leur fureur se seroit étendue jusque sur moi, s'ils eussent été capables d'un attentat aussi noir, puisque mon existence étoit un obstacle invincible à leurs prétentions. Je grandissois cependant; ma ressemblance avec mon pere

m'avoit acquis l'affection de tous nos fermiers & domestiques, qui le chérissoient encore en moi; mais quelques soins qu'ils se donnassent, ils ne pouvoient me soustraire à la mauvaise volonté de mes cousins: chaque jour j'étois la victime de leur inimitié, de leur malice, & de leur jalousie. Plus je marquois d'heureuses dispositions, plus ils en concevoient d'aversion contre moi; ils obsédoient tellement mon grand-pere, que je ne le voyois plus que par hazard. Sa maison m'étoit interdite à la ville; & comme il m'avoit relégué à la campagne, sans s'embarrasser de ce qui me concernoit, je ne l'approchois que lorsqu'il venoit donner quelques ordres à ses fermiers. » Sois bon garçon, me disoit-il, d'un ton » à me faire mourir de peur, & j'aurai soin ,, de toi. ,, Les caresses dont il m'honoroit, en me disant cela, ressembloient si fort à des coups de poing sur les oreilles, que je m'éloignois de lui soigneusement, toutes les fois qu'il paroissoit disposé à m'en faire quelques-unes. Quelque tems après on m'envoya à l'école, dans un village sujet à la jurisdiction de mon grand-pere; mais comme il ne donnoit rien pour ma pension, ni pour mon entretien, j'étois dans un état affreux. Le maître d'école, qui ne me souffroit chez lui *gratis*, que parce qu'il craignoit le ressentiment de mon grand-pere, se crut dispensé de se donner beaucoup de soin pour

m'inftruire. Malgré fa négligence, cependant, j'avois de l'émulation, & je faifois des progrès rapides dans le latin. Comme le maître refufoit fouvent de répondre à mes queftions, & de feconder mes difpofitions, je crus devoir en inftruire mon grand-pere: je lui écrivis à ce fujet plufieurs lettres très-preffantes; mais il en réfulta tout le contraire de ce que j'avois imaginé: il fit venir le maître d'école, qu'il réprimanda beaucoup, & à qui il reprocha avec colere les foins qu'il s'étoit donnés pour mon éducation: ajoutant „ que je lui aurois „ obligation de la potence, & qu'avec les „ difpofitions que je marquois, je ne man- „ querois pas d'abufer de mon talent dans „ l'écriture; qu'affurément je ferois quel- „ que jour un fripon & un fauffaire, que „ j'en ferois puni; mais que mon fang re- „ tomberoit fur lui. „

Ce pédant, qui ne craignoit rien tant que le courroux de fon juge, l'affura que ma capacité étoit le fruit de mon propre génie, & de mon application; qu'il lui proteftoit qu'il n'avoit jamais contribué en rien à mon favoir faire; mais que, pour prévenir les fuites qui pourroient réfulter de mes talens acquis, il efpéroit, avec l'aide de Dien, m'empêcher d'y joindre de nouvelles connoiffances, en me privant de l'ufage de mes doigts. Effectivement, ce fcrupuleux pédagogue s'acquitta de ce qu'il avoit

avoit promis avec la plus grande exactitude ; car, sur le prétexte que j'avois écrit des lettres impertinentes à mon grand-pere, il fit percer une petite planche de cinq trous, au travers desquels il me fit passer tous les doigts de la main droite, & me la lia avec une ficelle au poignet, de façon que je ne pouvois plus écrire. Je recouvrai cependant peu après la liberté de ma pauvre main, par un accident qui m'arriva dans une querelle que j'eus avec un autre écolier, comme il me railloit sur mon état malheureux, & sur ma pénitence. Je fus si courroucé de ses propos injurieux, que d'un seul coup de ma menotte, je le jettai tout étendu par terre. Je me trouvai pour lors dans un état cruel : mes camarades d'école, qui le laissérent par terre, baigné dans son sang, coururent avertir le maître de ce qui venoit d'arriver. J'en fus puni si cruellement, que quand je vivrois autant que Mathusalem, je n'oublierai pas la rigueur du supplice que j'éprouvai, non plus que l'antipathie & l'horreur que j'en conçus contre le pédant qui me le fit souffrir. Mon extérieur indigent m'exposoit au mépris de tous ceux qui me rencontroient ; mon amour propre, & les sentimens élevés que m'inspiroit une naissance, que, par malheur pour moi, on ne m'avoit pas laissé ignorer, me rendoient extrêmement sensible aux affronts qu'on me faisoit essuyer tous les jours : ce qui me

ſuggera mille fâcheuſes aventures, qui m'accoutumerent de bonne-heure à l'adverſité; de façon que je faiſois voir un courage & une réſolution fort au-deſſus de mon âge.

J'étois ſouvent maltraité pour des fautes que je n'avois pas commiſes; tous les tours d'eſpiéglerie qui ſe commettoient dans le village, & dont on ignoroit l'auteur, m'étoient attribués; c'étoit toujours moi qui avois volé les fruits des jardins, tué les chats du voiſinage, ou dérobé des ſucreries dans les boutiques des confiſſeurs. Un bredouilleur de charpentier ſembla avoir acquis exprès l'aiſance du langage, & l'éloquence de Démoſthenes, pour perſuader à mon pédant que j'avois tiré un coup de piſtolet dans ſa fenêtre, quoique mon hôteſſe & toute ſa famille fuſſent témoins, & proteſtaſſent que j'étois couché & endormi, lorſqu'on l'avoit inſulté de la ſorte. Je fus un jour vigoureuſement fuſtigé, parce qu'en paſſant la riviere, le bateau dans lequel j'étois, étoit preſque coulé à fond, par l'imprudence du batelier. Je le fus de même une ſeconde fois, pour m'être fait une boſſe à la tête contre une muraille, en fuyant une charette qui étoit prête à m'écraſer; & une troiſieme pour avoir été mordu par le chien d'un boulanger. En un mot, j'étois puni d'un malheur qui m'arrivoit, comme des fautes les plus grâves

que j'euſſe pu commettre. On me châtioit, ſous prétexte d'étourderie, d'accidens qui euſſent pu arriver à l'homme du monde le moins diſtrait, tout comme à moi.

Cette conduite à mon égard, loin de me rendre plus ſouple, me faiſoit comparer mon ſort à celui d'un eſclave, & me rendoit plus indocile. Plus j'avançois en âge, plus ma raiſon ſe développoit, & plus je trouvois le joug auquel j'étois aſſujetti, barbare & tirannique. Comme j'avois reçu en cachette les inſtructions d'un honnête homme, qui s'intéreſſoit pour moi, parce qu'il avoit accompagné mon pere dans ſes voyages, & que les caprices de la fortune l'avoient réduit à la qualité de ſous-maître chez mon pédant, j'avois par ſes ſoins généreux fait des progrès ſi rapides dans les humanités, dans l'écriture & dans l'arithmétique, qu'avant l'âge de douze ans, j'étois, malgré les ſoins de mon maître, regardé comme le meilleur écolier de ſa claſſe. Mes talens, de la force & de l'agilité, réunis à un certain air de ſupériorité que je ſavois me donner, me faiſoient preſque reſpecter de mes camarades; j'avois acquis ſur leur eſprit un aſcendant, qui me fit former une eſpece de conſpiration contre mon pédant. Je me mis pour cela à la tête d'une ligue de trente écoliers, dont la plupart étoient de mon âge. Je pris cependant la précaution de les éprouver, avant que de

rien entreprendre, pour ſavoir ſi je pouvois compter ſur eux, dans l'exécution de mon grand projet. J'attaquai donc à leur tête une troupe d'apprentifs vigoureux, qui s'étoient emparés, pour jouer aux quilles, d'un champ qu'on nous avoit abandonné pour nous divertir. J'eus le chagrin de voir mettre ma troupe en déroute : un de mes camarades eut la jambe caſſée d'un coup de boule, qu'un de nos ennemis lança contre lui par derriere. Cette défaite ne nous empêcha pas cependant de nous eſcarmoucher à coups de pierre ; je reçus même dans ces combats pluſieurs bleſſures, dont je porte encore les marques. Nous réitérions ſi ſouvent néanmoins nos attaques, malgré nos déſavantages, que nos ennemis ſe laſſerent enfin de les ſoutenir, & ne parurent plus ſur le champ de bataille, dont nous reſtâmes paiſibles poſſeſſeurs par leur retraite.

J'aurois peine à raconter tous les exploits que nous fimes pendant notre confédération ; notre petite armée faiſoit trembler tout le village. Lorſque la déſunion ſe mettoit dans ma troupe, j'adoptois les intérêts de l'un ou de l'autre parti, & l'honneur de ma protection, une fois acquiſe à l'un des deux, la faction oppoſée rentroit ſur le champ dans ſon devoir.

Je profitois de tous mes congés, pour aller rendre viſite à mon grand pere ; mais or-

dinairement on m'interdisoit tout accès auprès de lui : mes cousines, qui l'obsédoient, malgré la division & la jalousie qui régnoient entr'elles, se réunissoient cependant à mon approche, comme contre leur ennemi commun. Celui de mes cousins, que mon grand pere avoit désigné pour être son héritier, bornoit ses talens & ses occupations à la chasse du renard : (*) c'étoit, au reste, l'unique chose à laquelle il fut propre ; & malgré les soins & les dépenses de mon grand pere pour son éducation, il n'en étoit pas moins un sot. Pour ne rien perdre de la succession du vieux Juge, il s'étoit muni, par avancement d'hoirie, de toute la mauvaise volonté qu'il présumoit sans doute que mon tendre aïeul lui légueroit par testament contre moi : de sorte que, du plus loin qu'il m'appercevoit, il détachoit ses chiens de chasse, & les mettoit à mes trousses, jusqu'à ce que, pour me mettre à couvert de leurs poursuites, j'eusse trouvé quelqu'asyle.

Son précepteur, qui prévoyoit sans doute la fortune future de cet impertinent chasseur, & qui vouloit mériter pour l'avenir les bonnes graces de son élève, en flattant ses inclinations, l'encourageoit lui-même à ces indignités. Je fus si choqué de la fa-

(*) Cette Chasse est de toutes la plus à la mode en Angleterre.

çon d'agir de ce coquin, qu'un jour, que, pour faire fa cour à mon coufin, il avoit lâché fes chiens contre moi, & qu'il couroit lui-même après eux pour les animer davantage, je pris le parti de me réfugier dans une chaumiere, où j'étois sûr de trouver de l'appui, & de dedans la maifon, je lui lançai une pierre avec tant de violence & d'adreffe, que je lui fendis la tête jufqu'au crâne; je lui caffai les dents, & le rendis pour jamais incapable de remplir les fonctions de clerc dans la paroiffe.



CHAPITRE XXIV.

Arrivée de Monsieur Tom-Bouling, Oncle maternel de Roderik. Quel étoit cet oncle, son portrait, sa générosité en faveur de son neveu. Visite qu'ils rendent ensemble au juge. Ils sont l'un & l'autre attaqués par les chiens de chasse du neveu. Combat sanglant entr'eux & l'oncle de Roderik. Conversation de celui-ci avec le juge.

LE seul oncle que j'eusse du côté de ma mere, qui, parce qu'il étoit Lieutenant d'un vaisseau de guerre, s'étoit absenté depuis long-tems, revint dans ce tems-là dans le pays. Ayant appris la mort déplorable de ma mere, & l'état malheureux auquel j'étois réduit, il en fut si touché, qu'il vint me voir; & malgré la médiocrité de sa fortune, il me donna tout ce dont j'avois besoin, & m'habilla très-proprement, en comparaison de la façon dont je l'avois été jusqu'alors : il prit en même-tems la résolution de rendre visite à mon grand pere, & de l'engager à me donner quelque chose, pour me faire subsister plus aisément à l'avenir; mais il ignoroit combien d'obstacles s'opposoient au succès de son entreprise. Mon oncle étoit un de ces bons marins, qui, loin de pouvoir juger du caractere d'un

homme en particulier, jugent de tous par le leur propre : quoique né en Ecosse, il ne connoissoit point du tout les mœurs de l'Europe, & croyoit tous les hommes aussi francs & aussi désintéressés que ceux de son équipage. il étoit d'une taille avantageuse & robuste, quoiqu'il fut, ainsi que tous les marins, assez mal sur ses jambes; son teint étoit extrêmement hâlé. Il portoit une camisole de flanelle rayée, un gros habit à la matelotte, qui avoit été rapiécé grossierément en différens endroits par un tailleur du vaisseau. Il avoit outre cela de grandes culottes rouges, tachées de goudron, de gros bas gris, & de larges boucles d'argent, qui couvroient la moitié de ses souliers; son chapeau, bordé d'argent, avoit une forme pointue, qui passoit les bords d'un demi pied, & sous lequel il portoit une petite perruque fort noire, qui n'avoit qu'une seule boucle tout autour; sa chemise étoit de toile rayée, il portoit au col un mouchoir de soie; un sabre énorme, monté sur une vieille garde de cuivre, & soutenu par un vieux ceinturon brodé, lui pendoit jusque sur le genou gauche : il tenoit dans sa main droite un gros bâton de chêne, qui lui servoit de canne. Ce fut dans cet équipage qu'il me conduisit chez mon grand-pere. Quant à moi, je me rengorgeois sous l'habit qu'il m'avoit donné; je ne m'étois jamais vu si bien mis.

Mais en arrivant chez mon grand pere, nous fumes d'abord accueillis par César & par Mélampe, qui furent détachés contre nous par mon bienveillant cousin, du plus loin qu'il nous eut apperçus. J'étois prêt à me sauver à leur approche; mais mon oncle m'ayant pris d'une main, porta de l'autre un coup de bâton si vigoureux au hargneux César, qu'il l'étendit par terre; & s'étant apperçu que Mélampe alloit le mordre par derriere, il tira son sabre, fit volte face, & d'un seul coup lui fit sauter la tête. Mon brave cousin accourut avec trois domestiques armés de fourches au secours de ses chiens, qu'il trouva étendus sur le champ de bataille. Quoique ce spectacle le mit en fureur, il eut cependant la prudence de ne pas approcher mon oncle de trop près; mais il chargea ceux qui l'accompagnoient de le faire, & leur ordonna, en l'accablant de reproches & d'imprécations, de venger sur lui la perte de ce qu'il avoit de plus cher au monde. Mon oncle alors s'avança vers les défenseurs de la meute infortunée d'un air si déterminé, qu'ils jugerent à propos de prendre le parti de la retraite. Il joignit cependant mon cousin, & l'arrêtant par la main, il lui dit d'un ton de franchise : » écoutez, l'ami, vos » chiens sont venus sur moi, sans que je » les aie insulté; ce que j'en ai fait, n'étoir » que pour m'empêcher d'être mordu par

» ces mâtins-là : en confcience, frere, vous
» avez tort de vous fâcher, ce n'eft pas ma
» faute ».

Soit que mon coufin crût que mon oncle, en lui parlant fi raifonnablement, eût peur de lui, ou que le chagrin d'avoir perdu fes chiens, lui eût fait naître l'envie de fe battre, il fe jetta fur une fourche, qu'il arracha des mains d'un de ceux qui l'accompagnoient, & parut vouloir fe jetter fur mon oncle, qui, fe mettant en garde de fon côté, continua fa capitulation dans ces termes.
» double batard, dit-il, fi tu avance, je te
» mets en hachis, & je t'apprendrai fi c'eft
» ainfi que l'on doit recevoir un honnête
» homme ». Il fit alors le moulinet avec tant de force & d'agilité, que mon prudent coufin s'arrêta tout court : il regarda derriere lui, & voyant que ceux qui l'accompagnoient s'étoient retirés, il jugea à propos de rentrer auffi dans la maifon, & d'abandonner le champ de bataille à mon oncle. Il avoit foigneufement fermé la porte, & vint lui parler ainfi par la fenêtre : » Que
» veut donc ici ce coquin, c'eft fans doute
» quelque fripon de matelot qui a déferté :
» vas, vas, fcélérat ; tu peux compter que
» je te ferai pendre ! puiffe, avec toi toute
» ta maudite parenté parer le gibet de la
» ville ; elle ne vaut pas, toute enfemble,
» un feul des chiens que tu m'as tués, en-
» tends-tu, gueux que tu es. Paix, bavard,

» répondit mon oncle, autrement je vous » repasserai le pourpoint; j'épousseterai, con- » tinua-t-il en montrant son bâton, votre » veste galonnée avec cette houssine. » Mon oncle, en disant cela, remit son sabre dans son fourreau.

Cette querelle cependant mit toute la maison en rumeur; une de mes cousines étoit accourue au bruit, & demanda par la fenêtre ce que c'étoit. » Ce que c'est; » pas grand'chose, ma belle enfant! je veux » parler à votre grand pere, cet étourdi-là » s'y oppose, je ne sais pas pourquoi, voilà » tout, ma grande fille! » Ma cousine, sans nous répondre, que par un coup d'œil méprisant, alla sans doute raconter ce qui se passoit au vieux Juge, & nous fumes quelques minutes après, admis à son audience. Mon cousin & mes cousines formoient de part & d'autre une haie; nous passames au milieu, & l'on nous honora des deux côtés de regards très-significatifs: mon oncle, après deux ou trois brusques révérences, entama ainsi la conversation.

» Bon jour, vieux Papa, serviteur, eh » bien, comment vous en va, cette santé, » hem ?..... Vous ne me connoissez pas; » mais vous me connoîtrez bien-tôt, je » m'appelle Tom-Bouling: voilà votre » petit fils, vous faites comme si vous ne » le connoissiez pas non-plus; est-ce parce

» qu'il a un habit neuf? ſavez-vous bien » qu'il eſt mon neveu, cet enfant-là; par- » bleu, je l'ai trouvé dans un équipage qui » vous faiſoit bien de l'honneur; ſes gue- » nilles cingloient à tous vents »: appro- » che-toi, petit nigaud, ajouta mon oncle, „ en s'adreſſant à moi, qui me tenois éloi- » gné par timidité, viens baiſer ton grand » pere, pourquoi recules-tu »? J'obéis à mon oncle; mon grand pere, qui étoit attaqué de la goutte, s'excuſa ſur ſon indiſpoſition, de ce qu'il ne ſe levoit point devant mon oncle, & répondit à ſa franchiſe avec cette froideur & cette gravité qui le caractériſoient, & lui dit d'un ton flegmatique & judiciaire, qu'il étoit très-flatté de ſa viſite, & le pria de s'aſſeoir.

»Tenez, point de façon, répartit mon » oncle, j'aime à être debout: Or ça, » parlons raiſon, vieux comme vous êtes, » vous devez en avoir: quant à moi, je » n'ai pas beſoin de vous, je ne vous de- » mande rien: mais pour peu que vous ayez » de conſcience & de naturel, vous de- » vez donner quelque choſe à ce petit gar- » çon-là, que vous avez traité juſqu'à pré- » ſent comme un chien de baſſe-cour; » Pourquoi mon neveu eſt-il plus négligé » que ce grand flandrin-là, continua mon » oncle, en montrant mon couſin & mes » couſines, n'eſt-il pas votre petit fils, auſſi- » bien que toute cette graine-là? il eſt,

» ce me semble, mieux tourné que ce be-
» nêt-ci : allons, vieux patron, la main sur
» le cœur, ne vous embarquez pas sans
» biscuit; il faut avoir une pacotille de bon-
» nes œuvres pour le voyage que vous allez
» bien-tôt faire; songez que vous courez
» risque de faire capot, si vous ne réparez
„ le tort que vous lui avez fait : si sa mere
» est morte, & si son pere est perdu, vous
» savez bien que c'est votre faute, ainsi,
» ainsi, la moindre chose que vous puissiez
» faire, c'est de faire pour lui ce que vous
» faites pour les autres. »

Mes cousines étoient trop intéressées dans la proposition de mon oncle, pour se contenir plus long-tems; leurs langues se déchaînerent toutes en même-tems contre mon protecteur, qui s'écria en se bouchant les oreilles, que tous les diables de l'enfer étoient à ses trousses. » Coquin, maraud,
» fripon, impertinent, lui crierent-elles, il
» te sied bien de prescrire ici des regles de
» conduite; on a pris de ton neveu cent
„ fois plus de soin qu'il ne mérite; vrai-
„ ment il eût été bien juste, n'est-ce pas,
„ que notre grand papa ne mît aucune dif-
„ férence entre un fils libertin & volon-
„ taire & des enfans respectueux, qui n'ont
„ jamais rien fait sans son aveu?

Cette réplique généreuse fut suivie d'un torrent d'invectives, qui n'eussent, sans doute, cessé que par notre retraite, si

mon grand-pere n'eût impofé filence : il reprocha à mon oncle fon peu de politeffe, qu'il lui paffoit, cependant, difoit-il, eu égard à fon état, dans lequel on ne fe piquoit pas de favoir vivre ; il ajouta qu'il avoit toujours eu foin de moi, qu'il m'avoit envoyé à l'école dès mon plus bas âge, jufqu'à préfent, quoi qu'on l'eût informé que je n'y faifois aucun progrès, & qu'on reconnût en moi les penchans les plus dangereux ; que cela pouvoit fe prouver clairement, par ce que j'avois fait à quelques-uns de mes camarades, & furtout au précepteur de mon coufin ; que cependant, pour m'éprouver & voir à quoi j'étois propre, il vouloit bien faire un dernier effort, & confentoit à me mettre en apprentiffage chez quelque artifan, à condition que je changerois de conduite.

Mon oncle fut indigné de cette propofition : il répondit nettement à mon grandpere, » que s'il m'avoit envoyé à l'école, „ il favoit très-bien qu'il ne lui en avoit „ jamais rien coûté, ni pour ma nourriture, „ ni pour mon entretien ; qu'il n'étoit pas „ étonné conféquemment que je n'euffe „ pas fait de grands progrès : je n'en juge pas „ par moi-même, ajouta-t-il, mais je fais „ cependant, à n'en point douter, que mon „ neveu, malgré votre malin vouloir, eft „ le meilleur écolier du pays. »

Mon oncle alors, pour foutenir la vérité

de ce qu'il avançoit, tira sa bourse & défia toute la compagnie de parier le contraire. » Il n'est pas si méchant que vous le dites, „ continua-t-il, mais quand cela seroit, à „ qui s'en prendre qu'à vous-même, qui „ l'avez laissé rouler comme un bâtiment „ sans agrêts; quant à votre chapelain, il „ eût mieux fait de lui mettre la cervelle „ au vent, que de lui casser la machoire; „ je jure par mon ame, que s'il me tombe „ sous les mains, il n'en sera pas quitte à „ si bon marché. Grand merci de votre „ offre, de mettre mon neveu en apprentissage, vous voulez apparemment en „ faire un savetier ? (*) J'aimerois mieux „ moi, qu'il fût pendu, que d'accepter une „ pareille proposition; viens-t-en, mon „ pauvre Rorik, (**) viens, il n'y a rien „ à gagner avec ce ladre-là; mais va, con- „ sole-toi, mon garçon, tant que j'aurai „ un scheling dans mon gousset, tu peux „ compter sur la moitié. Adieu, vieux „ cancre, vous allez bientôt crever, Dieu „ merci; mais vous êtes damné comme un „ chien, comptez sur ma parole. »

Mon oncle sortit: je le suivis pour retour-

(*) L'anglois porte le mot de Tailleur, parce que c'est de toutes les Professions la plus méprisée en Angleterre.

(**) Diminutif de Roderik, comme en françois l'on dit Charlot ou Colin pour Charles.

ner avec lui au village d'où nous étions sortis ; & pendant toute la route je l'entendis *maugréer* contre le grand-pere & sa postérité, qu'il honoroit d'épithétes maritimes, dont l'énergie exprimoit admirablement ce qu'il pensoit sur le compte de l'un & de l'autre.



CHAPITRE IV.

Le juge tombe malade. Il fait son testament. Monsieur Tom-Bouling lui rend une seconde visite. Le juge meurt. Ouverture du testament. Preuves singulieres du chagrin de ses nieces. Oraison funèbre du défunt par l'oncle de Roderik.

QUELQUE tems après notre visite, nous apprîmes que mon grand-pere étoit tombé dans une langueur, qui le consumoit depuis trois jours, qu'il étoit proche de sa fin, & qu'il avoit en conséquence envoyé chercher son notaire pour rédiger son testament. On vint nous dire de sa part, que comme il sentoit bien qu'il n'avoit pas encore long-tems à vivre, il vouloit avant de mourir, avoir la satisfaction d'embrasser toute sa famille & voir tous ses parens, sans exception. Mon oncle apprit cette nouvelle avec un plaisir qu'il ne put cacher. Pour satisfaire aux dernieres volontés du vieillard, il partit sur le champ, & m'emmena avec lui pour recevoir sa bénédiction. » Nous le tenons enfin, ce vieux corsaire, „ me disoit-il, chemin faisant; tu vois „ mon pauvre Roderik, ajouta-t-il, tu „ vois ce que c'est que de parler raison aux „ gens. » Nous arrivâmes en discourant

ainſi chez mon grand-pere ; nous trouvâmes l'appartement rempli d'une légion de parens, & nous approchâmes de ſon lit, mais il étoit prêt d'expirer. Deux de mes couſines lui ſoutenoient la tête ; elles pleuroient l'une & l'autre du mieux qu'il leur étoit poſſible ; mais on s'appercevoit malgré elles, qu'elles avoient quelque peine à réuſſir ; elles eſſuyoient de tems en tems le viſage du moribond, qu'elles baiſoient avec de grandes démonſtrations de douleur.

Mon oncle s'approcha cependant du malade & lui parla ainſi : » Bon ſoir, Patron, ,, eh bien ! faut-il vous chagriner, n'eſt-il ,, pas tems de partir, comment cela va- ,, t-il ? ſi vous avez l'ame nette, Dieu en ,, aura pitié. » Mon grand-pere tourna vers nous des yeux languiſſans, qui ne marquoient pas qu'il fût content du dialogue de M. Bouling ; qui ne laiſſa pas de lui continuer ainſi ſes exhortations mortuaires.

« Eh bien ! voilà votre pauvre Rorik ,, qui vient vous voir avant que vous mou- ,, riez ; ſi vous voulez être ſauvé, penſez ,, à lui, au cas que vous ne l'ayez pas ,, encore fait : vous avez été grand pécheur, ,, j'en conviens ; mais il eſt encore tems ,, de réparer vos fautes ; repentez-vous en, ,, & faites-lui le plus de bien que vous ,, pourrez, pendant le peu de tems qui vous ,, reſte à vivre ; ni le ciel, ni les hommes

„ ne vous en demandent pas davantage ; „ avant qu'il ſoit peu, les vers vont vous „ ronger ; & ſi vous n'êtes pas converti » depuis que je vous ai vu, vous pouvez » compter que ... » Mon oncle alloit ſans doute lui dire qu'il iroit à tous les diables, lorſqu'il fut interrompu par un miniſtre qui étoit préſent, & qui fut apparemment ſcandaliſé, ainſi que toute la compagnie, de voir un Laïc empiéter ſi cavaliérement ſur ſon miniſtère. On nous obligea l'un & l'autre de paſſer dans une chambre voiſine, où, quelques minutes après, nous fûmes inſtruits de la mort de mon grand-pere, par un *concerto* lamentable de pleurs & de gémiſſemens, exécuté preſqu'au naturel par mes couſines : mon couſin, qui n'avoit pas autant de talent qu'elles, s'étoit retiré dans un cabinet, ſous prétexte de ſe livrer à ſa douleur avec plus de liberté ; mais ce charivari l'ayant averti d'un événement qu'il attendoit depuis long-tems avec impatience, il parut dans la ſalle, & demanda d'un ton moitié chagrin & moitié inquiet, s'il étoit bien vrai que ſon grand-pere fût mort ? S'il eſt mort, repartit mon oncle : » ô parbleu, je vous réponds qu'il eſt » auſſi-bien trépaſſé qu'une merluche : » Dieu me damne, cela ne pouvoit pas » lui manquer d'arriver ; car j'ai rêvé cette » nuit, que j'étois ſur le gaillard de mon » vaiſſeau, & delà j'ai vu une nuée de

» corbeaux s'élancer ſur le cadavre du dé-
» funt; mais le diable qui s'étoit perché
» ſur notre beaupré, ſous la forme d'un
» ours, dont le poil étoit bleu, s'eſt em-
» paré du défunt & l'a emporté avec ſes
» griffes dans le fond de la mer. Malheu-
» reux que vous êtes, s'écria le miniſtre,
» tout bouillant de zele & de colere,
» impie, oſez-vous bien penſer que l'ame
» d'un ſi digne homme, ſoit devenue la
» proie du diable? »

Il s'éleva dans un inſtant un murmure général dans l'appartement; & mon oncle, que le miniſtre, pendant ſa bruſque apoſtrophe, avoit fait reculer d'un bout de la chambre à l'autre, fut obligé de ſe mettre en défenſe : il enfonça ſon chapeau juſques ſur ſon ſourcil, jura ſur ſa tête, que ſi quelqu'un étoit aſſez hardi pour tenter de le faire ſortir de l'appartement, ſans lui avoir auparavant prouvé qu'il en avoit le droit, il lui couperoit les oreilles. »Point
» de manigance, ajouta-t-il, votre vieux
» Feſſe-Matthieu a peut-être eu aſſez de
» conſcience pour laiſſer du bien à mon
» neveu, en ce cas, Dieu veuille avoir
» ſon ame; c'eſt tout ce que j'ai envie de
« ſavoir, voyons ce teſtament, & je pars,
» car vous m'ennuyez tous. »

Comme la menace de mon oncle avoit fait impreſſion, & qu'on voyoit bien à ſa mine, qu'il étoit homme à tenir parole, un

des exécuteurs testamentaires, pour éviter le bruit, protesta à M *Bouling*, qu'on me rendroit toute la justice possible, & qu'après les obseques du défunt, on indiqueroit un jour pour examiner ses papiers en présence de toute la famille; que, jusqu'à ce jour, tous les coffres, armoires & cabinets de la maison resteroient sous le scellé, qu'on apposa sur le champ en notre présence. On voulut en même-tems donner des ordres pour le deuil de tous les parens; mais mon oncle ne voulut pas souffrir que je le portasse avant de savoir si mon grand-pere m'avoit assez bien traité, pour honorer ainsi sa mémoire. Les opinions étoient extrêmement partagées sur le contenu de son testament : les uns présumoient que tous les biens fonds, qui consistoient en sept cent livres sterling de rente, écherroient à mon cousin, qu'il avoit toujours désigné pour son héritier, & que les immeubles, l'argent comptant & les dettes passives qui devoient rentrer dans sa succession, & dont chacune étoit une usure des plus criminelles, seroient également partagées entre mes cousines & moi. Quelques honnêtes gens croyoient, que pour réparer ses injustices, il m'auroit laissé tout son bien, à l'exception de deux ou trois cent livres sterling de rente, qu'il auroit léguées à ses petites-filles, qui étoient au nombre de cinq, & dont les peres

& meres avoient reçu des dotes assez considérables.

Le moment décisif arriva enfin, le testament fut ouvert : rien n'eût été plus amusant pour des spectateurs désintéressés, que les regards avides des héritiers ; l'altération de leur visage peignoit exactement l'inquiétude de leur esprit, mais on auroit peine à exprimer l'étonnement & le chagrin dont elles furent frappées, quand le notaire eut lu à haute & intelligible voix, que mon aimable cousin étoit l'héritier unique & légataire universel de tous les biens du défunt, tant meubles qu'immeubles.

Mon oncle, qui avoit écouté avec beaucoup d'attention, frappa le plancher de son talon avec tant de force, & prononça d'un ton si terrible un le *diable l'emporte*, qu'il fit frémir toute l'assemblée. L'aînée de mes cousines, qui avoit toujours été extrêmement officieuse & prévenante auprès de mon grand-pere, demanda, d'un ton lamentable, s'il étoit bien vrai qu'il ne fût point du tout question d'elle dans le testament, on lui répondit que rien n'étoit plus certain. Cet arrêt accablant la fit tomber en foiblesse.

Les autres, dont les espérances n'étoient pas apparemment si bien fondées, supporterent leur malheur avec un peu plus de résolution ; mais elles ne laisserent pas de barbouiller la mémoire du défunt, de plu-

ſieurs qualifications ſcandaleuſes & diffamantes. Leur douleur, en ce moment, paroiſſoit beaucoup plus ſincere & plus naturelle; & n'avoit point du tout l'air de celle qu'elles avoient fait paroître dans l'inſtant de la mort de mon grand-pere. Mon oncle accompagnoit leurs imprécations des juremens les mieux conditionnés: » Tu n'as
„ donc rien à eſpérer, mon pauvre garçon,
„ me dit-il, en trépignant de rage; ce vieux
» chien avoit le diable au corps, je te dé-
» fends de prier Dieu pour lui, car il eſt
» damné comme un Belzebuth. »

Le miniſtre étoit toujours préſent: ayant été le directeur ſpirituel du défunt, il avoit été élu exécuteur teſtamentaire; ſous prétexte de charité, il avoit ſu tirer auſſi ſa cotte-part du vivant du bon homme; auſſi avoit-il pour ſa mémoire une vénération ſans égale: les apoſtrophes de mon oncle le ſcandaliſerent une ſeconde fois. » Miſé-
„ rable hérétique que vous êtes, lui dit-il,
„ ne voulez-vous pas ceſſer d'inquiéter par
„ vos malédictions, l'ame d'un bon chré-
„ tien qui vous demande des prieres. „ Le paſteur s'imaginoit que tout le monde ſerait comme la premiere fois dans ſon parti; mais il fut d'abord détrompé, car mes couſines l'accuſerent d'avoir, par de mauvais conſeils, empêché leur grand-pere de ſuivre ſa bonne volonté à leur égard, étant perſuadées qu'il ne les auroit pas ainſi des-

héritées, si ses avis hypocrites ne l'y eussent déterminé; elles joignirent à ce reproche une kyrielle d'invectives, qui contraignit le prédicateur de prendre la fuite.

Cette scène mit le digne légataire de la meilleur humeur du monde. „ Si vous „ n'eussiez pas tué mes chiens, dit-il à „ mon oncle, je les aurois mis aux trous- „ ses de cette bête noire. „ M. Bouling, qui n'étoit pas disposé à goûter cette impertinente saillie, lui tourna le dos, en lui disant: „ Que vous & vos chiens aillent „ aux diables; fussiez-vous tous trois au „ fond de l'enfer avec votre vieux damné: „ allons Roderik, me dit-il, en s'adressant à „ moi, virons de bord, & nous partîmes. „



CHAPITRE

CHAPITRE V.

Roderik est maltraité par son pédant. Son oncle l'aide à s'en venger, lui fait quitter le village, & le fait entrer dans l'université.

NOUS prîmes le chemin de notre village. Pendant une heure de chemin, mon oncle ne me dit pas un mot; je l'entendois marmoter entre ses dents, je remarquois de tems en tems sur son visage des mouvemens d'indignation, qui lui faisoient oublier que nous étions ensemble. Il marchoit si vîte, dans ces momens de distraction, que je ne pouvois le suivre: quand il s'en appercevoit, il s'arrêtoit tout court pour m'attendre. „ Allons donc, me disoit-il, d'un „ ton fâché, petit paresseux, à quoi t'a„ muses-tu? „ Il me prenoit alors par la main, & me faisoit troter à toutes jambes sans y prendre garde. Après une couple d'heures de réflexion, il reprit sa belle humeur. „ Allons, mon garçon, me dit-il, „ console-toi, ton vieux coquin de grand„ pere grille à présent comme un pour» ceau; ainsi, point de chagrin, mon en„ fant, tu me suivras sur mer; tiens, avec „ du cœur, & une bonne paire de culottes „ on peut aller par tout le monde. Allons,

gai, toujours gai, comme dit la chanſon. „

Quoique ce projet ne s'accordât point du tout avec mon inclination, je crus cependant devoir lui cacher dans cet inſtant, l'éloignement que je me ſentois pour le parti de la mer. J'avois à ménager en mon oncle le ſeul homme qui me voulût du bien. Il jugeoit du bien d'autrui par le ſien propre, & s'imaginoit ne pouvoir rien me propoſer de plus agréable & de plus avantageux que la navigation. Heureuſement pour moi, notre ſous-maître, à qui, comme je l'ai déjà dit, j'avois l'obligation de ſavoir quelque choſe, combattit ſa réſolution, & le fit changer de ſentiment. Il aſſura mon oncle que c'étoit me faire un tort infini, que de ne pas profiter des heureuſes diſpoſitions que je marquois pour les ſciences, ajoutant qu'elles feroient immanquablement ma fortune, ſi j'étois cultivé. Monſieur Bouling, qui, comme on l'a vu, étoit l'homme du monde le plus généreux, quoiqu'il ne fût pas riche, prit ſans balancer le parti de m'envoyer dans quelque univerſité. Il m'aſſigna une penſion, pour me faire ſubſiſter honnêtement, dans une petite ville ſituée à quelques milles de notre village, & dont l'univerſité étoit en réputation.

Mais quelques jours avant notre départ, le maître d'école du village, qui ne craignoit plus mon grand-pere, m'accabla d'in-

vectives les plus atroces, vomiſſant cent injures contre le défunt, à qui il ſouhaitoit charitablement la damnation éternelle, en réparation du tort qu'il lui avoit fait, en ne le payant d'aucun des ſoins qu'il s'étoit donnés pour moi. Les indignes propos de cet inſolent Pédagogue, qui devoit ſa fortune & ſon établiſſement à mon grand-pere, me déterminérent à me venger. Je complotai avec quelques-uns de mes camarades, & conſultai avec eux ſur les moyens d'y réuſſir. Je les trouvai tous prêts à ſeconder mon deſſein, qui devoit s'exécuter de belle façon la veille de mon départ pour l'Univerſité : voici comment il étoit conçu.

Je devois profiter du moment auquel le ſous-maître ſortiroit comme à ſon ordinaire pour ſatisfaire à ſes beſoins : je devois enſuite fermer la porte en dedans, afin qu'il ne pût venir au ſecours du pédant, & pour ſignal de l'attaque, je devois cracher au viſage du proſcrit. Les grands & les plus forts des écoliers promirent de me prêter main-forte, pour le lier ſur un banc, couché ſur le ventre, & ſon maigre poſtérieur étoit déſigné la victime expiatrice de tous les maux qu'il m'avoit fait ſouffrir.

Nous etions trois principaux chefs de la conſpiration; & c'étoit par nous que devoit commencer l'attaque : nous étions ſûrs

d'ailleurs d'être secondés par la plus grande partie des écoliers. J'étois le premier des conjurés, comme auteur de la conspiration. Les deux autres chefs étoient le fils unique d'un riche gentilhomme du voisinage, nommé Gawky, que le pédant n'avoit jamais osé maltraiter, & l'autre se nommoit Hugues Strap, & que le pédant avoit toujours ménagé, parce que son pere, qui étoit cordonnier du village, l'avoit toujours gratuitement fourni de chaussure. J'avois une fois sauvé la vie au premier, en me jetant à la nage, & l'empêchant de se noyer. Je l'avois quelquefois préservé des bastonnades auxquelles son insolence l'exposoit de tems en tems, j'avois mis aussi quelquefois son derriére à couvert de la flagellation, en lui faisant ses tâches ; de sorte que tant de motifs m'assuroient de son attachement à mes intérêts. Quant à Strap, ma confiance en lui étoit fondée sur notre amitié réciproque, & sur la conformité de nos caractéres. J'avois reçu, quant à moi, mille services désintéressés de sa part, qui me le rendoient extrêmement cher. Comme ces deux champions avoient pris leurs mesures pour quitter l'école dès le lendemain de l'exécution du projet, je ne doutai point de leur bonne volonté. Le premier avoit reçu ordre de son pere de revenir chez lui; & l'autre devoit entrer en apprentissage chez un

Barbier, dans une Ville située aux environs.

Mon oncle, qui avoit été instruit de la façon dont j'avois été maltraité par ce pédant, m'ayant paru dans la résolution de l'en faire repentir, je crus devoir lui communiquer notre projet, qu'il rejeta, par la difficulté dont il le croyoit dans l'exécution. „ Ne t'y fie pas, me dit-il, en „ mâchant du tabac, & relevant sa culotte, „ c'est trop vous exposer tous les trois; „ cet âne bâté ne manquera pas de braire „ de toutes ses forces; on viendra sans „ doute à son secours, & vous en serez „ les dupes. Mort de ma vie, que n'est-il „ à portée de mon navire, je ferois en„ sorte de l'y attirer, & je le ferois en„ suite étriller comme il faut par quatre „ ou cinq bons vivans de l'équipage! Par„ bleu, je lui apprendois si le poignet d'un „ marin vaut bien celui d'un donneur de „ férules. »

Après bien des réflexions pour & contre, comme tout autre moyen de vengeance nous manquoit, mon oncle enfin adopta le projet, & voulut nous aider à l'exécuter. Il partit donc sur le champ, pour acheter des cordes dont nous avions besoin pour en venir à bout. On juge bien du plaisir que nous fit l'assurance de sa protection. Il nous avoit ordonné avant de nous quitter, de tenir nos chevaux, &

notre équipage tout prêts pour partir aussitôt l'affaire faite. Nous obéïmes ponctuellement.

Enfin, l'heure arriva; nous l'attendions avec impatience : le sous-maître sortit comme à son ordinaire; & mon oncle, qui étoit aux aguets, saisit cet instant pour entrer. Ayant fermé la porte sur lui aux verroux, le sous-maître resta dans la cour, & mon oncle vint empoigner le maître par le colet. Le pédant se mit alors à crier de toute sa force qu'on l'assassinoit; jamais *Stentor* ne se fit mieux entendre : je tremblois qu'il n'échappât à mon oncle. Je courus cependant à lui, & sautai sur son postérieur que je mis sur le champ en évidence. Strap le prit par une jambe & le fit tomber; Gawky, qui, jusqu'alors s'étoit contenté d'observer l'action, sortit de sa place, en criant victoire, & vint nous aider à lier le pédant à un poteau.

Le sous-maître étoit cependant accouru au bruit; il frappoit, menaçoit & supplioit tour-à-tour, pour qu'on lui ouvrit la porte. Mon oncle ayant mis le pédant hors d'état de nous échapper, nous chargea du soin de le depouiller, & vint lui-même parler au sous-maître, & lui dit qu'il » eut à ne „ plus faire de bruit, s'il ne vouloit par„ tager la disgrace du magister. Croyez„ moi, ajouta-t-il, si vous êtes prudent, „ demeurez en repos; vous savez comme

„ ce cuiſtre a maltraité mon neveu , vous
„ ne trouverez donc pas mauvais que je l'en
„ faſſe repentir. „

Mon oncle, après cela, referma la porte au nez du ſous-maître, qui ſe remit à frapper de plus belle, de façon que monſieur Bouling craignant que ce tapage n'excitât enfin la curioſité des voiſins, vint lui rouvrir la porte. Dès qu'il fut entré, il la referma avec beaucoup de précaution, & s'adreſſant à lui : « Ecoutez, monſieur Sintaxe, je vous crois » honnête-homme, j'ai même du reſpect » pour vous ; mais il eſt bon & prudent que » nous vous mettions hors d'état de vous » oppoſer à notre entrepriſe. » En diſant cela, il tira de ſa poche quelques bouts de corde. Monſieur Sintaxe, à cet aſpect, ſe mit à pleurer comme un enfant, proteſtant à mon oncle qu'il ne m'avoit jamais fait aucun mauvais traitement, qu'il s'étoit au contraire prêté de tout ſon cœur à mon avancement, qu'il faloit que je fuſſe bien ingrat pour lui attirer une pareille avanie.

« Je ſais bien, dit mon oncle, que mon » neveu vous a de grandes obligations ; auſſi » ne veux-je vous faire aucun mal, tout au » contraire, mais vous faites tant de bruit, » que vous pourriez attirer des témoins, & » nous n'en avons que faire ; ainſi trouvez » bon que je vous attache à votre pupitre, » juſqu'à ce que notre opération ſoit achevée, je penſe qu'elle vous divertira ; mais

» ſur-tout point de réſiſtance, car je vous » mettrois en la place du patient. » Monſieur Sintaxe fut donc obligé de conſentir à tout.

Mon oncle alors s'adreſſant au magiſter, que nous avions ſi bien garotté, qu'il ne pouvoit remuer, lui fit une ſemonce des plus grâves, & commença enſuite l'exécution. Le pauvre fuſtigé nous accabloit d'imprécations grecques & latines que mon oncle n'entendoit pas; auſſi ne l'empêcherent-elles pas d'aller ſon train & de l'étriller, conjointément avec nous, pendant un grand quart-d'heure.

Enfin le ſupplice ceſſa, & mon oncle adreſſa ces paroles conſolantes au patient. « Il eſt bon de ſavoir ce qu'on fait, mon» ſieur le magiſter, on doit réfléchir ſur » la conſéquence de ſes actions : vous don» niez cruellement le fouet à vos Ecoliers, » ſans vous imaginer que cela fît beaucoup » de mal, remerciez-moi, vous voilà ſorti » d'erreur. Pour peu que vous ſoyez re» connoiſſant, vous vous reſſouviendrez » de moi tout le tems de votre vie; je » vous ai ſans doute inſpiré plus d'huma» nité, que vous n'en avez eu juſqu'à pré» ſent. C'eſt une qualité qu'il eſt bon d'avoir, » & je ſuis charmé que vous m'en ayez » l'obligation. Allons, continua-t-il, mes » enfans, en s'adreſſant aux écoliers, venez» vous-en au cabaret prochain, que Roderik

» vous régale pour vous dire adieu. »

Tous mes camarades accepterent la proposition, & sortirent. Mon oncle pria pour lors Mr. Sintaxe de nous accompagner; mais celui-ci le refusa avec un air de mépris, en lui disant brusquement qu'il étoit un ivrogne. Nous n'en serons pas moins bons amis, malgré votre air fâché, lui dit mon oncle; vous êtes un fort bon diable, à ce qui me paroît; & si jamais je suis capitaine de vaisseau, foi de lieutenant, je vous ferai, si vous voulez, maître d'école de mon équipage.

Mon oncle sortit ensuite, tira la porte sur lui, & laissa monsieur Sintaxe auprès du pédant, pour le consoler & le panser. Il nous conduisit au village, les autres écoliers & moi, & nous régala dans une auberge. Nous nous quittâmes enfin, après bien des témoignages & des marques de regret de part & d'autre. J'arrivai le lendemain à la ville où je devois demeurer. Mon oncle avoit pourvu généralement à tous mes besoins. Il me mit en pension chez une parente de ma mere, dont le mari étoit apoticaire. Il partit quelques jours après, & nous nous séparâmes l'un de l'autre en versant un torrent de larmes, qu'une tendresse véritable nous arrachoit réciproquement.

CHAPITRE XXVIII.

Roderik fait de grands progrès dans ses études. Il se fait beaucoup de connoissances. Ses cousines cherchent à renouer avec lui. Il rejette leur amitié. Moyen qu'elles emploient pour s'en venger. Il arrive une affaire malheureuse à M. Bouling. Elle influe sur la fortune de Roderik qui se trouve dénué de tout secours. Mauvaise conduite de Gawki à son égard. Vengeance de Roderik.

COMME je commençois à réfléchir, je sentis parfaitement que comme mes espérances n'étoient fondées que sur les bontés d'un seul homme, exposé sans cesse à des dangers qui pouvoient m'en priver, que d'ailleurs tous ceux dont j'aurois eu droit d'attendre quelque secours, étoient mes ennemis déclarés, il étoit nécessaire que je me misse absolument en état de me faire un fort par moi-même. Je m'attachai donc à mes études avec une application extrême, & je le fis avec tant de succès, qu'en moins de trois ans je savois, non-seulement le grec & le latin, mais j'étois encore très-avancé dans l'étude des mathématiques & de la philosophie. Je m'appliquai par préférence à la morale & à la physique. Je me

distinguai même dans la littérature, & donnai au public quelques piéces de vers de ma façon, qui me firent assez d'honneur. Je joignois à plusieurs talens agréables une taille parfaite, avec une figure assez aimable. j'acquis la connoissance des personnes les plus distinguées de la ville; je remarquai que plusieurs dames me voyoient avec plaisir; ce qui flattoit beaucoup mon penchant à l'amour & à la vanité; je triomphai même des scrupules de quelques-unes, par la complaisance que j'eus de faire quelques couplets impertinens & satyriques contre plusieurs de celles qui leur disputoient ma conquête. Deux de mes cousines demeuroient dans la ville avec leur mere, dont le mari leur avoit partagé son bien par son testament, de sorte que si elles n'étoient pas les plus belles femmes du lieu, elles étoient au moins les plus riches partis qu'on pût y trouver. Leur maison étoit conséquemment le rendez-vous de presque tous les petits maîtres & tous les beaux de la ville: comme elles m'avoient extrêmement méprisé pendant mon enfance, malgré leur richesse, je leur rendois parfaitement le change; l'état de ma réputation, parmi les dames, flattoit tellement leur vanité, qu'elles ne dédaignerent pas de me faire des avances, & me firent prier de leur faire visite. On conçoit aisément, qu'outre que ma complaisance leur auroit fait une espece d'hon-

neur, elles envisageoient encore le plaisir qu'elles auroient à se venger des femmes plus jolies qu'elles, par l'abus de mes talens ; peut-être aussi craignoient-elles les suites de mon ressentiment, qu'elles sentoient bien n'avoir que trop méritées. De mon côté, je fus charmé de trouver une occasion de me venger d'elles : non-seulement je refusai de les voir, mais de tems en tems je leur décochois quelques épigrammes. Se trouvoient-elles dans quelques cercles de femmes, en faveur desquelles on intéressât ma muse, elles étoient les seules dont je négligeois de parler, ce qui choqua tellement leur amour-propre, qu'elles formerent la résolution de m'en punir du mieux qu'il leur seroit possible.

Elles engagerent donc un jeune écolier à faire des vers contre moi, par lesquels il me reprochoit l'état malheureux dans lequel on m'avoit élevé, aussi-bien que les disgraces de ma naissance ; je ripostai si vigoureusement, & je prouvai si bien qu'elles devoient elles-mêmes rougir de mon malheur, qu'elles n'oserent plus m'attaquer sur cet article. Comme elles n'avoient pas réussi dans ces premieres tentatives, elles prirent la résolution de s'en dédommager cruellement par une autre. Elles persuaderent à un jeune gentilhomme que j'avois attaqué la réputation de sa maîtresse par des vers diffamans, & surent lui inspirer tant de haine

contre moi, qu'il résolut de me faire payer de la vie l'insulte prétendue que j'avois fait à sa belle. Il m'attendit un soir, qu'il faisoit fort obscur, avec deux autres bretteurs de ses amis, qui, après m'avoir assassiné, devoient l'aider à me jetter dans la riviere; mais ayant eu avis de ce dessein, je m'en revins chez moi par un autre chemin. L'impatience de ne me point voir arriver, les ayant conduits sous mes fenêtres pour s'éclaircir si je n'étois pas rentré; j'en avertis l'apprentif de la maison, & nous les saluâmes conjointément avec nos pots de chambre, dont nous leur jettâmes tout le contenu sur les oreilles, de sorte qu'ils s'en retournerent chez eux bien & dûment aspergés & parfumés. Cette aventure fut publiée le lendemain, & fit rire si fort à leurs dépens, qu'ils furent contraints de se bannir de la ville.

Ces mauvais succès n'empêcherent pas cependant mes cousines de continuer à me susciter des scènes désagréables; leur dépit & leur malice s'envenimoient à mesure que je venois à bout de les confondre; je ne voyois d'ailleurs aucune ressource pour me mettre à couvert de leur mauvaise volonté; je savois trop bien, que, de même que les personnes qui sont le plus constamment ingrates, sont celles qu'on a le plus constamment obligées, de même aussi les ennemis les plus implacables qu'on puisse jamais avoir;

ſont ceux qui nous ont fait le plus de tort.
Mes bonnes couſines eurent enfin recours à un ſtratagême qui leur réuſſit ; elles ſéduiſirent un de mes amis, en qui j'avois une confiance aveugle, & à qui je n'avois jamais caché aucune de mes intrigues amoureuſes ; dès que ſon indiſcrétion les eut mis au fait, elles publierent des vérités dont elles aggraverent le ſcandale par des circonſtances, qui n'avoient jamais ſubſiſté que dans leur imagination. Toutes les femmes dont j'avois été bien traité me défendirent leur maiſon ; celles qui avoient été dans la diſpoſition d'en faire autant, les imiterent, & je me trouvai bientôt privé de toutes mes connoiſſances. Je n'étois pas encore venu à bout de découvrir l'auteur de cette trahiſon, & je penſois trop bien de mon ami, pour oſer concevoir le moindre ſoupçon contre lui : j'étois tout occupé de ma juſtification, lorſqu'un ſoir, en rentrant chez moi, je trouvai mon hôteſſe plongée dans une rêverie qui me cauſa beaucoup d'inquiétude, je lui en demandai le ſujet ; elle me répondit froidement que ſon mari venoit de recevoir une lettre de M. Bouling, mon oncle, à qui il étoit arrivé une affaire très-malheureuſe, ce qu'elle avoit toujours craint, & lui avoit mille fois prédit, prévoyant à combien d'accidens ſon caractere bruſque l'expoſeroit : elle ajouta que, malgré la diſgrace de mon oncle, elle n'en étoit pas

moins diſpoſée à me rendre ſervice, ce qu'elle me prouveroit dans l'inſtant même, ſi le ciel l'eût miſe en état de le faire ; mais qu'ayant une famille à ſoutenir, il n'étoit pas juſte qu'elle diſposât du bien de ſes enfans en faveur d'un étranger, que je ſavois bien que charité bien ordonnée commence par ſoi-même, qu'elle me conſeilloit en amie de me mettre en apprentiſſage chez quelque tiſſerand, ou quelque cordonnier, plutôt que de m'amuſer à des études frivoles qui ne me conduiroient à rien. J'écoutois ſes avis charitables ſans y rien répondre ; elle me préſenta deux lettres, que je reçus en tremblant ; la premiere, qui étoit adreſſée à monſieur Potion, étoit conçue en ces termes :

MONSIEUR,

« Celle-ci eſt pour vous informer que j'ai „ été obligé de quitter le vaiſſeau que je „ montois pour avoir tué mon capitaine ; „ ce que j'ai cependant fait en brave homme, „ ſur la pointe du cap Tiberoon, dans l'iſle „ Hiſpaniola. Notre combat s'eſt fait au piſtolet ; il m'a tiré le premier ſans me toucher ; j'ai été plus heureux ou plus adroit, „ il a reçu mon coup au travers du corps ; je „ ſuis, dieu merci, en bonne ſanté dans cette „ iſle, qui eſt habitée par des François dont „ j'ai tout lieu de me louer, quoique je n'en-

„ tende pas leur langage. J'espere obtenir „ bientôt ma grace par le moyen de mes „ amis; je leur ai envoyé un mémoire con- „ cernant cette affaire pour le présenter à la „ cour; je me flatte que Sa Majesté ne vou- „ dra pas qu'un de ses fideles sujets soit long- „ tems privé de son service, & qu'on fasse „ contre lui aucune procédure deshono- „ rante. Mes complimens à votre femme. „ Je suis toujours votre fidèle ami & servi- „ teur. THOMAS BOULING.

L'autre lettre, qui m'étoit adressée, contenoit ce qui suit:

CHER RORIK,

“ Ne sois point en peine de mon affaire; „ continue de bien étudier, mon enfant; „ je n'ai point d'argent à t'envoyer quant à „ présent, mais je suis convaincu que mon- „ sieur Potion voudra bien pourvoir à tes „ besoins, & qu'en conséquence de l'a- „ mitié qu'il m'a toujours témoignée, il ne „ te laissera manquer de rien, jusqu'à ce „ que je sois en état de reconnoître toutes „ les bontés qu'il aura eues pour toi. Je „ n'ai rien de plus à t'apprendre; ne t'afflige „ point, sur-tout, & sois persuadé que je „ serai toujours tout à toi ton oncle.

THOMAS BOULING.

Cette lettre, aussi-bien que l'autre, étoit datée du Port-Louis, dans l'isle Hispaniola. M. Potion entra lorsque je les tenois encore l'une & l'autre à la main; je lui communiquai la mienne; mais l'ayant lue, il me dit en secouant l'oreille, je considere infiniment M. Bouling, & ce seroit absolument me faire tort d'en douter; je suis persuadé que s'il étoit jamais en état de me satisfaire il le feroit avec toute l'exactitude possible; mais je suis fâché de vous dire que les tems sont si durs, que je ne puis absolument vous rendre le service qu'il exige de moi; l'argent est si rare que je ne puis en arracher; je crois, Dieu me pardonne, qu'on l'enterre; il y a cependant un mois que je vous nourris sans qu'il soit question d'argent entre nous. Dieu sait si j'en aurai jamais un denier; je vous l'avoue, j'étois déterminé, quoiqu'avec peine, à vous donner congé, tant pour cette raison que parceque j'ai besoin de votre chambre pour un apprentif qui doit m'arriver incessamment de la campagne, ainsi vous me ferez plaisir de vous chercher un logement dans la semaine.

Je fus si choqué de ce discours, que, sans penser au peu de ressources que j'avois, je lui dis avec indignation, que bien loin de vouloir lui être à charge, je mourrois plutôt de faim que de lui avoir obligation d'un seul repas, & que je le méprisois trop pour rester un instant de plus dans sa maison; je lui

payai ſur le champ tout ce que je lui devois, & je ſortis de chez lui dans un accablement & un déſeſpoir que je ne puis exprimer. Je ne ſavois où donner de la tête, il ne me reſtoit plus qu'une ſeule guinée en bourſe; cependant, quand mes premiers tranſports furent calmés, j'allai louer une petite chambre garnie, ſur le pied d'un ſcheling & demi par ſemaine; je fus obligé de payer d'avance, l'hôteſſe ne voulant pas me recevoir ſans cette condition; j'envoyai chercher mes hardes chez l'apoticaire, & je les y fis tranſporter; je me couchai ſans boire ni manger, & paſſai ſans dormir la plus cruelle des nuits; je me levai pour aller rendre viſite à un homme très à ſon aiſe, avec lequel j'avois fait connoiſſance, & qui m'avoit fait mille offres de ſervice, dans un tems où je n'en avois aucun beſoin.

Dès qu'il me vit il me fit l'accueil le plus obligeant, & m'embraſſa comme ſi j'euſſe été la perſonne qu'il eût le plus aimé. Il voulut avant tout que nous déjeûnaſſions enſemble: j'augurai de ſes careſſes qu'il accepteroit généreuſement la propoſition que je venois lui faire dans mes malheurs; je lui contai en déjeûnant les raiſons qui m'obligeoient à lui rendre viſite, j'eus encore aſſez de bonne foi pour attribuer à ſon bon cœur l'air chagrin & déconcerté que je lui voyois prendre pendant mon récit, mais il ne me laiſſa pas long-tems dans l'er-

reur, car lui ayant auſſi raconté la ſcène qui s'étoit paſſée entre l'apoticaire & moi, il fronça le ſourcil, & me répondit d'un ton ſévere : Comment donc, monſieur ; ne ſentez-vous pas le tort que vous avez eu de traiter avec tant de hauteur un homme qui vous parloit ſi raiſonnablement ? Ce langage me fit tomber de mon haut ; je lui répondis avec un peu de hauteur, que j'étois ſurpris d'un procédé ſi lâche & ſi contraire à l'humanité. L'aigreur de ma réplique fournit à cet inſolent perſonnage un prétexte ſpécieux pour me congédier & me défendre ſa maiſon ; j'y ſouſcrivis volontiers, en lui proteſtant, que ſi je l'euſſe connu du caractere dont il étoit, il n'auroit jamais été dans le cas de me faire un pareil compliment.

J'étois en chemin pour retourner chez moi, lorſque je rencontrai Gavki, mon ancien camarade d'école, que ſon pere avoit envoyé à la ville pour y faire ſes exercices & ſe former dans le monde. Comme depuis ſon arrivée nous vivions enſemble avec toute l'affection & l'intimité de deux anciens amis, je l'informai ſans ſcrupule de l'état où je me trouvois, & le priai inſtamment de me prêter quelqu'argent pour m'aider à ſubſiſter. Il tira de ſa poche cinq ou ſix ſchelings avec quelque monnoye, en m'aſſurant que c'étoit tout ce qu'il poſſédoit pour vivre quatre ou cinq jours, ayant perdu la veille la plus grande partie de ſon argent au

billard. Quoique cela put être, l'air froid avec lequel il me donna cette excuse, & le peu de part qu'il parut prendre à mon malheur, me fit douter de sa sincérité : je lui tournai brusquement le dos sans lui répondre; mais ayant appris, deux ou trois jours après, que c'étoit lui qui avoit aidé mes cousines à répandre les bruits désavantageux qui m'avoient privé de mes connoissances, & qui les avoit instruites de la triste situation où j'étois réduit, ce qui les faisoit triompher à mes dépens, je résolus d'en tirer vengeance. Je lui envoyai donc un cartel, par lequel je lui indiquois l'heure & le lieu où je prétendois le punir de sa perfidie. Il accepta ce défi pour le lendemain. Je me transportai sur le lieu ; j'avoue cependant qu'en y allant je sentis beaucoup d'émotion, & que je souffrois intérieurement tous les combats que l'on éprouve aux approches d'une premiere affaire ; mais le desir de me venger, la honte de me rétracter, & l'espoir de la victoire l'emporterent sur mes craintes. J'étois arrivé au rendez-vous une heure avant le moment indiqué ; j'attendis vainement le reste de la journée, mon ennemi ne parut point. J'avoue encore franchement que je ne fus pas fâché de ce qu'il m'avoit manqué de parole ; j'oubliai ma situation présente, pour ne penser plus qu'à tirer parti de la démarche que j'avois faite, en publiant par-tout la lâcheté de mon ad-

verſaire. Quoiqu'il ne me reſtât plus qu'un bord de chapeau d'argent à vendre, dont le prix ſuffiſoit à peine pour payer le loyer de ma chambre, je ne laiſſai pas que d'en ſacrifier une partie, pour faire inſérer cette affaire dans les nouvelles publiques.



CHAPITRE XXVI.

Roderik est obligé d'entrer en qualité de garçon chez M. Crab, apoticaire envieux de M. Potion. Portrait de cet homme, & son caractere. Roderik lui devient nécessaire. Un accident oblige M. Crab à donner de l'argent à Roderik qui part pour Londres.

LA dépense que j'avois faite pour satisfaire mon ressentiment & ma vanité, me jetta deux jours après dans un embarras extrême. Mon hôtesse me pressoit sans relâche, & me faisoit payer par ses importunités la sottise que j'avois faite. Je courois toute la ville, sans projet & sans espoir de ressource; tous ceux qui m'avoient flatté de leur amitié, tournoient les yeux à mon aspect, & me fuyoient comme un pestiféré.

Enfin, j'étois réduit au désespoir, lorsqu'un matin l'on vint me dire qu'une personne m'attendoit dans un caffé; j'y courus sur le champ, j'y trouvai un homme près d'une table, qui buvoit seul du Popin. Il me dit, en me prenant la main, que c'étoit lui qui m'avoit envoyé chercher, qu'il se nommoit Ansel-Crab, & qu'il étoit apoticaire & chirurgien de la ville. Avant de rendre compte au lecteur de son dessein, je crois devoir faire le portrait de cet

homme, & donner quelqu'idée de ſon caractere.

Il paroiſſoit âgé d'environ cinquante ans; de la taille de cinq pieds, à peu près; mais ſon ventre en avoit au moins dix de circonférence; ſon viſage étoit comme une pleine lune, ſon teint ardent & plombé; & ſon nez, copieux & rouge comme une betterave, ombrageoit une bouche des plus étendues, deux petits yeux gris & louches ſe cachoient ſous deux gros ſourcils fort épais. Il haïſſoit mortellement l'apoticaire Potion, qui, quoique plus jeune que lui, faiſoit infiniment mieux ſes affaires. Comme ce dernier avoit entrepris avec ſuccès un malade que M. Crab n'avoit pu guérir, celui-ci ne pouvoit le regarder de bon œil. Quelques amis communs avoient cependant tenté de les raccommoder: ils y auroient peut-être réuſſi, mais leurs femmes s'étant rencontrées dans une noce, s'injurierent reſpectivement; elles en vinrent même aux voies de fait, avec un acharnement qui fit déſeſpérer les médiateurs de pouvoir jamais rétablir la paix entre les deux parties.

La criſe étoit dans ſa fermentation la plus vive, lorſque M. Crab m'envoya chercher. Il me reçut auſſi poliment que je le pouvois attendre d'un homme de ſon caractere. Après m'avoir fait aſſeoir à côté de lui, il me demanda pourquoi j'avois quitté ſon

confrere Potion. Je lui racontai mon hiſtoire. « Voilà un grand faquin, me dit-il, „ cela ne m'étonne pas de ſa part ; c'eſt „ un cagot qui a l'ame noire comme Barrabas. S'il fait mieux ſes affaires qu'un „ autre, c'eſt qu'il fait bien mieux faire le „ patelin. Vraiment, vraiment, tous ces „ cafards ſont de bons hypocrites : c'eſt „ un craſſeux d'ailleurs & un vilain. »

M. Crab fut interrompu dans cet endroit par un ivrogne qui venoit d'entrer, & qui s'étoit aſſis à côté de lui. « Vous avez raiſon, mon compere, dit-il ; c'eſt un ladre, „ qui refuſe chaque jour de boire bouteille „ avec ſes amis ; vive moi, je ſuis un bon „ vivant, je bois avec tous ceux qui en „ ont envie. Je n'ai vu Potion gris qu'une „ ſeule fois en ma vie, encore n'étoit-ce „ pas à ſes dépens, puiſque nous dînions „ enſemble chez un miniſtre. Perſonne au „ monde n'a le vin ſi dévot que ce bigot „ là : il cous récita les deux tiers de l'office „ *ex tempore*. „ Après ce panégyrique, Crab reprit la parole, & s'adreſſant à moi, „ j'ai entendu parler de vous comme d'un „ honnête garçon, me dit-il, je veux faire „ quelque choſe pour vous, envoyez chercher vos hardes, & faites-les porter chez „ moi, j'ai donné des ordres pour que vous „ ſoyez bien reçu. „ Comme mon amour propre me faiſoit encore héſiter d'accepter la propoſition de M. Crab : « Quoi donc

me,

» me dit-il d'un ton brusque, vous balan-
» cez ; allez au diable, si cela ne vous con-
„ vient pas ; vous moquez-vous de moi ? »
Je lui répondis avec soumission, que, loin d'être insensible à ses offres, je lui en étois au contraire fort obligé ; mais que je le priois de me dire sur quel pied il prétendoit que je demeurasse chez lui. « Sur quel pied,
» répliqua-t-il, parbleu la question est belle
» & bonne ! vous faut-il un valet de cham-
„ bre avec un équipage ? Non mon cher
„ Monsieur, lui repartis-je, il s'en faut bien
„ que je pense de la sorte ; la seule grace
„ que je vous demande, c'est de me rece-
„ voir en qualité de garçon de boutique, je
„ suis en état de vous en tenir lieu. Je fais
„ un peu de Pharmacie, & j'ai peut-être
„ même autant d'acquit en cet art que M.
„ Potion. Je me suis d'ailleurs appliqué
„ quelque tems à la chirurgie, pour ma
„ propre satisfaction. Oh ! voilà de nos
„ grands docteurs, s'écria M. Crab, en éle-
„ vant les bras, & ouvrant une bouche
„ d'un demi-pied de diamêtre ; il a peut-
„ être lu deux ou trois livres de chirurgie,
„ & croit déjà tout savoir. Vous imaginez-
„ vous être au fait du mouvement des
„ muscles ? & connoître le méchanisme
„ des nerfs dans le cerveau ? avec le....
„ je voudrois bien vous y voir. Vous êtes
„ en état, n'est-ce pas, de faire une saignée,
„ de donner proprement un clistère ; d'ap-

„ pliquer un emplâtre, & de compofer
„ une potion? „ J'affurai M. Crab que j'étois en état de faire parfaitement toutes ces opérations. Dieu le veuille, me dit-il, en fecouant la tête d'un air incrédule; fi cela eft, on peut tirer de vous quelques fervices: en confidération de tous ces talens, je confens de vous recevoir chez moi par charité; les profits de ma boutique vous tiendront lieu de gages.

Ma fituation ne me permettoit pas de balancer; j'acceptai la propofition. Ce marché conclu, nous fortîmes du caffé, & je le fuivis dans fa maifon. Mon amour propre fouffroit infiniment de l'état où je me voyois réduit: nous arrivâmes à la maifon de Mr. Crab, on établit mon domicile dans un grenier; quoique ce logement ne fût pas abfolument de mon goût, je béniffois cependant le ciel de me l'avoir procuré. Je fus inftalé dans la boutique, & je connus quelques jours après les motifs qui avoient engagé M. Crab à me prévenir: fa générofité apparente à cet égard, étoit une critique tacite de la dureté de Potion, & la comparaifon fur cet article lui faifoit beaucoup d'honneur parmi fes connoiffances. Son garçon, d'ailleurs, étoit mort depuis peu des fuites de fa brutalité, & il avoit abfolument befoin de quelqu'un qui fût au fait de fa profeffion, pour le remplacer.

M. Crab étoit l'homme du monde le plus

brutal & le plus emporté; sa femme essuyoit tous les jours mille duretés de sa part. Il étoit si fort attaché à ses opinions, qu'il se brouilloit avec ses meilleurs amis, lorsqu'ils osoient le contredire; & quand une fois il prenoit querelle avec quelqu'un, il étoit impossible de l'appaiser, sur-tout lorsqu'on prenoit vis-à-vis de lui le parti de la soumission & de la douceur. Quand une fois je connus son caractere, je sentis bien, que pour gagner quelque chose sur lui, il falloit prendre un ton ferme & déterminé.

Un jour, donc, que pour une cause très-légére, il me traitoit d'ignorant, & de gredin, je lui répondis fiérement, que je n'étois pas un ignorant, puisque je m'acquitois de mon devoir avec assez de capacité, pour le défier lui-même de mieux faire. Que quoique j'eusse un fort mauvais habit, il n'ignoroit pas que je n'étois pas non plus un gredin, & que je valois mieux que lui par la naissance & par les sentimens. M. Crab, irrité du ton dont je lui parlois, leva sa canne, & menaça de me frapper, si je continuois de lui répondre. Quoique je craignisse qu'il ne le fit effectivement, je me jettai sur le pilon du mortier, & lui jurai que s'il s'avisoit de me donner un seul coup, je lui en payerois l'intérêt au double. Comme je sentois que cette scène devoit décider sur l'avenir, & régler désormais notre façon de vivre ensemble, je joignis

le geste à l'action, & j'avois le bras levé pour riposter en cas de besoin. Crab, tout interdit, resta quelque tems immobile & sans dire mot; enfin, abaissant prudemment sa canne, il me parla de la sorte. » Parbleu, voilà une jolie façon d'agir avec „ son maître, vous êtes un garçon bien „ docile & bien respectueux; en vérité, vous „ êtes un mignon tout aimable; a-t-on ja-„ mais vû rien de plus indigne; mais ne „ t'embarrasse pas, vas, je te montrerai „ ce que c'est que de lever la main sur „ moi? » Il sortit ensuite tout écumant de rage, en jurant comme un porte-faix.

Je craignois beaucoup que cette scène ne me fit donner mon congé; j'étois dans des inquiétudes mortelles, & je pensois au moyen de me tirer d'affaire, au cas qu'on me mit dehors, lorsque M. Crab rentra avec un air riant. Il fit servir le dîner, pendant lequel il ne parla point du tout de notre affaire, & me fit donner un verre de punch à mon dessert. Enfin, la fermeté que j'avois fait paroître dans notre dispute, m'acquit un tel ascendant sur son esprit, que dans la suite il ne juroit plus que par moi, qui lui étois devenu très-utile, en ce que je dirigeois sa boutique avec plus d'intelligence que lui-même. Mon assiduité, sur laquelle il comptoit, faisoit qu'il ne s'embarrassoit de rien, & qu'il passoit librement les deux tiers du jour au cabaret.

Je m'appliquai extrêmement de mon côté à acquérir toutes les connoiſſances néceſſaires à la profeſſion que j'exerçois, & j'y réuſſis au-delà de mes eſpérances. Je m'étois acquis auſſi la bienveillance de Madame Crab, en médiſant beaucoup de madame Potion, ſon ennemie capitale. Je la plaignois auſſi de tems en tems, de ce qu'elle avoit à ſouffrir de la brutalité de ſon mari: ce qui m'attiroit de ſa part des marques d'attention auxquelles je n'euſſe pas oſé prétendre.

Je vécus de cette façon pendant deux ans, ſans entendre parler de mon oncle; mes malheurs & mes réflexions m'avoient rendu mélancolique & froid; je ne voyois perſonne. M. Crab ne me donnoit point de gages; les profits de la boutique ſuffiſoient à peine pour mon entretien. Ma mauvaiſe fortune m'avoit fait perdre cette confiance en mon mérite, ſur lequel j'avois fondé mes plus hautes eſpérances. J'étois convaincu par mes malheurs combien les gens heureux doivent peu ſe confier aux careſſes qu'on leur fait. La modeſtie avoit ſuccédé dans mon eſprit à l'étourderie & à la fatuité, j'étois devenu inſenſible à mon état préſent. Ma miſantropie m'empêchoit de regretter les agrémens dont j'avois joui dans un commerce aſſez brillant, & je ne conſidérois plus les choſes que d'un œil philoſophique. Cette métamorphoſe me rendoit méconnoiſ-

ſable aux yeux de tout le monde ; & j'étois devenu ſi fort le maître de mes paſſions ; que Gavky crut pouvoir reparoître dans la ville , ſans avoir rien à craindre de mon reſſentiment. Je le vis effectivement avec toute l'indifférence d'un homme qui n'avoit aucune raiſon de le haïr ni de l'aimer.

Quand je crus cependant pouvoir tirer un meilleur parti de mes talens , que celui d'être garçon de boutique , il me prit envie de voyager ; mais un obſtacle inſurmontable s'y oppoſoit ; je n'avois pas d'argent , & je ne ſavois comment faire pour en avoir. M. Crab n'étoit pas aſſez généreux pour contribuer à ma ſatisfaction. Je lui étois d'ailleurs trop utile pour pouvoir eſpérer qu'il prêteroit l'oreille à ma propoſition ; mais un heureux hazard l'y contraignit.

La ſervante de la maiſon s'étoit apperçue qu'elle portoit dans ſon ſein le fruit d'un commerce libidineux , auquel je ſavois que M. Crab avoit tout autant de part que moi : comme j'avois prévû cet événement , j'eus auſſi la prudence de n'en point faire paroître de jalouſie ; & lorſque cette fille vint me dire qu'elle ne pouvoit imputer qu'à moi l'état dans lequel elle étoit , & qu'il falloit que je conſentiſſe à l'épouſer , ou à la dédommager par quelque ſomme d'argent , de la perte de ſon honneur ; comme ni l'une ni l'autre de ces propoſitions ne me convenoit , je lui dis

ce que je favois de fon commerce avec M. Crab; je lui reprochai fa perfidie; je paffai des reproches aux careffes; je lui fis envifager en même-tems que mon indigence étoit un obftacle à notre union, mais qu'il ne tenoit qu'à elle de tirer un meilleur parti de fa fituation, en faifant tomber tout le poids de l'accufation fur M. Crab. Elle goûta mes avis, & dès le lendemain elle l'informa du fuccès de leur amour clandeftin.

M. Crab, qui n'auroit jamais imaginé que fes facultés s'étendiffent jufques-là, fut frappé de cette nouvelle comme d'un coup de foudre : il en prévit les fâcheufes conféquences, & réfolut de les prévenir, non qu'il craignît les reproches de fa femme, il l'avoit accoutumée à fe taire fur fa conduite, quelque raifon qu'elle eût de s'en plaindre ; mais il craignoit que fi l'aventure tranfpiroit, l'Apoticaire Potion n'en prît avantage contre lui. Il voulut donc perfuader à fa fervante qu'elle n'étoit pas enceinte, & que la fituation, dans laquelle elle fe trouvoit, étoit commune à toutes les filles de fon âge, & il lui promit qu'il la guériroit entiérement de cette incommodité. Il lui fit lui-même une médecine, qu'il m'ordonna de lui faire prendre, ignorant que je fuffe inftruit de l'état de cette fille. Je pénétrai aifément fes intentions; mais, après avoir averti la prétendue malade des rifques qu'elle

couroit, si elle prenoit rien de la main de son maître, je jettai la médecine par la fenêtre. Quelques jours après, M. Crab, s'appercevant que son remède n'avoit fait aucun effet, voulut engager sa servante à le réitérer; mais elle lui dit qu'elle n'étoit pas la dupe de son projet, qu'elle ne prendroit rien absolument; & que s'il osoit encore tenter de pareils moyens, elle iroit publier à tout le monde ce qu'il avoit tant envie de cacher; que, d'ailleurs, le tems naturel de sa guérison approchoit, & qu'elle lui conseilloit de faire ses réflexions.

M. Crab fut donc obligé de changer de batteries. Il entra un jour en conversation avec moi, & me tint ce discours. « Je suis » surpris, Roderik, que vous ne pensiez » [illegible] mieux à votre établissement; vous » êtes cependant d'un âge assez avancé » pour travailler à votre fortune : à dix- » huit ans j'étois déjà de retour d'un voyage » de Guinée. Vous voyez qu'on arme » contre l'Espagne, que ne profitez-vous » de l'occasion ? A votre place je me » mettrois sur un vaisseau, en qualité de » chirurgien ; c'est un fort bon parti, » croyez-moi, vous y pouvez gagner de » l'argent. »

J'écoutois ce discours de M. Crab avec autant de surprise que d'attention. Je lui répondis que je ne demandois pas mieux; mais que ne possédant pas un sol de bien,

& n'ayant aucun ami en état de me prêter l'argent néceſſaire pour faire le voyage de Londres, j'étois conſéquemment hors d'état de ſuivre ſes bons conſeils. N'eſt-ce que cela? me répondit M. Crab, oh bien, bien, je vous prêterai, moi, non-ſeulement de quoi faire le voyage de Londres, mais même je vous donnerai de quoi ſubſiſter avec honneur dans cette ville, juſqu'à ce que vous ayez acquis un emploi ſur quelque vaiſſeau de guerre. Je remerciai mille fois mon maître de ſes offres obligeantes, quoique je ſentiſſe bien que ſon deſſein étoit de profiter de mon départ, pour pouvoir mettre l'enfant de ſa ſervante ſur mon compte.

Je partis donc environ quinze jours après pour Londres. Toute ma pacotille conſiſtoit en deux habits, une demi douzaine de chemiſes garnies, autant d'autres, des bas, des inſtrumens de chirurgie de poche, mon étui à lancettes, un Horace, & le traité de chirurgie de Wiſman, avec une bourſe de dix guinées que M. Crab m'avoit prêtées, & dont il m'avoit fait faire un billet portant cinq pour cent d'intérêt. Il m'avoit donné en même tems une lettre de recommandation pour un des membres du parlement, député de notre ville à Londres, par le crédit duquel il m'aſſuroit que mon affaire réuſſiroit infailliblement.

CHAPITRE XXVII.

Arrivée de Roderik à Newcaſtle. Il y rencontre Strap, ſon ancien camarade d'école, qui ſe détermine à le ſuivre à Londres. Ils couchent, faute d'auberge, dans un cabaret à bierre. Aventure qui leur arrive pendant la nuit.

COMME il n'y avoit point de coche de notre ville à Londres, & que je n'étois pas aſſez riche pour prendre la poſte, je partis le premier novembre 1736, avec des forains, dont quelques-uns avoient des chevaux de bagage qui n'étoient pas chargés. Je louai donc celui qui me parut le moins mauvais; ſon bât me ſervit de ſelle, & deux grands paniers, ſuſpendus de part & d'autre, me tenoient lieu de bottes. Le pas de ma monture étoit ſi dur, & j'étois ſi peu accoutumé à monter à cheval, que je mourois de froid & de laſſitude, lorſque j'arrivai pour dîner à Newcaſtle. Je pris donc la réſolution de continuer le reſte de ma route à pied, plutôt que de voyager d'une façon ſi déſagréable.

Ayant dit à l'hôte de mon auberge que je me rendois à Londres, il me propoſa de profiter d'une barque qu'il y envoyoit pour charger du charbon, m'aſſurant qu'elle

m'y mèneroit en très-peu de tems. Il me fit obſerver auſſi, que ne paroiſſant pas d'une complexion robuſte, & ayant plus de trois cent milles à faire par de très-mauvais chemins, je ne pouvois mieux faire que d'accepter ſa propoſition.

Comme je devois ſéjourner le reſte du jour pour attendre cette barque, qui ne devoit partir que le lendemain, j'entrai dans la boutique d'un barbier, pour me faire raſer. Le garçon qui ſe préparoit à me raſer, m'ayant examiné de la tête aux pieds, à pluſieurs repriſes, me demanda ſi je n'étois pas Ecoſſois : je lui répondis qu'oui ; il me demanda enſuite de quel endroit j'étois ; je ſatisfis encore à cette queſtion : le pauvre garçon continua de me parler du pays avec tant d'émotion, qu'il ne s'appercevoit pas qu'il m'avoit déjà mis un pouce de ſavon ſur le viſage. Enfin il me demanda mon nom, que je lui dis : « Comment » c'eſt toi ? s'écria-t-il avec tranſport, » mon cher Roderik ! quoi, tu ne reconnois pas ton ancien camarade d'école, » Hugues Strap ? » A ces mots je laiſſai tomber le plat à barbe, je me jettai à ſon col, &, ſans conſidérer l'état où j'étois, je lui barbouillai le viſage, & lui reſtituai, en l'embraſſant de tout mon cœur, une partie du ſavon qu'il m'avoit mis ſur la face. Cette embraſſade comique fit beaucoup rire le maître & ſes garçons. Quand nos pre-

miers transports furent calmés, je m'assis, pour que Strap achevât de me raser; mais le pauvre garçon étoit si ému du plaisir de me revoir, qu'il pouvoit à peine tenir son rasoir, & me coupa le visage en deux ou trois endroits. Il étoit si agité, que son maître fut obligé d'ordonner à l'un de ses autres garçons d'achever ma barbe; & pour donner à Strap le tems de se remettre de son émotion, il lui permit d'aller se promener avec moi le reste de la journée.

Nous allâmes sur le champ à mon auberge, où je me fis servir de la bierre. Je priai Strap de me conter ses aventures, depuis notre séparation. Il me dit que son maître d'apprentissage étoit heureusement mort avant l'expiration de son tems; qu'il étoit venu chercher une boutique à New-castle, & que depuis un an il demeuroit chez un maître, dont il avoit tout lieu d'être satisfait, & chez lequel il comptoit demeurer jusqu'au printems prochain; que pour lors il iroit à Londres chercher une place. Quand je lui eus fait part réciproquement de mes avantures & de mes desseins, il n'approuva point le parti que je prenois d'aller par mer, vu l'inconstance des vents, qui dans l'hiver pouvoit allonger de beaucoup mon voyage; au lieu que si je voulois faire le chemin par terre, il s'offroit à me tenir compagnie, & à porter mes hardes pendant toute la route. Que si

ſi nous étions trop fatigués, nous trouverions aiſément à moitié chemin de Londres des chevaux de renvoi, ou des chariots qui nous y conduiroient pour peu de choſe. La propoſition de Strap me fit tant de plaiſir, que je l'embraſſai tendrement, & le priai de diſpoſer de ma bourſe comme il jugeroit à propos; mais il me dit qu'il avoit aſſez d'argent pour faire le voyage, & que quand il ſeroit une fois à Londres, il comptoit aſſez ſur un de ſes amis, qui y demeuroit, pour eſpérer qu'à ſa conſidération il me rendoit quelque ſervice.

Cette réſolution priſe, nous nous propoſâmes de partir le lendemain matin à la pointe du jour; ce que nous fîmes effectivement, ayant chacun un bâton à la main; Strap portoit dans un havreſac mon équipage & le ſien. Nous avions couſu notre argent dans la ceinture de nos culottes, nous réſervant ſeulement quelques monnoies pour les beſoins du voyage. Nous marchâmes avec vigueur pendant toute la journée; mais comme nous ignorions la ſituation des auberges ſur la route, nous nous trouvâmes ſi fort éloignés de celle où nous aurions dû reſter pour coucher, que, par l'avis de quelques perſonnes que nous rencontrâmes, nous nous écartâmes du grand chemin d'environ un demi mille, pour aller chercher le couvert dans une petite chaumiere où l'on vendoit de la

bierre. Nous y trouvâmes par hasard un quincaillier de notre village, qui colportoit des marchandises dans ce canton. Nous nous associâmes avec lui pour souper, & l'on nous servit, auprès d'un bon feu, une bonne omelette au lard, avec d'excellente bierre. Pendant le souper, nous conversions avec notre hôte & sa fille, qui me parut jolie & d'humeur assez traitable. Je crus m'appercevoir qu'elle m'honoroit de quelques regards de bienveillance, & si je n'eusse pas été trop fatigué, j'en serois infailliblement venu avec elle à des éclaircissemens.

On nous conduisit sur les huit heures du soir dans une chambre à deux lits; le quincaillier en prit un, Strap & moi nous nous accommodâmes de l'autre. Le quincaillier, avant de se coucher, avoit pris la précaution de fermer la porte en dedans, avec des vis de fer, qu'il portoit toujours sur lui pour cet usage. Il avoit aussi visité tous les coins de la chambre avec beaucoup d'exactitude. Strap & moi, qui croyons n'avoir pas autant d'intérêt que lui à prendre d'aussi sages précautions, nous nous étions couchés, & endormis avec toute la sécurité possible. Mais à minuit je sentis le lit s'agiter sous moi, ce qui m'allarma beaucoup; je voulus réveiller mon camarade, & fus fort étonné de ne plus le sentir à côté de moi; je l'appelai envain à voix

basse : je me levai pour le chercher. A la fin, je le trouvai sous le lit, tremblant de peur, & couvert d'une sueur froide : il me dit d'une voix entrecoupée, que c'étoit fait de nous ; qu'il savoit, à n'en pouvoir douter, qu'il y avoit un voleur armé de deux pistolets dans la chambre voisine : & pour m'en convaincre, il me fit voir par le trou d'une cloison, qui séparoit cette chambre de la nôtre, un grand coquin, bien découplé, assis auprès d'une table, vis-à-vis la fille de notre hôte. Je prêtai l'oreille à leur conversation, & je lui entendis prononcer ces paroles d'un ton terrible.

„ Le diable puisse-t-il étrangler ce filou » d'Esmack, pour le tour qu'il m'a joué ; je „ voudrois lui avoir tordu le cou : mais, „ morbleu, il s'en rongera les ongles ; j'ap- „ prendrai à ces gueux-là à me tenir pa- » role.„ La fille de l'hôte faisoit de son mieux pour appaiser la fureur de ce coupe-jaret, en lui disant que peut-être d'Esmack n'étoit pas cause que le coche eut été volé par d'autres que par lui ; qu'au reste il étoit en état de lui procurer assez d'autres occasions, qui le dédommageroient de cette perte. „ Tu as beau dire, ma pauvre Betty, répli- „ qua le voleur, je veux perdre mon nom „ de Rifle, si jamais d'Esmack est en état „ de me procurer un si bon butin ; je veux „ être un coquin, s'il n'y avoit pas plus de „ quatre cent mille livres sterling dans le

„ coffre de la voiture, qu'on envoyoit de „ la cour pour la paie d'un régiment. Presque tous les voyageurs avoient des bijoux, des montres, des épées, & de „ bonnes bourses de guinées. Morbleu, je „ perds ma fortune; j'aurois eu le moyen „ après cette expédition d'acheter une compagnie; vois, mon enfant, ce que tu „ y perds; tu aurois pourtant été la maîtresse d'un capitaine. „ En disant cela, le voleur coula sa main dans le corset de la belle, qui s'en vengea par un baiser des plus impudiques; en lui disant: „ consoles-toi, mon cœur, la providence est bonne „ & sage, il faut espérer qu'elle te dédommagera de cette perte. Mais, dis-moi, » n'as-tu point trouvé du tout à grappiller „ après ces autres messieurs? Pas grand „ chose, répondit Rille; je n'ai trouvé que „ cette paire de pistolets montés en argent „ que tu vois; je les ai pris à un officier, à „ qui l'on avoit déjà volé le prêt de son „ régiment. Je lui ai pris encore une montre „ d'or, qu'il avoit caché dans sa culotte. „ J'ai pris deux piastres dans les souliers „ d'un Quakre, pendant qu'il s'amusoit à „ me prêcher la pénitence. J'ai outre cela „ trouvé dans le sein d'une jolie fille, une „ tabatiere d'or, ornée d'un fort joli portrait en mignature. „

La conversation du voleur & de l'hôtesse fut interrompue en cet endroit par le Quin-

caillier, qui se mit à ronfler comme un taureau. „ Ah, ventre, lui dit le voleur, d'un „ ton furieux, je suis trahi; qui est-là ? „ Betty, pour calmer ses allarmes & sa colere, lui dit qu'il n'avoit rien à craindre, que c'étoit trois voyageurs, qui, s'étant écartés du chemin, étoient venus demander à loger, & que c'étoient eux qu'il entendoit ronfler. „ Des voyageurs, dit „ Rifle, ce sont des espions; mais puissé-je „ être écartelé, si je ne les égorge tout-à- „ l'heure. „ En disant cela, il fit quelques pas vers notre porte; mais Betty l'arrêtant par son juste-au-corps, lui représenta que ses soupçons étoient mal fondés, puisque, des trois voyageurs, deux étoient de pauvres jeunes Ecossois, qui paroissoient trop nigauds pour qu'il eût rien à craindre de leur part, & que le troisieme étoit un Quincaillier presbytérien du même pays, qui venoit de tems en tems loger dans la maison. Le voleur, appaisé par ses discours, dit en se rassoyant, & reprenant son verre, qu'il étoit charmé qu'il y eût-là un Quincaillier, parce qu'il avoit besoin de quelque marchandise.

Strap, effrayé par les mouvemens qu'avoit fait le voleur, s'étoit de nouveau fourré dessous le lit; j'eus toutes les peines du monde à l'en faire sortir, & à lui persuader que nous n'avions rien à craindre. Je crus cependant qu'il étoit à-propos

d'avertir le marchand de ce qui se passoit. Je m'approchai de son lit, & pour l'éveiller je le tirai par le bras assez brusquement; mais le pauvre homme s'éveillant en sursaut, se mit à crier au voleur de toute sa force, appelant en même-tèms tous les saints du paradis à son secours. Le voleur, allarmé par ce bruit, se leva brusquement, prit ses pistolets pour brûler la cervelle au premier de nous qui sortiroit de la chambre. Mais sa Dulcinée le retint encore, après un éclat de rire; elle dit à Rifle que ce marchand avoit coutume de rêver qu'il étoit attaqué par des voleurs; que toutes les fois qu'il avoit couché dans la maison, il avoit fait le même songe, & qu'assurément il rêvoit encore en ce moment comme à son ordinaire.

Strap ayant fait sentir au marchand combien il avoit eu tort de faire tant de bruit, le pauvre quincaillier se tût, nous en fîmes autant, & notre silence, aussi-bien que le discours de Betty, contribua à calmer les craintes & la fureur de Rifle. Le quincaillier, après avoir fait une longue priere, & promis fermement à Dieu de ne vendre plus rien qu'en conscience, s'il daignoit le sauver des mains du scélérat, vint regarder au trou de la cloison, par lequel il vit le voleur, dont la mine rébarbative & patibulaire l'effraya si fort, qu'il alla se tapir dans son lit, sans oser donner aucun signe de

vie. Heureusement pour lui, le voleur & sa maîtresse s'endormirent, & quand il les entendit ronfler, il se leva tout doucement, & par le moyen d'une corde, descendit son balot dans la cour, avec le moins de bruit qu'il lui fût possible; cela fait, il vint nous dire tout bas adieu, & prit le même chemin qu'il avoit fait faire à sa marchandise : ce qu'il fit sans aucun accident, la fenêtre n'étant élevée de terre que de cinq ou six pieds.

Je ne jugeai pas à-propos de l'accompagner; je craignois cependant que le voleur ne s'en prît à nous, lorsqu'il viendroit à s'appercevoir de sa fuite, ayant envie, selon toutes les apparences, de s'approprier toute sa marchandise. Mon compagnon étoit encore bien moins rassuré que moi; il employoit toute son éloquence pour me persuader de suivre l'exemple du marchand, pour échapper, disoit il, au ressentiment du voleur, qui ne manqueroit pas de se dédommager à nos dépens de ce qu'il perdoit par sa fuite.

Je représentai à Strap qu'il étoit infiniment plus sage de rester; qu'en nous esquivant, ce seroit persuader à Rifle que nous l'avions découvert, ce qui l'engageroit peut-être à nous poursuivre pour se défaire de nous, & qu'il nous auroit bientôt rejoint, étant à cheval & nous à pied. Je lui fis observer encore, que Betty paroissoit avoir

trop d'humanité pour ne pas s'oppofer à ce qu'il nous fît aucun mal. Strap convint que j'avois raifon; il fe remit au lit à côté de moi, & nous concertâmes enfemble à voix baffe fur la façon dont nous nous conduirions, pour ne point faire foupçonner au voleur que nous le connoiffions pour ce qu'il étoit.

A peine fut-il jour que Betty entra dans notre chambre: „ Oh! oh! dit-elle, il faut „ que meffieurs les Ecoffois ayent bien de „ la chaleur de refte, pour coucher ainfi la „ fenêtre ouverte pendant l'hiver. „ Je feignis de m'éveiller au bruit qu'elle faifoit; j'entr'ouvris le rideau, & demandai qui étoit-là: elle me répéta à-peu-près la même chofe. Je fis l'étonné, & lui dis que j'avois eu foin de la fermer avant que de me coucher, & qu'affurément ni moi, ni mon camarade ne nous étions relevés pour l'ouvrir. „ Bon, dit-elle, en regardant dans le „ lit du quincaillier, je ne fuis plus éton- „ née, le marchand avec qui vous avez „ foupé hier eft deniché par la fenêtre: à „ qui diantre en avoit-il? je l'ai entendu „ crier cette nuit comme un fou. „ Comment, dis-je, il s'eft en allé de la forte? le coquin ne nous aura-t-il pas volé? Je pris alors ma culotte, je comptai ma monnoie deux ou trois fois; Dieu merci, dis-je, j'ai tout mon argent. Strap, à fon tour regarda dans le havrefac, il dit qu'il ne lui

manquoit rien. Nous demandâmes à Betty, en feignant une inquiétude obligeante, s'il ne lui avoit rien pris : Non, répondit-elle, si ce n'est son écot qu'il n'a pas payé.

Betty sortit en disant cela, & rentra dans la chambre de son galant, qu'elle trouva éveillé. Il sauta du lit tout en fureur, lorsqu'elle lui conta la façon dont le marchand s'étoit esquivé. Il fit mille imprécations contre le pauvre quincaillier, qu'il se promit de tuer, si jamais il le rencontroit. Le coquin m'a entendu, disoit-il, c'est contre moi qu'il a crié, mais il me le paiera. Puis, étant descendu dans la cour, il monta à cheval, & nous le perdîmes bientôt de vue. Son départ nous fit un vrai plaisir; Betty nous fit cent questions plus fines les unes que les autres, pour découvrir si nous ne soupçonnions pas qui étoit Rifle. Nous étions si bien sur nos gardes, & lui répondîmes Strap & moi d'une façon si simple & si naïve, qu'elle en fut la dupe.

Nous conversions encore avec elle, quand tout-à-coup nous entendîmes entrer un cavalier dans la cour. Strap le reconnut pour le voleur : il fut tellement frappé de cette vue, qu'il en devint plus pâle que la mort, & s'écria indiscrettement : ô ciel! mon cher Random, voilà le voleur revenu. Betty ayant entendu cette exclamation de Strap, lui demanda ce qu'il vouloit dire :

que parlez-vous de voleur ? penſez-vous que nous en logions ici ? Quoique j'euſſe beaucoup de peine à cacher le trouble où m'avoit jeté l'indiſcrétion de Strap, je lui répondis cependant, en affectant de rire de la peur de mon camarade, que nous avions rencontré la ſurveille un homme à cheval avec des piſtolets, que Strap avoit pris pour un voleur; & que, depuis, toutes les fois qu'il entendoit le pas d'un cheval, il croyoit toujours en avoir un à ſes trouſſes. Betty feignit d'ajouter foi à ce que je lui diſois; mais je m'apperçus bien que ma replique ne l'avoit point-du-tout déſabuſée.



CHAPITRE IX.

Roderik & Strap continuent leur voyage. Ils sont poursuivis par le voleur, qui tire un coup de pistolet à Strap, & lui fait plus de peur que de mal. Le voleur est poursuivi, ce qui sauve la vie à Roderik.

NOUS payâmes notre écot, & nous prîmes congé de notre hôtesse, qui m'honora d'un baiser très-tendre ; elle prétendoit apparemment, par ses caresses, nous guérir de nos soupçons. Dès que nous fûmes sortis, nous nous mîmes à marcher avec précipitation ; mais en regardant derriere nous à chaque instant. Nous avions déjà fait cinq milles de chemin sans accident, & nous nous en félicitions mutuellement, lorsque nous apperçûmes de loin un cavalier qui venoit à nous à toute bride, nous l'eûmes bientôt reconnu pour le voleur qui nous avoit fait tant de peur. Il s'arrêta vis-à-vis de nous ; & s'adressant à moi, il me demanda d'un ton formidable, si je savois qui il étoit ; mais j'étois si fort interdit, que je ne pus proférer une parole pour répondre à sa question, qu'il réitéra cinq ou six fois, en jurant de la façon la plus terrible.

Strap voyant que je ne disois mot, se laissa tomber dans une orniére pleine de fange, & béguaya cette priere du ton le plus humble : „ Hélas oui, nous vous „ connoissons très-bien; mais, pour Dieu, „ M. le voleur, ayez pitié de deux pauvres „ diables qui n'ont pas vaillant trente sche- „ lings à eux deux. „ Oh, oh, repartit le voleur, vous me connoissez ! Je jure par mon ame que vous ne déposerez de votre vie contre moi : il accompagna cette replique d'un coup de pistolet, qu'il tira sur le malheureux Strap. Le pauvre garçon tomba par terre, sans proférer aucune parole. L'état où je voyois mon camarade, le péril auquel j'étois moi-même exposé, m'avoient si fort troublé la raison, que je ne fis pas le moindre mouvement pour échapper à la fureur de ce scélérat, qui se disposoit à m'en faire autant, lorsqu'il apperçut venir à lui quatre hommes à cheval : à cette vue il piqua des deux, & s'enfuiant à bride abattue, il me laissa presque sans sentiment, & planté comme un terme au milieu du chemin. J'étois encore en cet état, lorsque les quatre cavaliers arrivérent auprès de moi. J'appris dans la suite que l'un des quatre étoit le capitaine qui avoit été volé la veille, & qui s'excusoit de ne s'être pas servi de ses pistolets, par considération pour les dames de la voiture, qu'il n'avoit pas voulu exposer aux ressentimens du voleur.

Ce

Ce capitaine étant arrivé dans la maison d'un homme de considération de ses amis, qui demeuroit sur sa route, il l'avoit prié de lui prêter trois domestiques, pour l'accompagner dans la poursuite du voleur ; ce fut lui qui me parla, & me demanda d'où partoit le coup de pistolet qu'il avoit entendu. J'étois encore si stupéfait, que je ne pus lui répondre : il jeta pour lors les yeux sur mon camarade, qui ne remuoit point, & qu'il crut mort aussibien que moi ; je m'apperçus qu'il changeoit de couleur à cet aspect : Messieurs, „ dit-il, d'une voix entrecoupée, descen-„ dons, sachons un peu quelles sont les „ circonstances de ce meurtre. A quoi dian-„ tre voulez-vous vous amuser, lui dit un „ des gens de sa suite ? il est bien plus à-„ propos de courir après l'assassin, & de „ trouver l'occasion de le prendre. „ Quel chemin a-t-il pris, jeune homme, dit-il, en s'adressant à moi ? J'étois revenu à moi-même ; je répondis à celui qui m'interrogeoit, qu'il n'étoit tout-au-plus éloigné que d'un quart de mille, & qu'étant bien monté, lui & ceux qui l'accompagnoient, ils ne pouvoient manquer de le joindre. Je priai en même-tems un de ses gens de m'aider à transporter le corps de mon camarade dans la maison la plus prochaine, où je prendrois les mesures nécessaires pour le faire enterrer. Ma proposition fit apparemment

faire de nouvelles réflexions au capitaine ; la vue d'un homme qu'il croyoit mort intéressoit sa prudence ; mais comme il alloit de son honneur de ne pas rejeter la proposition qu'on lui faisoit de poursuivre le voleur, il s'avisa, pour avoir un prétexte spécieux de s'arrêter, de serrer la bride de son cheval ; & lui appuyant les talons, il lui fit faire cent haut-le-corps, & autant de saccades ; il marquoit beaucoup d'impatience, & se plaignoit très-fort du cheval, qu'il accusoit d'être ombrageux & rétif ; il le caressoit de la main, & feignoit toutes les inquiétudes d'un homme mal monté ; mais un des cavaliers, qui connoissoit le cheval ; parbleu, dit-il, monsieur le capitaine, comment vous y prenez-vous donc ? mon maître ne monte jamais d'autre cheval ; c'est le plus doux de son écurie que cet alezan-là. Il accompagna ces mots de deux coups de fouets vigoureux qu'il appliqua sur la croupe du cheval, qui le firent partir avec tant de vigueur, qu'en moins d'un demi quart-d'heure le capitaine auroit bientôt joint le voleur malgré lui, si la sangle n'eut rompu. Cet accident démonta le cavalier, qui pour lors bénissoit le ciel en lui-même, de lui avoir donné une bonne raison pour rester en chemin. Les deux cavaliers qui l'accompagnoient continuerent à poursuivre Rifle, au lieu de rester à racommoder l'équipage du capitaine. Celui des

trois domeſtiques qui étoit reſté avec moi, pour m'aider à emporter mon camarade, l'ayant retourné pour voir ſa bleſſure, fut fort étonné de ne lui en trouver aucune; il s'apperçut que le prétendu mort reſpiroit encore; je lui tâtai le poulx & le cœur, je m'apperçus avec plaiſir que mon ami vivoit encore, & je le ſaignai ſur le champ. Strap revint à lui; nous eûmes aſſez de peine à lui perſuader qu'il étoit encore en vie: quand il en fut convaincu, nous lui donnâmes le bras, & le domeſtique & moi nous le conduisîmes à une auberge éloignée d'un demi mille: nous le mimes au lit; le domeſtique ſortit alors, pour aller chercher le cheval du capitaine, qu'il ramena par la bride avec ſon équipage, qui étoit fort endommagé. Le capitaine le ſuivoit à pied, & quand il fût arrivé dans l'auberge, comme il ſe plaignoit beaucoup de la contuſion qu'il s'étoit fait dans ſa chûte, ſur le témoignage du domeſtique, qui lui vanta beaucoup mon ſavoir faire, il me pria de le ſaigner, & me donna pour ma peine une demi-couronne.

Pendant qu'on préparoit notre dîner, je m'amuſai à regarder jouer aux cartes deux payſans, un rat-de-cave, & un jeune homme, dont l'extérieur amphybie m'empêcha de deviner la qualité. On me dit que c'étoit le vicaire d'un village voiſin. La partie n'étoit pas égale; les deux pay-

ſans jouoient en communauté contre les deux autres, qui ne ſe piquoient pas d'une conſcience ſcrupuleuſe. Un des deux payſans, ſoupçonnant qu'on l'avoit triché, le reprochoit aux deux eſcamoteurs; je fus fort ſurpris d'entendre l'eccléſiaſtique jurer comme un payen, & proteſter avec ſerment qu'il étoit honnête-homme. Lorſque le campagnard fut revenu de ſon opinion, l'eccléſiaſtique, pour diſſiper tout-à-fait ſa mauvaiſe humeur, ſe mit à chanter des chanſons libres, d'un ton auſſi gaillard qu'indécent; &, pour dédommager les dupes de la perte de leur argent, il tira de ſa poche un petit violon, dont il ſe mit à jouer, pendant que d'autres chantoient de tout leur cœur; puis, pour rendre la fête plus complette, le joyeux vicaire les fit danſer avec les filles de l'auberge, & quelque mal qu'elles s'en acquittaſſent, le violon n'en étoit ſûrement pas moins bien payé. J'avois pris part à la fête, & nous étions fort en train de danſer; mais nos plaiſirs furent interrompus par l'arrivée d'un gros homme, qui vint deſcendre de cheval dans la cour de l'auberge.

Dès que le vicaire l'eut apperçu, il remit ſon violon dans ſa poche, & nous dit à voix baſſe : Dieu me pardonne, mes amis, voilà notre gros cochon de docteur qui arrive; il partit en diſant cela, & s'en fut au-devant du miniſtre, lui tint l'étrier

pour descendre de cheval & l'embrassa. Quand il fut descendu, il lui demanda, du ton le plus cordial & le plus affectueux, des nouvelles de sa santé & de celle de toute sa famille. Le pasteur, qui étoit un homme d'environ cinquante ans, & qui étoit un de ces enfans gâtés de l'église, après avoir déchargé son cheval du poids de son énorme individu, le remit au vicaire pour le conduire à l'écurie. Il entra dans la cuisine avec la gravité d'un archevêque qui officieroit pontificalement; il se mit auprès du feu sans regarder personne, demanda une bouteille de bierre & une pipe; il ne répondoit que par des signes de tête orgueilleux, & par des gestes de protection, aux politesses de ceux qui lui demandoient des nouvelles de sa santé, se tenant debout devant la cheminée, & présentant alternativement le nez & le derriere au feu, sans proférer une seule parole. Le vicaire en entrant lui fit une réverence la plus respectueuse du monde, & lui demanda très-humblement s'il ne vouloit pas nous faire l'honneur de dîner avec nous; le pasteur répondit pésamment que non, qu'il venoit de boire jusqu'au *nec plus ultra* avec monsieur Rubicon, & qu'il avoit dit, en passant devant sa maison, à mademoiselle Loviat (c'etoit le nom de sa gouvernante) qu'il reviendroit dîner. Quand il eut fini sa bouteille & la pipe, il sortit de sa cuisine,

avec autant de gravité qu'il y étoit entré, monta à cheval & partit avec son valet.

A peine étoit-il sorti, que son vicaire entra dans la cuisine, en sautant comme un
„ poulain. „ Dieu merci, dit-il, le vilain
„ est sorti, puisse le diable en faire son gi-
„ bier. Vous voyez, Messieurs, comme va
» le monde, ce gros pourceau ne gagne pas
„ l'eau qu'il boit; il a cependant deux bé-
„ néfices, qui lui valent quatre cent livres
„ sterling, tandis que moi qui n'en ai que
„ vingt pour tout revenu, je suis obligé
„ de faire tout son ouvrage, & d'aller tous
„ les dimanches prêcher dans une paroisse
„ située à plus de vingt-milles de mon lo-
„ gis: je ne me crois pas plus merveilleux
„ qu'un autre, mais il m'est bien permis
„ d'être persuadé que je mérite un bon bé-
„ néfice, autant que cet épicurien qui dort,
„ boit & mange à son aise, & tout son saoul:
„ je ne veux rien dire de Madame sa gou-
„ vernante, elle passe pour sa parente [il
„ a raison, il faut éviter le scandale];
„ d'ailleurs, les revenus de l'Eglise ne doi-
„ vent être employés qu'à de bonnes œu-
„ vres, ils ne nous appartiennent point;
„ ils ne nous sont donnés que pour en
„ faire part aux malheureux, & nous ne de-
„ vons en prendre que pour notre néces-
„ saire, sans y admettre aucun superflu. Bu-
„ vons toujours pour m'en consoler. A vo-
„ tre santé, Monsieur, me dit-il, en se ver-

„ sant. „ Nous nous mimes à table, à l'exemple du vicaire; on nous servit, & nous dînâmes gaiement & de bon appétit. Le dîner fini, comme chacun se disposoit à payer son écot, le vicaire sortit sous prétexte de quelque besoin, monta à cheval & partit, laissant son contingent à payer aux deux campagnards. Comme ils s'informoient de ce qu'il étoit devenu, le valet d'écurie, qui entra pour lors, dit qu'il l'avoit vu prendre le chemin de chez lui. „ Bon, bon, „ dit le commis, en hochant la tête, je „ reconnois bien là maître Shufle, ce sont „ de ses tours ordinaires; j'ai eu toutes les „ peines du monde à m'empêcher de rire, „ quand il a proposé de nous régaler; c'est „ un drôle qui s'est diablement dessalé pen- „ dant le tems qu'il a demeuré avec le jeune „ Mylord Triffle; je ne crois pas qu'il y „ ait au monde un filou plus effronté que „ ce drôle-là; il a cependant frisé la corde, „ pour s'être avisé de voler les habits de „ son maître, qui s'est contenté de lui „ donner des coups de bâton, au lieu de „ le faire pendre, parce qu'il savoit quel- „ ques anecdotes scandaleuses de sa con- „ duite; c'est pourquoi il s'est cru obligé „ de le ménager; mais, ma foi, sans cela „ le gaillard eût fait le saut: j'ai appris tout „ ce que je vous dis-là chez le Lord Ratffle, „ dont j'étois le valet de chambre, & qui „ étoit l'ami le plus intime du maître de

„ Shufle. Ce Seigneur, pour s'en débar-
„ raſſer, ſans le mettre cependant en état
„ de lui nuire, lui a fait prendre l'état ec-
„ cléſiaſtique, l'a mis auprès du Curé que
„ vous venez de voir, qui ne lui donne,
„ à la vérité, pas grand choſe; mais ſon
„ adreſſe ſupplée parfaitement au défaut
„ de ſon revenu; il tire d'ailleurs très-bien
„ parti de ſes talens, il eſt aſſez amuſant
„ en compagnie, & comme il joue paſſa-
„ blement du violon, il eſt ordinairement
„ bien reçu par-tout où il ſe préſente; je
„ crois qu'à dix lieues à la ronde on ne trou-
„ veroit pas ſon pareil pour eſcamoter une
„ carte; auſſi, où l'a-t-on jamais vu perdre
„ au jeu? Comment donc, reprit un des
„ payſans qui avoit joué avec lui, ce fri-
„ pon-là nous a donc trichés? pourquoi
„ donc, continua-t-il, en s'adreſſant au
„ rat de cave, n'avez-vous pas été aſſez
„ honnête homme pour nous en avertir?
Le Maltotier répondit que ce n'étoit pas ſes affaires; qu'au reſte ils ne devoient pas ignorer que Shufle étoit un coquin, puiſqu'il étoit connu pour tel dans tout le pays. Ces raiſonnemens ne ſatisfirent point les payſans; ils taxerent le maltotier d'avoir participé aux friponneries du vicaire, & lui demanderent la reſtitution de ce qu'il leur avoit gagné avec lui; le commis le refuſa, proteſtant, que, quoique Shufle fût ordinairement un fripon, il s'étoit conduit

en honnête homme dans la partie qu'ils avoient faite ensemble, & qu'il l'attestoit sur sa conscience: cela dit, le commis paya son écot & partit. Le cabaretier le suivit de l'œil, & dès qu'il lui parut suffisamment éloigné; » Dieu me bénisse, dit-il, à tous „ péchés miséricorde; je le veux croire, „ mais ce fripon de monopoleur en aura „ plus besoin que personne; je vous aurois „ bien avertis, dit-il, en s'adressant aux „ paysans, mais vous savez que les caba- „ retiers ont tout à craindre de ces coquins „ de rats de cave; tout ce que je puis vous „ dire, c'est que le ministre Shufle & celui- „ ci dans une balance, ne l'emporteroient „ pas l'un sur l'autre d'un grain en filou- „ terie; n'en parlez pas au moins.

CHAPITRE X.

Le voleur est arrêté. Strap & Roderik sont retenus pour déposer contre lui. Il se sauve pendant la nuit. Les deux voyageurs arrivent dans une autre auberge. Ils sont réveillés pendant la nuit par une apparition effrayante. Ils couchent le lendemain chez un maître d'école. Comment ils y furent reçus.

NOUS étions sortis de l'auberge, & nous continuions notre route, lorsque nous vimes venir vers nous une troupe de gens qui faisoient de grands cris, au milieu desquels étoit un jeune homme à cheval, qui avoit les mains liées derriere le dos. Nous le reconnumes pour le voleur qui nous avoit attaqué, & qui, n'étant pas si bien monté que les cavaliers qui avoient laissé le capitaine sur le grand chemin, avoit été heureusement arrêté par ces deux hommes. Une foule de paysans, ravis de cette capture, les accompagnoit, pour les aider à le conduire au Juge de paix, qui demeuroit dans un village voisin. Les deux cavaliers rentrerent dans l'auberge, pour rejoindre leurs compagnons & se rafraîchir. Nous retournames sur nos pas par curiosité. On fit descendre le voleur de cheval; il étoit gardé

par une foule de payſans, armés de fourches. L'air ſoumis & conſterné de ce coquin, qui, un inſtant auparavant, avoit une contenance ſi terrible & ſi déterminée, me ſurprit; & je me ſus mauvais gré d'avoir eu tant de peur d'un ſcélérat, en qui les approches de la mort opéroient une telle métamorphoſe.

Strap, qui en fut auſſi frappé que moi, s'enflamma pour lors d'une colere toute martiale contre le voleur, & lui propoſa de ſe battre au poing ou au bâton contre lui; il propoſa une guinée pour prix de la victoire, & commençoit à ſe déshabiller. Je l'empêchai cependant de le faire, lui repréſentant que la juſtice nous vengeroit bien mieux que ſon courage, & qu'il ne courroit aucun riſque de perdre ſon argent en la laiſſant faire. Nous eumes cependant lieu de nous repentir de nous être amuſés; car, lorſque nous nous diſpoſions à partir, nous fumes arrêtés par ceux qui avoient pris le voleur; ils nous obligerent à les accompagner, pour dépoſer contre lui.

Heureuſement, l'endroit où l'on devoit le conduire étoit ſur notre route, & nous arrivames, avec le voleur, avant la fin du jour, à l'endroit de ſa deſtination. Par malheur pour nous, le juge étoit allé voir un ſeigneur, qui demeuroit dans un château voiſin, chez lequel il devoit coucher. Ce contretems nous fit craindre d'être obligés

de séjourner; mais à peine y avoit-il deux heures que nous étions arrivés, que le voleur, par sa fuite, nous tira d'inquiétude. Comme on l'avoit enfermé dans un grenier élevé de trois étages, dans lequel on le croyoit parfaitement emprisonné, il sortit par la fenêtre, & de toîts en toîts il gagna une maison voisine, dans laquelle il se cacha, jusqu'à ce qu'il pût risquer d'en sortir sans être apperçu. Lorsqu'on voulut lui porter à manger, on ne le trouva plus. Son évasion fit beaucoup de peine à ceux qui l'avoient pris, parce qu'ils se voyoient privés par-là de la récompense que sa capture leur avoit acquise. Quant à nous, on nous laissa la liberté de continuer notre route; & nous résolumes de marcher ce jour-là, le plus vîte & le plus long-tems qu'il nous seroit possible, pour regagner le tems que nous avions perdu.

Nous marchames donc pendant tout le jour, & nous arrivames à la nuit dans une petite ville, à vingt milles de l'endroit d'où nous étions partis le matin, sans avoir rencontré le moindre accident qui pût nous arrêter dans la route. Mais je me trouvai si fatigué, lorsque nous fumes entrés dans une auberge de cette ville, que je désespérai de pouvoir me remettre en route avant trois ou quatre jours. Je priai donc mon camarade de me trouver des chevaux de renvoi, ou quelqu'autre voiture à bon marché, pour

partir le lendemain. Il n'en trouva point, mais il apprit que le coche de Newcastle devoit séjourner le lendemain à quelques lieues de la ville, & que nous pourrions le joindre le même jour ou le surlendemain. Cette heureuse découverte me mit de la meilleure humeur du monde. Nous soupames Strap & moi avec beaucoup d'appétit : on nous conduisit après notre souper dans une chambre, dans laquelle il y avoit deux lits. Nous n'en eumes cependant qu'un, l'autre étant destiné pour un autre voyageur, soit-disant officier, & qui soupoit dans la chambre voisine. Comme il n'y avoit point d'autre lit dans l'auberge, nous couchames ensemble Strap & moi, après avoir pris la précaution de mettre notre équipage sous le chevet de notre lit.

Nous dormions profondément, lorsque, vers l'heure de minuit, nous fumes éveillés en sursaut par un bruit étonnant, & qui nous fit grande frayeur à tous les deux : on crioit à perte de gosier, *main forte*, *tue*, *passe-moi ta hallebarde au travers du corps de ce coquin-là ; je vais brûler la cervelle à l'autre.* Strap, mourant de peur, se jetta en bas du lit, en en criant *au feu* de toutes ses forces. Il rencontra par hasard, au milieu de la chambre, l'homme qui crioit si fort, ce qui l'effraya tellement, qu'il en tomba demi mort par terre, en criant au voleur, & qu'on l'assassinoit. Toute la maison fut dans l'instant en

alerte : j'ouvris la porte de la chambre ; vingt personnes y entrerent dans un etat aussi risible qu'indécent : on apporta enfin de la lumiere, & dès qu'on se vit, on fut bientôt la cause de ce tintamare. L'officier, qui couchoit dans notre chambre, étoit étendu sur le plancher, sur lequel il avoit passé la nuit : les cris de Strap, & de ceux qui y étoient accourus, l'ayant réveillé, il demanda en ouvrant de grands yeux effarés, d'où venoit tout ce tapage. On lui demanda à lui-même la raison pour laquelle il étoit couché sur le plancher, & si c'étoit pour faire mourir de peur le pauvre Strap, qu'il lui avoit donné une si chaude allarme. L'officier, ou plutôt le sergent, car c'en étoit un, répondit : „ qu'étant venu faire des recrues dans le „ pays, il avoit engagé la veille deux pay- „ sans ; qu'il rêvoit qu'ils s'étoient mutinés „ contre lui : que c'étoit-là la raison du bruit „ qu'il avoit fait. Quant à ce qu'il étoit par „ terre, il ne se souvenoit pas trop des rai- „ sons qu'il avoit eues de s'y mettre, & „ & que probablement on ne devoit s'en „ prendre qu'à son souper de la veille.

Quand notre peur fut une fois calmée, que la curiosité des assistans fut satisfaite, & qu'ils eurent amplement ri de l'aventure, ils jetterent mutuellement les yeux les uns sur les autres. Presque tous étoient en chemise, notre hôtesse seulement s'étoit affublée d'une large brassiere de peau d'ours,

qu'elle avoit mise à l'envers. Le mari, de son côté, au lieu de robe de chambre, s'étoit jetté sur les épaules une des jupes de sa femme ; un de ses garçons étoit enveloppé dans sa couverture ; un tambour, qui secondoit le sergent dans ses recrues, & qui, avant de se coucher, avoit donné à blanchir à la servante de l'auberge la seule chemise qui fût en sa possession, parut tout nud, à l'exception du traversin de son lit, dont il ne cachoit qu'à moitié des choses qui ne méritoient pas absolument l'honneur d'être regardées. Quand on se fut raillé réciproquement assez, le sergent & les autres allerent se mettre au lit ; mon compagnon & moi en fimes autant, & dormimes tranquillement jusqu'au lendemain, que nous nous levames pour déjeuner ; après quoi, nous partimes pour attrapper le coche de Newcastle. Cependant, nous ne fumes pas encore assez heureux pour le joindre ce jour-là. J'étois extrêmement fatigué : nous nous arrêtames donc dans un village, où nous ne trouvames qu'une auberge de très-mince apparence. L'hôte de cette auberge avoit cependant un certain air de probité qui nous plut. Il étoit assis auprès d'un bon feu, dans une cuisine très proprement meublée : *Salvete pueri*, nous dit-il d'un ton gracieux, *ingredimini.* Je fus ravi d'entendre notre hôte parler latin ; je crus que je gagnerois son affection par la conformité de nos talens.

Je lui répartis donc ſans héſiter, *diſſolve frigus ligna ſuper focum large reponens.* Je n'eus pas plutôt prononcé ces paroles, que le vieillard accourut à moi, me prit par la main : *fili mi dilectiſſime*, me dit-il, *undè venis ?........ à ſuperis ni fallor.* Après ce beau compliment, prononcé d'un ton à faire croire que notre hôte étoit idolâtre des ſavans, il ordonna à ſa fille, qui étoit une bonne groſſe réjouïe, d'aller à la cave, & & de nous apporter une bouteille de ſon *quadrimum :* il ajouta en même-tems ce vers d'Horace :

Deprome quadrimum ſabina, ô Thaliarche, merum dictâ.

Ce prétendu *quadrimum* étoit la meilleure bierre de ſa cave, dont il nous dit qu'il avoit toujours proviſion de quatre années pour lui & pour ſes amis.

Dans la ſuite de notre converſation, toujours lardée de latin, nous apprimes que notre hôte étoit un maître d'école, dont la doctrine ne lui produiſoit qu'un revenu fort mince, ce qui l'avoit obligé de ſe faire aubergiſte du lieu. Il me dit auſſi, que pour s'attirer des pratiques, il avoit la meilleure bierre d'Angleterre : „ j'ai perdu ma femme, „ continua-t-il, Dieu veuille avoir ſon „ ame, je vais marier ma fille la ſemaine „ prochaine ; vous voyez devant vous tous

„ mes plaisirs, & l'unique objet de mon „ ambition. „ Il nous montroit en disant cela sa bouteille, avec un volume d'Horace, de la plus grosse édition. „ Je suis déjà vieux, ajouta-t-il, mais il faut s'en consoler, c'est l'avis de notre ami Flaccus. „ *Tu ne quæsieris nefas quem mihi, quem tibi finem dii dederint; carpe diem, quam minimum credula postero.* Le verbeux pédagogue, après nous avoir entretenu de ses affaires & de sa morale, nous fit quelques questions sur notre état & sur nos projets: nous lui rendimes franchement compte de nos desseins; il nous donna en conséquence beaucoup d'avis sur la maniere dont nous devions nous comporter dans le monde, nous priant en même-tems de lui pardonner la liberté qu'il prenoit, observant néanmoins que son âge & son expérience l'autorisoient à cela. Il ordonna ensuite à sa fille de nous faire rôtir un chapon pour notre souper, en nous disant qu'il nous regardoit comme ses amis, & qu'il vouloit nous traiter de même, *permittens divis cætera.* Nous bumes assez copieusement du quadrimum, pour nous dédommager de la conversation de notre hôte, qui commençoit à nous ennuyer, parce qu'il n'étoit question que de lui dans tout le dialogue.

Nous eumes assez de peine à nous dérober à son babil pour nous aller coucher; il nous souhaita enfin une bonne nuit, en nous fai-

ſant eſpérer que nous ratrapperions le coche le lendemain matin, & qu'il n'y avoit que quatre voyageurs.

Avant de nous endormir, nous nous entretinmes Strap & moi des façons gracieuſes de notre hôte, de qui mon camarade avoit conçu une opinion ſi avantageuſe, qu'il s'imaginoit que nous ne payerions rien, ni pour notre gîte, ni pour notre ſouper. Comme je lui marquois quelque doute là-deſſus, „ comment, tu ne t'es donc pas ap-„ perçu, me diſoit-il avec chaleur, qu'il „ t'aime, comme s'il te connoiſſoit depuis „ cent ans? d'ailleurs, la façon dont il nous „ a donné à ſouper doit t'en convaincre. „ Auroit-il fait tant de dépenſe, ſans nous „ demander auparavant ſi nous voulions que „ cela fût? Vas, vas, mon pauvre Rode-„ rik, ſois-en ſûr, nous ſommes quittes ici. La confiance de Strap ne détruiſit point mes preſſentimens. Nous nous levames le lendemain de grand matin; nous déjeunames, après quoi nous voulumes compter, & priames notre hôte de nous dire combien nous lui devions. „ Pas grand choſe, nous dit-il, „ mes bons amis, Catherine va vous le dire, „ car pour moi je ne me mêle jamais de ces „ ſortes d'affaires. *Creſcentem ſequitur cura pecuniam.* Catherine ayant calculé notre dépenſe ſur une ardoiſe, nous dit que notre écot ſe montoit à huit ſchelings ſept ſols. „ huit ſchelings & ſept ſols!.... s'écria Strap;

„ mais vous n'y pensez pas, il faut absolument que vous vous soyez trompée, Mademoiselle. Refaites votre addition, „ ma fille, dit notre hôte, peut-être vous „ êtes-vous trompée effectivement. Non, „ non, mon pere, répliqua Catherine, avec „ un ton qui nous présageoit qu'elle étoit „ sûre de son fait, est-ce que je vous ai „ jamais rien fait perdre ? Depuis que je „ fais l'arithmétique, graces au Ciel, je fais „ mes quatre regles, de façon à pouvoir „ joûter contre le plus fameux banquier de „ Londres. N'importe, dit le maître d'école d'un air benin, il faut voir ; quoique „ ce prix ne soit pas assez considérable pour „ étonner ces Messieurs, comme ils font „ semblant de l'être, il faut cependant les „ satisfaire ; je veux que tout le monde „ sorte content de chez moi. „ Il prit ensuite la plume & le cornet, vérifia le mémoire, qui se trouva monter effectivement à huit schelings sept sols.

La politesse avec laquelle il nous le presenta ensuite, me ferma la bouche, malgré toute l'envie que j'avois de lui dire des injures. Il avoit pris sur moi, par ses façons gracieuses, un ascendant qui lui sauva de ma part tous les reproches qui lui étoient dûs. Je me contentai de lui dire qu'Horace ne lui avoit point appris à écorcher ainsi les voyageurs qui séjournoient dans son auberge. Il me répondit que j'étois un jeune homme,

qui n'avoit pas assez l'usage du monde pour lui donner des leçons ; que quand je serois plus au fait, je me repentirois de l'injustice que je lui faisois ; qu'il me le pardonnoit cependant de bon cœur, & me prioit en même tems d'être persuadé qu'il étoit *contentus parvo*, & qu'il bornoit son ambition à vivre exemt de misere, parce que *importuna pauperies......* Strap, que tout ce latin & ces politesses intéressées n'accommodoient point, l'interrompit, & jura qu'il s'en iroit sans payer, si l'on ne rabattoit un tiers de l'écot. La dispute s'échauffoit : je vis la fille de l'hôte sortir, j'en conçus aisément le motif ; c'est pourquoi, pour finir la discussion, je payai le montant du mémoire.

A peine eus-je fini de compter l'argent, que Catherine rentra, avec deux gros garçons, qui feignirent de demander à déjeûner, mais qui, probablement, n'étoient venus que pour nous faire payer de force ce que notre hôte nous demandoit avec tant de politesse & si peu de conscience. Strap, qui ne pouvoit digérer son écot, dit au maître d'école d'un ton piqué, *semper avarus eget. Animum rege*, repliqua le pédant, en souriant malignement, *qui nisi paret imperat.*

CHAPITRE XI.

Roderick & Strap joignent le coche. Quels étoient leurs compagnons de voyage. Strap commet une méprise dans l'auberge, qui donne lieu à des événemens singuliers.

DEPUIS que nous étions sortis de chez le maître d'école, nous avions fait un demi-mille de chemin mon camarade & moi; nous méditions chacun de notre côté sur la fourberie des hommes, & sur les moyens honteux qu'ils emploient pour se tromper réciproquement. La diminution de nos finances nous avoit mis à tous deux un peu de noir dans l'esprit. Strap, qui n'avoit pas accoutumé de se taire si long-tems, entâma la conversation. “ Nous voilà bien avancés, me „ dit-il; je n'ai presque plus d'argent; pour„ quoi m'empêchiez-vous aussi de me bat„ tre : ce vieux ladre de magister n'auroit eu „ que le tiers de ce qu'il nous demandoit. Par „ saint James, combien faut-il à présent que „ je fasse de barbes, pour regagner les qua„ tre schelings qu'il m'en coûte. J'aurois mis „ de bon cœur une guinée contre ces coquins „ qui sont entrés; j'en ai rossé en ma vie de „ plus vigoureux. „ Strap ne disoit rien de trop, il étoit extrêmement nerveux, & très-en état de se battre à coups de poing; mais il

avoit une averſion inſurmontable pour toutes les armes offenſives. Je crus appaiſer ſon chagrin, en lui diſant, que pour me punir de mon indiſcrétion, je conſentois à payer pour lui ce qu'il trouvoit de trop dans la dépenſe. Strap, qui n'étoit pas de trop bonne humeur, ſe piqua de ma propoſition. Apprenez, me dit-il aigrement, que tout garçon barbier que je ſois, perſonne ne paie pour moi; je ne le ſouffrirois pas même du ſeigneur le plus riche & le plus puiſſant de toute l'Angleterre.

Je ne repliquai point, & laiſſai Strap murmurer à ſon aiſe. Nous marchâmes tout le jour ſans nous arrêter, même pour nous rafraîchir. Nous découvrîmes enfin vers le ſoir le coche, qui marchoit devant nous, éloigné tout-au-plus d'un quart de mille; nous y courûmes, & l'attrappâmes heureuſement, dans un tems où je n'euſſe pas eu la force de faire une demi-lieue ſans m'arrêter. Nous convinmes avec le cocher qu'il nous meneroit pour un ſcheling à la couchée, où nous devions rencontrer le maître de la voiture, & pourrions traiter avec lui pour le reſte du voyage. Thomas (c'étoit le nom du cocher) ayant placé un eſcabeau pour le faire entrer dans le coche, Strap y montoit avec notre équipage; mais il fut arrêté tout-à-coup par une voix de tonnerre. « que cent diables m'emportent, lui dit- » on, ſi je ſouffre qu'on me donne un fra- » ter pour compagnon de voyage. » Le ton

de voix de l'oppofant fit croire à Strap qu'il entendoit un géant. Il s'arrêta tout ftupéfait. Thomas fe mit à rire de notre étonnement, & mettant le nés dans la voiture. Parbleu, M. le capitaine, dit-il, voulez-vous m'empêcher de gagner quelques fous? eft-il bien honnête de vous oppofer au profit d'un pauvre diable comme moi? montez, montez jeune homme, ajouta-t-il, en s'adreffant à Strap, M. le capitaine eft un bon vivant; allez, il fait plus de bruit que de mal. Strap ne voulut pas tenter avant moi une feconde efcalade, malgré les exhortations du voiturier; je fus donc obligé de lui montrer l'exemple. J'entrai dans la voiture, ce ne fut pas cependant fans émotion, j'entendois encore murmurer fourdement le capitaine. " Dieu me damne, difoit-il, que l'on „ ne s'avife pas de me gêner; fi quelqu'un „ m'incommode tant foi peu, foi de capi„ taine, je le..... „ J'allai toujours mon train, cependant, & j'étois déjà affis fur une des bottes de paille de la voiture, que j'avois trouvée vacante. Je ne pouvois difcerner quels étoient mes compagnons de voyage. Strap, qui m'avoit fuivi, fe difpofoit à s'affeoir de l'autre côté, mais un mouvement de la voiture lui ayant fait perdre l'équilibre, il fe laiffa malheureufement tomber fur l'eftomac du capitaine, qui s'écria d'une voix terrible : " Ah ventre! je fuis „ mort! où eft mon épée? „ Strap, ef-

frayé, se releva avec précipitation; mais une autre saccade de la voiture le fit tomber si pesamment sur moi, qu'il faillit à m'étouffer. Nous entendîmes en même-tems une femme crier, d'un ton glapissant : " Bon ,, Dieu, qu'avez-vous donc, mon cher ? ,, Ce que j'ai, repliqua le Capitaine : ce ,, gros bœuf d'Ecossois vient de se laisser ,, tomber sur moi, & m'a presque estro- ,, pié. ,, Strap, qui trembloit de tous ses membres, s'excusa sur le cahot de la voiture. La dame continua ainsi : " C'est notre faute aussi, mon cher, nous ne devons nous en prendre qu'à nous-mêmes de ce qui nous arrive; voilà la premiere fois que nous voyageons de la sorte, mais aussi ce sera la derniere. Je suis sûr que monsieur & madame de Loras sont actuellement dans des inquiétudes mortelles; cela est affreux, il y a de quoi mourir, en vérité : si notre lettre arrive heureusement à tems, ils nous enverrons leur carosse. Bon, bon, ma chere, reprit le capitaine, la sottise est faite, consolons-nous, il faut la boire; s'il plaît à Dieu, nous arriverons en bonne santé. Parbleu, nous ferons bien rire le comte & la comtesse, avec nos aventures du coche. »

Ce dialogue spécieux me donna une si haute idée du capitaine & de sa femme, que je n'osai me mêler dans la conversation; je fus cependant tiré de mon opinion par le discours d'une autre femme, qui voyageoit dans

dans la même voiture. « Qu'il y a de ſots dans le monde, diſoit-elle, ils croient en impoſer par leurs grands airs, comme ſi de plus grands ſeigneurs qu'eux n'euſſent jamais été dans un coche. Il y a des gens ici, qui, ſans faire tant de bruit, vont ordinairement dans des caroſſes bien équippés, & ne font pas tant de train que ceux qui ont peut-être été derriere; tout eſt égal dans une voiture publique. Allons, M. le capitaine, malgré votre nobleſſe, de la gaieté: & vous, vieux reître, dit la voyageuſe, en s'addreſſant à un autre homme, êtes-vous auſſi fâché d'être dans la voiture? vous avez l'air ſoucieux, comme ſi l'on vous avoit fait quelque banqueroute; j'en ſerois, ma foi, charmée, car vous êtes de tous les uſuriers le plus ladre que je connoiſſe; je parie qu'il s'amuſoit à méditer quelques projets de monopole: mais vous avez beau faire, il me faut de l'argent, ou bien néant. Tenez, je veux bien encore vous accorder ce baiſer-là. Ah, la petite folle, dit l'homme en queſtion, d'une voix ſépulcrale, tu ſeras toujours méchante. „ L'uſurier, car c'en étoit un, ſe prit alors à rire pour ſon malheur, car ſa bonne humeur lui occaſionna une toux ſi violente, qu'elle penſa le ſuffoquer.

J'étois ſi fatigué de la marche que nous avions faite, que je ceſſai de prêter l'oreille à la converſation, & je m'endormis ſi profondément, que Strap fut obligé de me ré-

veiller, lorsque nous arrivâmes à l'auberge. Je descendis le premier de la voiture, à cause de la place que j'occupois : je vis par ce moyen-là sortir tous les voyageurs l'un après l'autre. La premiere personne qui sortit après moi, étoit une jeune fille assez jolie, mais qui me parut fort émérillonnée; elle avoit tout au plus vingt ans, & portoit un petit chapeau bordé d'argent, au lieu de bonnet; elle avoit un petit toquet d'étoffe bleue, fort vieux, & bordé aussi d'une dentelle d'argent : elle tenoit dans ses mains un petit fouet. Un petit vieillard boiteux, dont la tête branlante étoit surchargée d'un vieux chapeau & d'un bonnet de laine extrêmement crasseux, suivoit cette belle. Il portoit sur les épaules un manteau de gros drap bleu, au travers des trous duquel on appercevoit un surtout & une veste de couleur brune, qui paroissoient de la même antiquité. Quant à sa physionomie, il avoit les yeux creux, rouges & chassieux; son visage étoit couvert de boutons & de rides; il n'avoit pas une dent dans la mâchoire, son nez & son menton se pressoient si hermétiquement, que dans un besoin ils eussent pu lui servir à casser des noix : il s'appuyoit sur une canne à pomme d'ivoire, & toute sa figure caractérisoit à-la-fois l'hiver, la famine & l'avarice. Cependant la figure du capitaine, qui sortoit après lui de la voiture, me parut plus singuliere; il donnoit la

main à une petite créature qu'il appeloit sa femme, & que tout autre homme que lui eût appelé sa guenuche. Elle avoit le visage creux & décharné, deux fort petits yeux gris, ronds comme ceux d'une chouette, qui ne contribuoient pas peu à enlaidir sa phisionomie platte, blafarde & chifonnée; ses tempes & son toupet étoient totalement dépourvus de cheveux. Le capitaine, son mari, ayant quitté sa redingotte, nous montra la figure du monde la plus extraordinaire & la plus comique que l'on puisse trouver, je crois, dans toutes les troupes de la nation. Une maîgreur hideuse régnoit sur toute sa personne; sa taille étoit environ de cinq pieds trois pouces de haut, son visage & son col avoient au moins seize pouces de long, ses cuisses n'en avoient que six, & ses jambes, qui avoient deux pieds & demi de longueur, étoient aussi seches que des baguettes de tambour : une longue cadenette de cheveux lui battoit la ceinture. La vue de cette espece de fantôme, me fit presque concevoir *l'extinction sans matiere.* En un mot, pour le définir parfaitement, il étoit, *vox & prætera nihil.* Son surtout étoit d'une peau d'ours, dont les poils étoient longs d'un demi pied; il portoit dessous un habit à la hussarde, avec une culotte écarlatte, qui n'alloit qu'à moitié de ses cuisses, & qui ne s'abbatoit qu'à peine sur une grosse paire de bas de laine; ses souliers extrême-

ment larges, étoient montés sur des talons de bois d'un demi pied de haut; il tenoit sa femme par la main. Les airs impertinens & les minauderies de cette bégueule me l'eussent fait reconnoître pour une soubrette réformée, & qui vouloit jouer les airs de qualité; mais je n'avois pas encore assez d'usage du monde, pour reconnoître les gens à leur façon d'agir.

Quand nous fumes entrés dans l'auberge, M. Brazen, [c'étoit ainsi que se nommoit le capitaine] demanda une chambre à feu pour lui & sa femme, & dit à l'hôte qu'ils vouloient souper seuls. L'hôte répondit qu'il n'avoit point de chambre particuliere à lui donner, n'ayant qu'autant de lits qu'il en falloit pour en pouvoir donner un à chacun des voyageurs; & que son souper étoit préparé pour être servi en commun, pour tous les gens de la voiture; qu'au reste, s'il se trouvoit quelque plat qui lui convînt, il le lui donneroit de tout son cœur, si la compagnie le vouloit. Cette proposition fut rejettée unanimément; Mademoiselle Louison, cette fille alerte dont nous avons parlé, prit surtout l'affirmative, & dit que si le capitaine & sa femme avoient tant d'envie de se distinguer, ils pouvoient attendre notre dessert. Le capitaine ne répondit à cette brusquerie que par un regard dédaigneux, & se promenoit en long & en large, affectant une démarche martiale & déterminée. Ma-

dame Brazen, qui ne favoit pas fe contenir auffi-bien que fon mari, marmottoit des injures contre Louifon, & laiffa, malheureufement pour elle, échapper le terme de créature. Louifon, qui n'étoit point endurante, s'échauffa très-férieufement : » parles-donc, guenon, dit-elle à Madame Brazen, que veux-tu dire avec ta créature ? regardez un peu cette carcaffe qui fait l'entendue ; il fied parbleu bien à une fouillon comme toi, de te donner des airs de qualité : le joli couple que voilà ; il fait bien de l'honneur à la nobleffe. Le capitaine prit la parole en fronçant le fourcil. » Parles-donc, eh, ma mie, lui dit-il, tu as le caquet bien affilé ; par la morbleu fi. . . . . . Par la morbleu toi-même, reprit Louifon, que veux-tu dire ? hem, lécheur d'affiettes, avec tes airs de capitaine, crois-tu qu'on ne te connoiffe pas ? fi toute l'armée eft compofée d'auffi braves gens que toi, nous ne fommes pas mal dans nos affaires : qui diable font les bêtes qui t'ont pu faire capitaine ? crois-tu que j'ignore que ta bégueule de femme a été femme de chambre, & qu'elle à fervi à fon maître plus qu'à fa maîtreffe ? crois-tu qu'on ne fache pas auffi que tu as été valet de chambre, & le grifon le plus effronté de toute l'Angleterre. Par la mort, reprit Brazen, tu es bien heureufe d'être femme, je t'apprendrois bien à nous refpecter ; fi tu portois une culotte, je veux

être exterminé, si je ne mangeois ton cœur à mon souper. » Le capitaine, en disant cela, avoit l'épée à la main, il faisoit sifler l'air d'estoc & de taille; ces bravades faisoient trembler Strap comme la feuille; mais l'intrépide Louison, qui connoissoit son homme, lui dit d'un ton déterminé, en lui faisant les cornes, qu'elle ne le craignoit pas plus qu'un pet. Le maître de la voiture, qui survint, ayant été instruit du motif de cette querelle, & craignant que le capitaine & sa femme, rebutés par les injures qu'on leur avoit dites, ne se déterminassent à attendre une autre voiture, s'établit médiateur entre les parties belligérantes, & parvint enfin à les pacifier. On se mit à table, & l'on soupa tranquillement. On nous conduisit ensuite dans nos chambres, l'usurier, Strap & moi dans une; le capitaine, sa femme & mademoiselle Louison dans une autre à côté. Une heure après, mon camarade, chez qui la digestion s'étoit précipitée plus qu'à l'ordinaire, fut obligé de sortir pour satisfaire à ses besoins. A son retour il prit une porte pour une autre, il entra dans la chambre voisine. Le capitaine, qui dans le même tems s'étoit levé pour la même cause que lui, n'entendit point entrer mon camarade dans sa chambre: comme le lit de M. Brazen étoit dans la même position que le nôtre, Strap, avec la meilleure foi du monde, alla se placer à côté de sa femme,

qui dormoit profondément. Le capitaine ayant fini son opération, vint pour se remettre au lit; mais ayant senti en tâtant une tête couverte d'un bonnet de laine, il crut avoir pris le lit de Louison pour le sien, & que la tête qu'il avoit touchée étoit celle de quelque galant, qui étoit venu soulager son martire entre les bras de la belle. Sur cette conjecture, il voulut punir le Médor & l'Angélique d'avoir osé prostituer sa chambre par un adultere, & leur affubla la tête du pot de chambre qu'il tenoit à la main. Cette aspersion ayant éveillé le malheureux barbier, aussi-bien que la femme du capitaine, celle-ci se mit à faire des cris affreux, qui étonnerent également & l'époux & le galant prétendu. Strap étoit si fort étourdi, qu'il se croyoit ensorcelé. Le capitaine désabusé entra dans une furieuse colere; il saisit mon camarade au collet, & lui demanda avec fureur qui l'avoit rendu assez hardi pour oser attenter à l'honneur de sa femme. Le pauvre Strap fut si fort étonné, qu'il ne sut répondre autre chose, sinon qu'il prenoit Dieu à témoin que Madame Brazen étoit vierge & très-vierge, quant à lui. Madame Brazen qui étoit compatissante apparemment pour ceux qui paroissoient comme Strap avoir des intentions qui flattoient son amour-propre, se leva en chemise, prit ses pantoufles, & vint en donner cent coups sur la tête pelée de son mari,

de façon que pour la faire cesser, il se mit à crier au meurtre. » Ah! je vous apprendrai, monsieur l'insolent, disoit Madame Brazen, de m'empester ainsi de votre urine; il vous sied bien, vieux squelette, d'être jaloux; souvenez-vous des conditions auxquelles je vous ai pris pour mari. Apprenez, faquin que vous êtes, que quand on ne peut pas nourrir un chien, on ne doit pas trouver mauvais qu'un autre lui donne à manger. » Le ton aigu de Madame Brazen, & les cris du capitaine me firent sortir du lit; je ne savois si je devois entrer dans la chambre, & je délibérois encore sur cet article, lorsque j'entendis tout-à-coup Mademoiselle Louison crier au viol de toutes ses forces. » Comment, vieux loup-garou, disoit-elle, vous voulez déshonorer une honnête fille comme moi? ah, vieux bouc, tu peux compter que tû me le paieras, je t'apprendrai à vouloir tenter de pareilles indignités. »

Tous les domestiques de l'auberge accoururent à ce bruit, chacun d'eux tenoit une lumiere, & s'étoit armé de ce qu'il avoit trouvé sous sa main. Nous vîmes alors un spectacle aussi singulier que risible. Le capitaine frissonnoit dans un coin de la chambre, il n'osoit se remettre au lit, sa chemise étoit toute déchirée; il avoit le visage tout égratigné & meurtri des coups de sa chere moitié, qui s'étoit enveloppée

dans sa couverture, & s'étoit assise sur le pied de son lit, d'où elle lui débitoit mille invectives. Nous vîmes dans l'autre coin de la chambre une autre scène qui nous surprit autant qu'elle nous amusa. Le vieux usurier se débattoit en vain pour s'arracher des mains de mademoiselle Louison, qui le tenoit étendu sur son lit par les deux oreilles; il n'avoit pour tout vêtement que sa chemise, & une camisolle de flanelle; il agitoit sans fruit deux jambes grêles & gouteuses, dont le mouvement ne découvroit rien de trop avantageux en faveur de son individu. Louison proféroit contre l'usurier toutes les injures que la colere peut suggérer en pareil cas à la plus scrupuleuse Lucrèce. Nous l'engageâmes cependant à lâcher prise, & lui demandâmes le sujet de ses cris. Elle se mit à pleurer d'une façon à persuader à tout le monde qu'elle avoit raison d'être extrêmement affligée: elle nous dit qu'elle ne doutoit pas que ce coquin n'eût abusé de son sommeil pour lui ravir son honneur; elle nous pria de ne rien oublier de ce que nous avions vu. On conçoit aisément que son intention étoit de se servir de nos dépositions contre lui. Le pauvre bon homme étoit plus mort que vif, & nous prioit au nom de dieu de le tirer des pattes de cette diablesse. Mademoiselle Louison se rendit généreusement à nos prieres. Dès que l'usurier s'en vit

délivré, il vint se cacher derriere moi, protestant que Louison n'étoit pas une fille, mais un diable incarné pour la malice; qu'elle-même lui avoit fait les premieres propositions, & qu'elle avoit profité de sa foiblesse pour lui jouer un mauvais tour. L'usurier après cela sortit de la chambre & fut se coucher. Nous abordâmes ensuite le capitaine: « Je me suis lourdement trom-
» pé, Messieurs, nous dit-il, mais je veux
» perdre mon nom de Brazen, si je ne
» passe mon épée dans le ventre de celui
» qui a occasionné cette méprise: c'est ce
» gueux d'Ecossois, mais il peut compter
» qu'il n'a pas encore un jour à vivre. Je
» vous demande mille pardons, continua-
» t-il en s'adressant à sa femme, vous de-
» vez vous appercevoir que je n'avois pas
» dessein de vous offenser. Je vous le par-
» donne aussi, dit Madame Brazen d'un ton
» attendri; mais en vérité, mon cher cœur,
» je suis fort heureuse si je n'en meurs
» pas, je suis dans un état à expirer. » Cette replique fut suivie d'un baiser réciproque, qui fut le sceau de la réconciliation de ce couple charmant. Louison engagea Madame Brazen à venir coucher avec elle; le capitaine suivit le maitre de la maison, qui lui offrit la moitié de son lit, pour passer le reste de la nuit. Quant à moi, je me retirai dans ma chambre, où je trouvai Strap encore tout tremblant, & qui

avoit profité, pour s'évader, de l'obscurité & du combat entre Madame Brazen & son mari.

CHAPITRE XII.

Le capitaine présente le combat à Strap qui le refuse; Roderik répond pour lui. L'usurier s'accommode avec Louison, au moyen d'un présent de cinq guinées. Tous les voyageurs sont exposés à une abstinence involontaire; on leur dispute leur dîner. Conduite de Louison & du capitaine dans cette circonstance. On tente en vain la bravoure de ce dernier. Raillerie qu'en fait l'usurier.

LE lendemain matin, je convins avec le voiturier de lui donner dix schelings pour me conduire à Londres, à condition de faire partager ma place à Strap alternativement. Je le priai en même tems de faire de son mieux pour appaiser le capitaine, qui faisoit dans la cuisine mille imprécations contre mon camarade, & vouloit, disoit-il, le tuer avant que de partir. J'étois entré avec Strap, pour joindre nos excuses aux intercessions du médiateur; nous faisions de notre mieux tous trois pour persuader au capitaine que ce n'étoit qu'une

méprise; mais plus nous paroissions soumis & respectueux, plus le capitaine affectoit de colère & d'emportement : il dit qu'il vouloit absolument se battre avec lui, & sur le champ. Je fus choqué de cette proposition, & lui dis qu'il ne devoit pas présumer qu'un garçon barbier, qui n'avoit jamais porté l'épée, acceptât de se battre avec cette arme, dont un officier ne pouvoit se servir qu'avec avantage contre lui, mais que j'étois persuadé que mon camarade ne refuseroit pas de se battre à coups de poing. Strap taupa sur le champ à ce que je disois, & proposa même de mettre une guinée d'enjeu pour prix de la victoire. Brazen le regardant avec un œil de mépris, lui demanda si un homme comme lui étoit fait pour se battre comme un crocheteur, & devoit entrer en traité avec un garçon barbier. « Palsangué, s'écria notre » cocher, vous ne tuerez personne, car » j'y avons regardé ; ce jeune homme » veut bien vous faire raison de votre in- » jure ; si vous ne voulez pas vous battre » à coups de poing avec lui, battez-vous » à coups de bâton : n'y consentez-vous » pas, jeune garçon, dit-il à Strap ? »

Mon camarade hésita quelque-tems avant que de répondre ; cependant il accepta la proposition. Le capitaine la rejetta : ce refus me fit douter de la bravoure de ce formidable Spadassin. Je fis un signe à Strap,

pour lui insinuer mes soupçons & le rassurer : je dis ensuite à la compagnie que j'avois toujours ouï dire qu'en affaire d'honneur le choix des armes dépendoit de celui qui recevoit le cartel : qu'en conséquence j'étois assez sûr de la bravoure de mon camarade pour promettre qu'il se battroit même à la pointe avec le capitaine : mais n'employeroit que celle dont il savoit se servir, c'est-à-dire qu'il se battroit de razoir à razoir. Le capitaine changea de couleur à ce mot, & tourna l'oreille pour cacher son trouble, tandis que Strap, qui étoit derriere moi, me supplioit à voix basse de ne point insister sur ma proposition. Brazen, après un instant de réflexion, se tourna vers moi, & m'apostropha du ton le plus terrible. » Qui diable es-tu, me dit-il ? de quoi te » mêles-tu ? veux-tu prendre la place de ton » camarade, & te battre pour lui. » En disant cela il s'étoit déjà mis en garde, & me tenoit la pointe de son épée sur la gorge. Cette démonstration m'effraya & me fit faire un mouvement de côté : je me jettai sur une broche qui étoit à côté de moi, je le poussai à mon tour si vigoureusement, que je le réduisis à la parade, & lui fis lâcher la mesure, jusque dans la cheminée, où je le rencoignai si bien, que toute la compagnie se mit à rire. Sa femme, qui entra sur ces entrefaites, voyant le danger auquel son mari étoit exposé, fit un cri per-

çant & s'évanouit. Le capitaine saisit ce moment pour demander une suspension, que je lui accordai. Quand madame Brazen fut revenue de son évanouïssement, le capitaine jugea à-propos de se contenter des excuses que mon camarade lui réïtera. La paix se fit heureusement, sans effusion de sang de part ni d'autre : la chose fut considérée dans son vrai point de vue, & M. Brazen consentit à croire que ce n'étoit réellement qu'une méprise. On ne parla donc plus que de joie, & le traité de paix fut ratifié par un bon déjeûné qu'on nous servit.

Nous nous apperçûmes que Louison & l'usurier nous manquoient. Madame Brazen nous dit que Louison l'avoit empêché de dormir toute la nuit, & que le matin, lorsqu'elle s'étoit levée, elle lui avoit dit en sanglotant, que l'usurier l'avoit si fort maltraitée pendant la nuit, qu'il l'avoit mise hors d'état de continuer son voyage. Madame Brazen parloit encore, lorsqu'on vint nous dire que la malade demandoit le voiturier. Le ton compâtissant de madame Brazen avoit inspiré des dispositions favorables à toute la compagnie en faveur de Louison; & quoique j'eusse été frappé de la liberté de son langage, je fus assez sot, aussi-bien que les autres, pour entrer dans ses intérêts. Nous suivîmes donc le voiturier, & nous entrâmes dans la chambre de

l'affligée : elle nous dit du ton le plus touchant & le plus lamentable : « qu'elle craignoit très-fort les ſuites fâcheuſes de ce » qu'elle avoit eſſuyé la nuit derniere, de » la brutalité d'Iſaac ; mais que, comme » l'événement étoit incertain, elle nous » prioit de faire arrêter l'uſurier, juſqu'à ce » qu'elle fût bien certaine de ſa guériſon. » Nous nous rendîmes aux ſollicitations de Louiſon ; nous cherchâmes en vain Iſaac par toute l'Auberge ; nous le trouvâmes enfin dans la voiture, dans laquelle il s'étoit réfugié, n'oſant plus ſe montrer, tant il étoit confus de la ſcène nocturne qu'il avoit eſſuyée. Nous le contraignîmes de ſortir, & le conduiſîmes à ſon accuſatrice.

Dès qu'il entra elle ſe mit à pleurer de plus belle, en demandant au ciel que ſon honneur fût vengé par le ſupplice de ce malheureux. Iſaac, levant les yeux & les mains au ciel, prioit dieu avec une ferveur exemplaire, & le ſupplioit de le délivrer des artifices de cette épouſe de Satan ; il proteſtoit de ſon innocence, & juroit en pleurant que c'étoit Louiſon elle-même qui l'avoit engagé à venir coucher avec elle. Thomas, qui ſavoit bien que Louiſon n'étoit pas ſi chaſte qu'elle affectoit de le paroître, fit entendre à Iſaac qu'il pouvoit ſe tirer d'affaire, au moyen d'une petite ſomme qu'il payeroit à la plaignante, en faveur de qui les apparences décidoient, & qu'il lui con-

ſeilloit en ami de s'accommoder, étant très-perſuadé que mademoiſelle Louiſon étoit trop bonne pour ne pas l'en quitter à bon marché. Quoi ! je lui donnerois de l'argent, répondit l'uſurier, avec un dépit qui n'avançoit point ſes affaires, je ne lui payerai jamais qu'une corde pour la pendre. « Je » vois bien, reprit mademoiſelle Louiſon, » que les égards que je voulois avoir pour » lui ne ſerviront de rien. Thomas, allez, je » vous prie, chercher le juge, & engagez » le à venir voir une perſonne extrêmement » malade, & qui ſouhaite lui parler pour une » affaire de la derniere conſéquence. »

Cet ordre de Louiſon fit frémir l'uſurier; il pria Thomas d'attendre un peu, & demanda à Louiſon, d'une voix entrecoupée, combien elle lui demandoit. Louiſon, prenant un air & un ton déſintéreſſé, lui répondit, que puiſqu'il n'avoit pas pu venir à bout de ſon mauvais deſſein, elle ſe contenteroit de fort peu de choſe; que quoique l'état où il l'avoit miſe lui fit préſumer qu'elle ne recouvreroit jamais une ſanté parfaite, elle vouloit bien, par grace, ſe contenter de cent guinées. Cent guinées ! s'écria l'Uſurier, cent diables qui t'égorgent ; & où veux-tu que je les prenne ? penſes donc, voleuſe impudique, que ſi je poſſédois cent guinées, je ne voyagerois pas pendant le tems qu'il fait dans une voiture auſſi déteſtable. Quoi ! vieux coquin

d'usurier, repliqua Louison, vous croyez donc que je ne vous connois pas, & que j'ignore combien vous avez rüiné de mineurs en leur prêtant sur de gros gages, qu'ils ne pourront jamais retirer de vos griffes : partez, Thomas, continua Louison en altérant sa voix, je sens que mon mal augmente. Thomas alloit partir ; Isaac l'arrêta une seconde fois, & voyant qu'on le connoissoit trop pour pouvoir disputer plus long-tems, il offrit vint schelings, que Louison refusa ; en demandant cinquante livres sterlings. Le malheureux Isaac pleuroit comme un enfant ; nous joignîmes nos prieres à ses supplications ; & nous obtînmes enfin de la discrette Louison qu'elle se contenteroit de cinq livres sterlings, que l'usurier paya sur le champ, en lâchant des soupirs capables de l'étouffer ; il se trouva cependant heureux de s'être tiré à si bas prix d'une aussi méchante affaire.

Nous aidâmes enfin la malade, ou soi-disant telle, à se transporter dans la voiture ; nous y reprîmes chacun notre place, & nous partîmes. Strap étoit monté sur le cheval du cocher, qui aima mieux marcher pendant toute la matinée. Le capitaine Brazen, qui craignoit apparemment que je n'eusse conçu quelque mauvaise opinion de son courage, ne manqua pas de nous raconter mille traits de bravoure, par lesquels il s'étoit distingué, & nous dit entr'autres

choses, qu'un jour il avoit donné cent coups de bâton à un Soldat qui lui avoit manqué de respect, qu'il avoit presque arraché le nez d'un valet d'Auberge, qui s'étoit avisé de trouver mauvais qu'il se nettoyât les dents avec une fourchette, & qu'un marchand de fromage n'avoit pas osé répondre à un cartel qu'il lui avoit envoyé, pour l'obliger à ne plus remettre les pieds chez une personne dont il étoit amoureux. Madame de Brazen attestoit la vérité de chacun des faits que son mari nous racontoit; elle en citoit, pour plus d'exactitude, la date & le moment. « Vous » souvenez-vous, disoit-elle, mon cher, en » s'adressant à son mari, du jour que le » duc Goble m'envoya un billet doux; » bon dieu que nous mangeâmes d'orto- » lans ce jour-là, aussi en fus-je incom- » modée toute la nuit; mylord Didle & » Milady sa femme en étoient si fort allar- » més, qu'ils étoient presque aussi malades » que moi. Oui, ma mour, repliqua le » capitaine; mais vous ressouvenez-vous » aussi qu'à cette occasion mylord me com- » plimenta, & me dit que vous étiez en- » ceinte; je lui répondis à cela, avec une » vivacité d'esprit qui le frappa, que je » voudrois de tout mon cœur être dans » le cas de lui faire le même compliment. » Mylord a toujours aimé les réparties » vives & spirituelles, aussi fit-il le tour

» de la table pour venir me remercier de » celle-ci. » La conversation de Monsieur & madame Brazen dura cinq jours de suite sur des sujets de cette nature; la compagnie ne se piqua pas d'y donner une attention bien scrupuleuse; Louison, sur-tout, à qui l'argent de l'usurier avoit rendu tout-à-la-fois la belle humeur & la santé, nous amusoit infiniment par ses propos, ses chansons & les agaceries continuelles qu'elle faisoit à son vieux avare, qui ne voulut jamais se réconcilier avec elle.

Le sixieme jour nous arrivâmes dans une auberge pour dîner; nous étions prêts à nous mettre à table, lorsque l'hôte vint nous dire que trois personnes, qui venoient d'arriver, vouloient le forcer à leur donner notre dîner; qu'il avoit eu beau leur représenter qu'il étoit destiné pour les gens de la voiture; qu'ils avoient repliqué, que les gens de la voiture iroient au diable, & que de pareils voyageurs pouvoient bien, pour un jour, se contenter de pain & de fromage; cette nouvelle ne fit plaisir à personne. Louison s'adressa pour lors au capitaine, & lui dit: qu'en qualité de militaire il devoit se charger de la défense de notre dîner. A dieu ne plaise, répondit Brazen; je serois bien fâché qu'on sût qu'un homme comme moi voyage dans une pareille voiture; il jura en même-tems que s'il n'étoit dans ce cas, il feroit manger son épée à

ces insolens-là, à la place de notre dîner. Louison, indignée de ce propos, se jetta sur son épée, la tira du fourreau, & menaça de tuer le cuisinier s'il ne nous envoyoit au-plutôt notre dîner. Le bruit qu'elle faisoit fit descendre les trois hommes en question. A peine furent-ils entrés dans la cuisine, qu'un d'entr'eux se jetta au col de notre protectrice : » Quoi! c'est » toi Louison, lui dit-il, qui diable t'a- » mene ici? Te voilà, mon cher Siback, » dit Louison, avec les plus grandes dé- » monstrations de joie. Brazen peut aller » chercher à dîner au diable, pour moi je » suis de votre écot. » Les trois cavaliers accepterent avec joie la proposition de Louison, & nous étions sur le point de faire un fort mauvais dîner, lorsque notre voiturier, averti de ce qui se passoit, entra tenant une fourche à la main, & menaça de la passer dans le ventre à quiconque seroit assez hardi pour toucher un seul des plats qui nous étoient destinés. Cette menace étoit près d'avoir des suites fâcheuses; les trois voyageurs avoient l'épée à la main; nous nous étions mis, Strap & moi, du côté de notre défenseur, & l'on étoit prêt d'en venir aux mains, lorsque l'hôte, qui n'aimoit pas le bruit, vint proposer son dîner aux trois étrangers, qui l'accepterent, & nous laisserent le nôtre, que nous mangeâmes tranquillement.

L'après midi, Strap prit ma place dans la voiture, & je marchai à pied avec Thomas, qui me parut un compagnon fort gai, fort bon enfant, mais en même-tems le plus malin drôle qu'on put connoître. Il me confirma dans mon opinion sur le compte de Louison, & me dit qu'elle étoit effectivement fort humaine; qu'elle avoit suivi de Londres à Newcastle un officier qui y étoit venu pour faire des recrues; que cet officier avoit fait de grandes dépenses pour elle, & que s'étant beaucoup endetté, ses créanciers l'avoient fait mettre en prison, ce qui avoit obligé cette belle à reprendre son premier métier; il me dit aussi qu'un des domestiques de ces messieurs, qui nous avoient disputés notre dîner, avoit reconnu Brazen pour un ancien valet de chambre du Lord Frizze, qu'il l'avoit servi fort long-tems en cette qualité; que ce seigneur avoit été séparé de sa femme, & que s'étant réconcilié avec elle, l'épouse avoit exigé qu'il renvoyeroit sa maîtresse & son valet de chambre. Le Lord fut obligé d'en passer par ces conditions; mais voulant en même-tems faire un sort à sa maîtresse, il obligea Brazen à l'épouser, & lui fit obtenir une enseigne dans le régiment de....

Thomas avoit conçu de la valeur du capitaine à-peu-près la même opinion que moi. Nous complotâmes donc ensemble de la mettre à l'épreuve, en faisant passer

pour un voleur le premier homme à cheval que nous verrions venir à nous. L'occasion se présenta vers la brune : nous apperçûmes un cavalier qui venoit à nous au galop. Thomas, à cet aspect, recommanda à toute la compagnie de se tenir sur ses gardes, & fit remarquer à chacun le prétendu voleur qui venoit vers nous. Cette mauvaise nouvelle répandit une consternation générale ; Strap sauta de la voiture & fut se cacher derriere un buisson ; l'usurier se désespéroit ; nous entendîmes sonner un sac d'argent qu'il cachoit dans la paille ; madame Brazen faisoit des cris lamentables ; le capitaine feignit de ronfler de son mieux ; mais cette feinte ne lui réussit pas, car Louison le prit par la manche & le secoua rudement, en lui disant : mort de ma vie, monsieur le capitaine, est-il tems de dormir quand nous sommes prêts d'être volés, mettez-vous sur vos gardes, & montrez du cœur, si vous en avez. Le capitaine ne répondit à l'exhortation de Louison qu'en la grondant de l'avoir éveillé, protestant que tous les voleurs d'angleterre ne lui feroient pas perdre une minute de son sommeil : tranquillisez-vous, ajouta-t-il, & me laissez en repos. Il feignit ensuite de se rendormir ; mais cette bravade le servit mal, car il trembloit si fort que la voiture en étoit agitée. Louison, que la poltronnerie du capitaine indignoit, l'apostropha de la

forte : « Il faut avouer que vous êtes un grand lâche; on n'a jamais chaffé de foldat d'aucun corps qui foit auffi poltron que vous. Thomas, ajouta-t-elle, arrêtez la voiture, que je forte : parbleu fi les voleurs me donnent le tems de parler, vous pouvez compter non-feulement qu'ils auront votre bourfe, mais qu'ils auront encore votre chienne de peau. » Elle fauta en même tems de la voiture, & le prétendu voleur arriva. C'étoit un domeftique de la connoiffance de Thomas : il lui fit part en deux mots de notre efpiéglerie, & l'engagea à la pouffer à bout. Le poftillon y confentit ; il s'avança à la portiére, & demanda d'un ton terrible, « Qu'êtes-vous ici ? Ifaac répondit d'un ton piteux, c'eft un pauvre miférable accablé de famille, qui n'a pour tout bien que ces quinze fchelings que voici, fi vous me les prenez, il faut que moi & mes enfans mourions de faim. Qu'eft-ce qui fanglote-là dans l'autre coin, reprit le poftillon ? Une pauvre femme infortunée, répondit la Brazen, de qui je vous prie, au nom de dieu, d'avoir pitié. Etes-vous fille ou mariée ? Je fuis femme pour mon malheur, répondit-elle. Quel eft votre mari, où eft-il, continua le poftillon ? Mon mari, repliqua madame Brazen, eft officier militaire, & nous l'avons laiffé malade dans la derniere auberge où nous avons dîné. J'ai cru cependant l'avoir vu entrer dans la

voiture cet après midi. Mais que diable eſt-ce que je ſens ? Eſt-ce que vous avez quelque petit chien qui ait fait ſes ordures ? chaſſez-le donc, il empoiſonne. Il prit alors une des jambes du capitaine qu'il tira de deſſous les jupes de ſa femme, & l'agita de façon, qu'il remplit ſon haut-de-chauſſes d'exhalaiſons qui n'étoit pas fort ſuaves. Le capitaine tout tremblant ſe frotta les yeux, & feignit de s'éveiller en ſurſaut. « Qui eſt-là ? Qui eſt-là, dit-il, que veut-on ? Rien, rien, répondit le cavalier, mon brave capitaine; je voulois ſeulement vous ſouhaiter le bon ſoir. » Adieu. En diſant cela il piqua des deux, & nous le perdîmes bientôt de vûe.

M. Brazen fut quelque-tems à ſe remettre de ſa frayeur; mais prenant un regard aſſuré : « Que le diable emporte ce drôle-là, s'écria-t-il; pourquoi donc eſt-il parti avant que j'aie eu le tems de lui demander comment ſe portoient ſon maître & ſa maîtreſſe ? c'eſt ce fou de Tom-Rinſer, continua-t-en s'adreſſant à ſa femme. Ah, ah, dit-elle, c'eſt lui, je ne l'ai pas reconnu; on fait ſi peu d'attention à ces gens-là. Comment donc, s'écria Thomas, vous connoiſſez donc ce garçon-là ? Si je le connois, répondit M. Brazen, il n'y a pas long-tems qu'il m'a verſé du vin de Bourgogne à la table de mylord Trippit. Comment ſe nomme-t-il, reprit Thomas ? Mais il ſe nomme..... il ſe

nomme

homme, parbleu il se nomme Thomas Rinser. Parbleu, s'écria le voiturier, il s'est donc fait débatiser ; car je suis sûr qu'il se nommoit il n'y a pas quinze jours Johin Tropter. » Cette observation fit beaucoup rire aux dépens du capitaine, qui en fut très-déconcerté. « Que nous importe, dit alors Isaac, comment il se nomme, puisqu'il ne nous a pas volés ; au reste nous en devons bien remercier Dieu. Bon, dit le Capitaine, vous me faites rire avec votre dévotion ; vous imaginez-vous que si c'eût été un voleur je l'eusse laissé faire ? J'aurois bu son sang & mangé ses entrailles, avant qu'il m'eût volé, ou quelqu'un de la compagnie. Ah, ah, ah, ah, dit en riant Louison, vous ne courez pas risque à ce prix d'avoir une indigestion. » Cette saillie excita de nouveaux ris, & remit l'usurier de si bonne humeur, qu'il se mit à railler M. Brazen à son tour, & lui dit : « que sa conduite l'avoit édifié, qu'il étoit un bon chrétien, qu'il pensoit à son salut avec crainte & tremblement. Toute la compagnie éclata de rire. » Le capitaine perdit contenance, & s'emporta extrêmement contre Isaac, qu'il menaça de lui couper la gorge. L'usurier s'adressant alors à la compagnie : « messieurs & dames, je vous prends tous à témoins que ma vie est en danger ; je vous demande votre témoignage contre cet officier sanguinaire. » Cette

ſeconde raillerie ne fit pas moins d'effet que la premiere : le pauvre M. Brazen perdit courage, & ne nous parla plus pendant le reſte de la route.



CHAPITRE XIII.

Apparition nocturne qui effraie Roderik & Strap. Ces deux amis arrivent à Londres. Ils sont insultés à cause de la singularité de leur habillement. Aventure qui leur arrive dans un cabaret. Autre accident qu'ils essuient à l'auberge dans laquelle ils vont dîner.

ETANT arrivés à l'auberge, nous y soupâmes & fûmes nous coucher aussi-tôt; mais mon camarade, dont l'estomac s'étoit dérangé de plus en plus, fut obligé de se lever deux heures après, pour satisfaire aux mêmes besoins qui lui avoient été déjà si fatals. Il rentra un instant après, si saisi de peur, qu'il ne pouvoit articuler une seule parole; il éteignit la lumiere avec précipitation, & vint se coucher à côté de moi, tremblant comme la feuille: Je lui demandai le sujet de ses craintes; il me répondit d'une voix entre-coupée: „ Ha! mon pauvre Random, que le Seigneur ait pitié de „ nous, je viens de voir le diable. Quoique je ne fusse pas tout-à-fait aussi peureux que mon camarade, je ne laissai pas que de partager ses craintes: je prêtois attentivement l'oreille, lorsque j'entendis le son de

quelques grelots ou clochettes, qui s'augmentoit en approchant de notre chambre. Mon compagnon étoit demi mort; il m'étouffoit presque à force de me serrer, & proféroit ces paroles divines : » Sauveur, » ayez pitié de nous; ah! mon pauvre Roderik, le voilà qui vient. „ Un corbeau monstrueux entra pour lors dans notre chambre; il avoit des clochettes aux pattes, il vint directement à notre lit : Le corbeau, dans notre pays, est regardé comme un oiseau de mauvais augure. Je me persuadai donc à mon tour que le diable rodoit autour de nous : je hasardai cependant de sortir la tête du lit, l'affreux corbeau me sauta presque sur la face; je me renfonçai dans mes draps; le fantôme me donna quelques coups de bec sur la couverture, après quoi il s'envola. Nous commencions à nous rassurer Strap & moi, & rendions graces au ciel de nous avoir tiré des griffes de satan, lorsque nous vîmes paroître, à la faveur du clair de lune, un spectre qui nous occasionna de nouvelles transes encore plus terribles que les premieres. Strap perdit tout sentiment, & j'étois à peu de chose près dans le même état; je voyois un vieillard hideux, qui avoit une longue barbe qui lui tomboit jusqu'à la ceinture; sa taille étoit difforme; ses regards égarés & son ajustement me persuaderent que c'étoit quelque revenant; il étoit couvert d'un long man-

teau brun, boutonné par derriere, il portoit un vieux bonnet de même couleur ſur la tête; j'avois les yeux fixés ſur ce fantôme, & n'avois pas même le courage de les en détourner, lorſqu'il s'approcha de notre lit, & croiſant ſes mains ſur ſa poitrine, où eſt Ralpho, me dit-il, d'un ton de voix ſépulcrale? Comme je n'avois pas la force de lui répondre, il parut irrité de mon ſilence, & me redemanda d'un ton encore plus terrible, où eſt Ralpho? A peine eut-il répété ces mots; que j'entendis de nouveau le bruit des clochettes; le vieux ſpectre prêta l'oreille & partit, en me laiſſant dans une ſueur froide qui fut ſuivie d'une eſpece d'évanouiſſement.

Je repris cependant bientôt mes ſens, & me tournant vers Strap, je voulus lui parler; mais chaque mot que je lui diſois le mettoit en convulſion; il étoit dans une eſpece de délire qui ſe diſſipa cependant peu à peu. Quand il fut aſſez remis pour m'entendre, je lui demandai ce qu'il penſoit de notre viſion. « Ce que j'en penſe, » me dit-il, eh! ne le voyez-vous pas? » L'énorme corbeau que vous avez vu » d'abord avec ces groſſes chaînes aux pattes, » n'eſt autre choſe qu'une ame damnée. » avez-vous remarqué qu'il eſt plus gros » qu'un cheval? Quant au vieillard, c'eſt « aſſurément l'eſprit de quelqu'honnête- » homme qui aura été aſſaſſiné dans cette

» chambre, qui a reçu de Dieu la permif-
» fion de perfécuter l'ame de fon meur-
» trier, qui, aparemment, s'appeloit Ralpho
» de fon vivant. » Je n'adoptai pas tout-à-fait l'opinion de mon camarade ; mais je n'en étois pas plus raffuré pour cela, & j'avoue, de bonne foi, que de ma vie je n'ai paffé de nuit plus cruelle.

Le lendemain matin nous racontâmes au voiturier toute notre aventure; nous lui peignîmes l'impreffion terrible qu'elle avoit faite fur nous, avec tant d'énergie & d'émotion, qu'il fe mit à rire à gorge déployée: il nous dit que le corbeau que nous avions vu, étoit un corbeau domeftique, qui fervoit de jouet au pere de l'hôte, lequel avoit perdu l'efprit depuis quelques années; que ce corbeau s'appeloit Ralpho, & qu'apparemment il s'étoit échappé de la chambre du vieillard dans la nôtre, ce qui avoit engagé ce dernier à nous rendre vifite. Strap eut toutes les peines du monde à fe perfuader que ce que lui difoit Thomas fût véritable; la peur lui avoit fi fort groffi les objets, qu'il ne pût, fans méditer beaucoup, fe diffuader que le corbeau étoit pour le moins un grifon, & le vieillard un Géant. Nous partîmes cependant, & nous arrivâmes au bout de fix jours à Londres, fans qu'il nous furvint aucun accident qui méritât notre attention.

Comme nous arrivâmes le foir, nous

logeâmes dans l'auberge de la voiture : le lendemain tous les voyageurs se séparerent. Nous sortîmes aussi, mon camarade & moi, dans le dessein de nous informer de la demeure de M. Cringer, ce membre du Parlement auquel j'étois recommandé par M. Crab. Strap portoit derriere moi notre bagage dans son havresac ; notre équipage avoit quelque chose de grotesque : je m'étois cependant donné dans mon ajustement tous les agrémens que j'avois en ma possession. J'avois pris une chemise blanche à manchettes ; des bas blancs de cotton ; mais de grands cheveux moitié blonds, moitié roux, gras, & droits comme des chandelles, me pendoient sur les épaules ; les pans de mon habit me tomboient sur le gras des jambes ; j'avois une veste & une culotte de diverses couleurs, travaillées avec le même goût que l'habit ; mon chapeau ressembloit assez bien à un bassin de barbier, par la profondeur de la forme, & la petitesse des bords. Quelque ridicule que fût mon ajustement, celui de Strap étoit encore plus comique ; sa coëffure ressembloit à celle de Mezetin ; il avoit d'ailleurs une phisionomie qui fixoit les regards de tous les passans, & les excitoit à rire. Je le priai de demander à un charretier qui passoit, la demeure de M. Cringer ; il le fit, mais le charretier l'envoya promener : je lui réitérai la même question ; il nous en-

voya de nouveau à tous les diables, en nous tournant le dos. Strap, piqué de cette incartade, après avoir réfléchi quelque tems, vouloit retourner sur ses pas pour se battre avec lui; & consultoit avec moi sur les conditions du combat, lorsqu'un fiacre, qui nous apperçut malheureusement, voulut se divertir à nos dépens. Il vint à nous à toute bride, en criant: *mon maître, faut-il un carosse?* le coquin, en disant cela, fit passer adroitement ses roues dans le ruisseau, & nous couvrit d'un déluge de boue; après quoi il passa outre, en riant à gorge déployée. Tout le monde en faisoit autant; les railleries augmentoient à proportion de la confusion qu'elles excitoient en nous. Cependant, un homme touché de notre état nous conseilla d'entrer dans un cabaret à bierre, & de nous y sécher. Nous entrâmes effectivement dans celui qu'il nous avoit montré du doigt, nous demandâmes un pot de bierre, & nous étant mis devant le feu, nous nous séchâmes le mieux que nous pûmes.

Un mauvais plaisant, qui étoit assis à l'un des coins de la cheminée, & qui fumoit sa pipe, entendant à notre jargon que nous étions Ecossois, s'en vint à moi, & me demanda du ton le plus sérieux, s'il y avoit long-tems que j'avois été pris. Je prêtois l'oreille, & ne répondois rien à cette question que je n'entendois pas: il ajouta qu'il

falloit que ce fut depuis peu, puisque ma queue n'étoit pas encore coupée. Il tenoit, en disant cela, mes cheveux, & les montroit au reste de la compagnie, qui rioit de bon cœur. Je fus extrêmement piqué de l'impertinence de ce mauvais plaisant; mais je me contins, autant par prudence que par crainte; j'étois dans un lieu que je ne connoissois pas; & la taille robuste & nerveuse de celui qui m'avoit insulté m'en imposoit. Strap, qui ne craignoit personne, dès qu'il ne voyoit point d'armes offensives, fut moins prudent que moi, ou plus courageux. Il dit donc à celui qui m'avoit insulté « qu'il » étoit un impertinent d'en user de la sorte » avec des gens qui valoient mieux que lui. » Le railleur vint à lui, & lui demanda d'un ton goguenard ce qu'il portoit dans son havresac; » est-ce, lui disoit-il, en lui secouant le menton, de la farine d'avoine, » ou de son ? »

Mon compagnon, piqué d'une impertinence si marquée, lui appliqua un soufflet si pesant, qu'il le fit tomber à la renverse. On forma au même instant un cercle autour des combattans: Strap commençoit à se dépouiller, mais je l'arrêtai, & lui dis, » que puisque j'avois été insulté le premier, » je prétendois me venger moi-même. » Deux des spectateurs me complimenterent sur ma bravoure: « Voilà, me dirent-ils, » ce qu'on appelle un brave Ecossois, cou-

» rage, on vous rendra justice. » Cette exhortation m'anima : j'avançai donc nud en chemise sur mon adversaire, & lui portai un coup de poing si rude sur l'estomac, que je le fis tomber sur un banc à dix pas de moi. Je voulus me jetter sur lui, suivant l'usage de mon pays, pour en tirer une pleine vengeance ; mais on m'arrêta. Un des spectateurs exhorta mon adversaire à prendre sa revanche ; mais mes deux premieres attaques, qu'il avoit essuyées, avoient rabattu son caquet : il répondit qu'il n'étoit pas en état de se battre dans ce moment ; mais que quelque jour il seroit en meilleure disposition, & qu'il me feroit repentir des coups que je lui avois donnés. Je ne fus pas fâché que mon ennemi fit retraite, & je me r'habillai : Strap & toute la compagnie me complimenterent sur ma bravoure & sur ma victoire.

Après avoir bu notre bierre, & séché nos habits, nous demandâmes à l'hôte s'il connoissoit M. Cringer, un des membres du parlement ? il nous répondit que non. Cette réponse nous surprit ; nous nous imaginions qu'un homme de son état étoit connu à Londres, aussi bien que dans la petite ville qu'il représentoit. Le cabarretier nous dit cependant que nous pourrions en avoir des nouvelles en allant plus loin. Nous suivîmes son conseil, & quand nous fûmes à peu près au bout de la rue, nous deman-

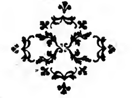
dâmes à un laquais que nous vîmes ſur une porte, s'il ne connoiſſoit pas M. Cringer? Oui-da, nous répondit ce faquin, en nous regardant des pieds juſqu'à la tête; » je le » connois à merveille : tenez, paſſez par » la premiere rue que vous trouverez ſur » votre gauche, tournez enſuite à droite, » de-là une ſeconde fois à gauche; vous » enfilerez après une petite ruelle, au bout » de laquelle vous trouverez le logis de » M. Cringer. » Nous remerciâmes le laquais de ſes indications avec beaucoup de politeſſe, ce qu'il ne méritoit aſſurément pas. Strap ſe félicitoit de l'avoir rencontré, & malheureuſement pour nous, nous ſuivîmes ſes avis. Après avoir fait les à droite & les à gauche qu'il nous avoit preſcrits, nous nous trouvâmes au bord de la riviere : nous fûmes extrêmement ſurpris; mon compagnon s'imagina que nous nous étions égarés de notre chemin. Comme nous étions l'un & l'autre très-fâchés d'avoir marché ſi long-tems inutilement, je fus à une petite boutique de quincaillier, à laquelle je m'adreſſai par préférence, à cauſe de l'enſeigne qui indiquoit le montagnard Ecoſſois : je vis avec plaiſir que le marchand étoit de mon pays; il nous apprit que le laquais s'étoit moqué de nous, & que M. Cringer demeuroit à l'autre bout de la ville, où nous ne pouvions aller de ce jour. Je le priai de m'enſeigner où nous

pourrions loger : il nous donna auſſi-tôt un petit billet, au moyen duquel nous trouvâmes à loger chez un chandelier de ſes amis, qui nous loua pour deux ſchelings par ſemaine, une chambre au ſecond étage, avec un lit ſeul. Cette chambre étoit ſi petite, qu'il ne pouvoit y tenir d'autres meubles que ce même lit qui nous ſervoit de chaiſe & de table. A l'heure du dîner, notre hôte vint nous demander de quelle façon nous voulions vivre : „ nous lui répondîmes que nous ſerions charmés qu'il nous apprît ce que nous avions à faire à cet égard. En ce cas, nous dit-il, il y a deux façons de vivre pour ceux qui ne ſont point domiciliés en cette ville. La premiere, & qui coûte le plus, eſt de vivre dans des hôtels garnis, fréquentés par des gens à leur aiſe. On eſt ordinairement ſervi dans ces hôtels très-proprement, mais on paie bien cet avantage. L'autre eſt de vivre dans de petites Auberges, que l'on nomme communément *Gargottes*, & dans leſquelles on vit auſſi frugalement qu'on le ſouhaite. Je répondis au quincaillier, que, pourvu que ces gargottes ne fuſſent pas des lieux deshonorans, notre ſituation exigeoit que nous leur donnaſſions la préférence. Des lieux deshonorans ! reprit le marchand, oh, n'ayez point de ſcrupule, il y a une quantité de meſſieurs, décorés en gens de condition, qui vont dîner dans ces auber-

ges pour leurs trois ſous & demi, & vont enſuite ſe fauffiler dans les caffés avec les plus grands ſeigneurs d'Angleterre; & pour vous en convaincre, je m'en vais dîner avec vous dans une de ces auberges; vous y verrez la vérité de ce que je viens de vous dire. „ Il nous dit enſuite de le ſuivre, & nous obéimes; il s'arrêta au milieu d'une petite rue, & deſcendit dans une eſpèce de ſoupirail où je le ſuivis. Je fus fort étonné de me trouver dans une grande cuiſine ſouterraine, où je fus preſque ſuffoqué par la fumée de la ſoupe & du bouilli; & je vis avec étonnement quelques honnêtes gens confondus dans une légion de fiacres, de charretiers & de laquais; & qui, comme eux, mangeoient des tripes & des pieds de mouton. Chaque compagnie avoit ſa table particuliere, mais couverte de linge ſi ſale, qu'il faiſoit mal au cœur. Pendant que je conſultois en moi-même ſi je m'aſſoierois, ou ſi j'irois manger ailleurs, Strap, qui deſcendoit l'eſcalier, ayant malheureuſement manqué une marche, tomba de ſon long dans la ſalle, & fit tomber auſſi la cuiſiniere, qui tenoit pour lors une écuelle de ſoupe toute bouillante, qu'elle renverſa ſur les jambes d'un tambour des gardes à pied; ce qui lui cauſa une douleur ſi vive, qu'il ſe mit à trépigner & à ſauter comme un poſſédé; il proféroit en même-tems des imprécations à faire dreſ-

ſer les cheveux: la cuiſiniere en ſe relevant faiſoit *chorus* avec lui, & maudiſſant élégamment l'auteur de ſa chûte, qui ſe tenoit debout devant la table, les mains jointes, avec l'air du monde le plus mortifié. L'hôteſſe déroula le bas du patient, dont elle emporta en même-tems la peau; & pour réparer, au moins en partie, le mal qu'elle lui avoit involontairement fait, elle prit dans ſes mains une poignée de ſel, dont elle ſaupoudra la partie affligée; mais à peine ce cataplaſme mordicant fût-il appliqué, que le malade ſe mit à mugir comme un taureau, & fit trembler toute la compagnie par ſes juremens: il prit un pot d'étain qui ſe trouva ſous ſa main, & le preſſa ſi fort dans l'excès de ſa douleur, qu'il en fit toucher les deux côtés l'un contre l'autre, comme s'il eût été de cuir. Je conſeillai à l'hôteſſe de joindre un peu d'huile à ſon cataplaſme; ce qu'ayant fait, le malade fut ſoulagé ſur le champ. Mais il ſurvint une autre difficulté, l'hôteſſe voulut lui faire payer le pot d'étain qu'il avoit écraſé, il jura qu'il ne payeroit que ſon dîner, & qu'elle devoit s'eſtimer fort heureuſe de ce qu'il ne lui faiſoit pas payer une ſomme pour ſubvenir au panſement de ſa jambe, qui ſans doute étoit malade pour long-tems. Strap, qui ſentit bien qu'étant l'auteur de l'accident, on ne manqueroit pas de s'en prendre à lui, promit à l'hôteſſe de la ſatiſ-

faire, & régala le tambour d'une tranche de bœuf, ce qui l'appaisa entiérement. Nous nous mîmes ensuite à table avec notre Hôte, & nous dînâmes aussi splendidement que l'on peut se l'imaginer, puisque l'écot de chacun ne se monta effectivement qu'à trois sous & demi, le pain & la bierre compris.



CHAPITRE XIV.

Roderik & Strap vont voir un ami de ce dernier. Portrait de cet ami. On refuse la porte de M. Cringer à Roderik. Aventure de Strap. Roderik perd tout son argent au jeu.

APRÈS notre dîner, mon camarade voulut aller rendre visite à son ami, qui demeuroit dans le quartier de notre auberge; nous fumes assez heureux pour le trouver chez lui. Cet homme étoit arrivé d'Ecosse, & s'étoit établi depuis trois ou quatre ans à Londres, en qualité de maître d'école. il enseignoit communément les langues Latine, Françoise & Italienne; mais depuis quelque tems, il enseignoit par préférence la prononciation Angloise, suivant une nouvelle méthode „ digne fruit, disoit-il, de ses médi- „ tations profondes & de son bon goût. „ La façon dont il parloit, conformément sans doute à cette méthode, étoit si nouvelle pour moi, que je ne pus jamais rien y comprendre, & que je ne l'entendois pas plus que s'il m'eût parlé Chinois ou Caldéen. Cet habile grammairien étoit de moyenne taille; quoiqu'il eût à peine cinquante ans, il étoit extrêmement voûté; son visage étoit tout déchiqueté par la petite vérole; ses yeux

rouges & chassieux étoient absolument dépouillés de paupieres; sa bouche étoit fendue d'une oreille à l'autre. Il portoit une vieille robe de chambre retroussée sur ses genoux, par une ceinture de cuir; il avoit une perruque noire à cadenette; sur laquelle s'élevoit un toupet de trois pouces de haut, semblable à ceux qu'on portoit sous le regne de Charles II.

Il reçut Strap, qui étoit de ses parens, avec beaucoup de marques d'affection; il lui demanda qui j'étois: Strap le lui ayant dit, il se jetta à mon cou, m'embrassa tendrement, en me disant qu'il avoit été à l'école avec mon pere. Je lui rendis compte de ma situation & de mes desseins: il m'assura qu'il me rendroit tous les services qui dépendroient de lui. En disant cela, il m'examinoit scrupuleusement, & me toisoit des yeux, de la tête aux pieds, en tournant autour de moi, & marmottant ces paroles: „ Mon Sauveur; est-il possible qu'un si joli „ garçon soit fagoté de la sorte! „ Je m'apperçus bien du motif qui donnoit lieu à l'examen; & aux réflexions du maître d'école; „ je lui dis donc: qu'il me paroissoit n'être „pas trop content de mon habit. Votre habit, me dit-il: » vous pouviez lui donner ce „ nom en Ecosse; mais, ici, ce n'est qu'un „ ajustement de mascarade des plus ridi„ cules: il n'est point de bon chrétien, qui, „ dans un jour de grande fête, voulût vous

„ souffrir chez lui dans cet équipage. Par ma „ foi je suis étonné que les chiens n'aboyent „ pas sur vous ? êtes vous passé par le mar„ ché de Saint James ? Dieu me bénisse ! „ on vous prendroit pour le cousin germain „ d'Ourang-Outand. (*) Ce propos me piqua ; c'est pourquoi je changeai de conversation, & demandai au maître de langues, „si je pouvois rendre visite le lende„ main à M. Cringer, sur la protection du„ je comptois beaucoup. M. Cringer, me „ dit-il en secouant l'oreille, peut être un „ homme fort obligeant, je n'ai point de „ preuves du contraire ; mais est-il le seul „ protecteur sur qui vous fondiez vos es„ pérances ? qui est-ce qui vous a recom„ mandé à lui ? Je lui montrai pour lors la „ lettre de M. Crab, & lui contai mon aven„ ture. Il me regarda fixement, & haussa les épaules en disant d'un ton compatissant, *ô Christ* !.... L'air consterné du pédagogue me fit augurer mal de mon protecteur ; je le priai donc de m'honorer de ses conseils. Il me le promit, & commença dès cet instant à s'en acquitter avec beaucoup de franchise : il nous indiqua un perruquier pour faire couper mes cheveux, & me conseilla très-fort de me défaire de mes regards hé-

(**) Ce mot doit être pris dans le sens que l'on diroit ici un Cousin de *Jean de Nivelle*.

bêtés & campagnards, avant que de paroître chez M. Cringer. Comme nous étions sortis, il me rappela, pour me dire de faire ensorte de remettre ma lettre à M. Cringer en main propre.

Nous partimes, Strap me suivit, & se félicitoit de la bonne réception que son ami nous avoit faite ; il me dit qu'il l'avoit assuré qu'avant trois jours il lui trouveroit une boutique. „ Mais, allons d'abord, ajouta mon „ camarade, chez le perruquier qu'il nous „ a indiqué, afin de vous choisir une per„ ruque à ma fantaisie ; n'ayez pas peur „ qu'avec moi l'on vous trompe, ni qu'on „ vous fasse passer des cheveux morts pour „ de bonne marchandise. » Nous entrames en effet dans la boutique d'un perruquier, où Strap, pour me prouver l'étendue de ses connoissances, marchanda si long-tems, & tint tant de propos inutiles, que le marchand le pria vingt fois de sortir de sa boutique, & de voir ailleurs. Je fus donc obligé, pour conclure notre marché, de choisir moi-même ; &, contre l'avis de mon camarade, je m'accommodai d'une petite perruque ronde, que je payai quinze schelings. Nous retournames ensuite à notre logis, où Strap me coupa ces cheveux, qui avoient si fort choqué les yeux du maître de langues, & m'avoient attiré une scène, qui, quoiqu'elle eût tourné à mon avantage, n'en étoit cependant pas moins désagréable.

Nous nous levames le lendemain de très-bonne heure, parce qu'on nous avoit dit que M. Cringer ne donnoit audience à ceux qui avoient affaire à lui, que depuis cinq heures du matin jusqu'à huit, qu'il sortoit pour se trouver au lever du Ministre. Quand nous fumes arrivés à la porte de M. Cringer, Strap, par politesse, & pour m'épargner la peine de frapper moi-même à la porte, prit le marteau, & frappa si fort & si long-tems, qu'il allarma toute la rue. Un voisin, faché sans doute de ce que, par ce bruit, il avoit interrompu son sommeil, lui jetta d'un second étage un pot de chambre sur la tête, avec tant de succès, que le pauvre garçon n'en perdit pas une goute. J'étois par bonheur à une certaine distance, & ne participai point à l'infection de ce déluge. Un domestique ouvrit la porte, & ne voyant que nous dans la rue, me demanda du ton le plus impertinent, d'où vient que je faisois tant de vacarme ? & ce que je voulois ? Je lui répondis que je désirois avoir l'honneur de parler à son maître. Le laquais me répartit qu'avant d'en venir là, j'allasse apprendre à vivre; & me ferma en même tems la porte sur le nez. Irrité de ce procédé, je grondai fort Strap qui me l'avoit attiré ; mais il ne songeoit qu'à son malheur, & sans faire attention à ce que je lui disois, il tordoit sa perruque, pour en exprimer l'urine. Il prit une grosse pierre, & la lança avec

tant de force contre la porte de la maison d'où il avoit été si bien arrosé, qu'il en brisa la serrure. Il se mit ensuite à courir de toutes ses forces, sans s'embarrasser de ce que je deviendrois; mais je ne fus pas long-tems à délibérer; &, suivant son exemple, je me mis à courir de mon mieux, pour échapper au ressentiment de ceux qui demeuroient dans la maison.

Nous nous trouvâmes au point du jour dans un quartier qui nous étoit totalement inconnu; nous marchions de côté & d'autre, sans trop savoir où nous allions; nous nous arrêtions presque à chaque pas, pour considérer les différens objets qui nous frappoient. Un homme assez bien mis s'arrêta près de nous, il se baissa pour ramasser quelque chose; nous regardions pour voir ce que c'étoit: mais il se tourna vers nous, & me dit, avec l'air du monde le plus scrupuleux; Monsieur, vous venez de laisser tomber une demi-couronne, je vous la rends. Je fus édifié de cette marque de probité; j'étois certain de n'avoir rien perdu: je lui dis donc que cette piece n'étoit point à moi. Il insista beaucoup, & m'engagea de voir dans ma bourse. Je l'ouvris effectivement, & lui fis voir cinq guinées, trois schelings & deux sols, ce qui faisoit exactement mon compte. En ce cas, me dit-il, c'est un profit pour nous; vous étiez présent lorsque je l'ai trouvé,

vous êtes conſéquemment en droit d'en exiger votre part. Tant de déſintéreſſement me frappa d'admiration, je refuſai conſtamment de rien accepter. „ Eh bien, me dit-„ il, meſſieurs, vous ne me refuſerez pas „ la ſatisfaction de vous régaler d'un „ verre de ratafiat; vous n'êtes pas de ce „ pays-ci, à ce qui me paroît; je ſerai ravi „ de faire connoiſſance avec de braves gens „ comme vous. Je voulois me refuſer encore à cette invitation; mais mon camarade me dit à l'oreille, que ce ſeroit mal répondre aux politeſſes d'un ſi galant homme, & qu'il pourroit le trouver mauvais. Où irons-nous; me dit l'inconnu? je ne connois guere ce quartier-ci: nous lui dimes que nous ne le connoiſſions pas non-plus. Allons, nous dit-il, nous entrerons dans le premier cabaret que nous trouverons ouvert. Chemin faiſant, cet honnête fripon [car c'en étoit un] nous entretint de la ſorte: „ Au-„ tant que je puis m'y connoître, vous êtes „ Ecoſſois, Meſſieurs; ma grand'mere pa-„ ternelle étoit de votre pays: je ne ſais ſi „ c'eſt la raiſon qui fait que j'ai pour tous „ les gens de ſa nation une eſtime dont je „ me ſais bon gré, puiſque les Ecoſſois en „ général ſont des gens pleins d'honneur; il „ n'eſt preſque point de famille chez vous „ qui ne puiſſe réclamer un des héros de „ notre hiſtoire: vous y avez les Douglas, „ les Gordons, les Campbels, les Hamil-

„ tons; nous n'avons pas en Angleterre as-
„ surément des familles aussi anciennes. Est-
„ il d'ailleurs un pays où l'on reçoive une
„ meilleure éducation que dans le vôtre?
„ j'ai connu il y a quelques années un Quin-
„ caillier qui parloit aussi bien le Grec &
„ l'Hébreu que sa langue naturelle. J'ai eu,
„ quant à moi, un valet Ecossois, qui se
„ nommoit Grégoire, à qui j'aurois confié
„ aveuglément, & sans compter, tous
„ les trésors du Pérou.

Cet éloge de ma patrie me toucha si fort le cœur, qu'en cet instant j'aurois donné, non-seulement tout mon argent, mais même tout mon sang pour le panégyriste. Strap étoit de son côté si fort ému, qu'il ne put retenir ses larmes. Enfin nous apperçumes dans une rue fort étroite un cabaret, dans lequel nous entrames; nous y vimes un homme qui fumoit sa pipe. Notre conducteur nous demanda si nous n'avions jamais mangé des œufs au Slip; [*] lui ayant répondu que non, il dit qu'il vouloit nous en régaler, & nous en fit préparer une quarte; il nous fit en même-tems apporter des pipes & du tabac. Nous bumes & nous mangea-

(*) Le *Slip* est une liqueur composée d'Eau-de-vie & de Sucre, dans laquelle on fait cuire des œufs; elle est fort commune en Angleterre.

mes de fort bon appétit ; nous nous amusâmes ensuite quelque tems à causer. La conversation roula sur les pieges que l'on tendoit aux jeunes gens sans expérience, & aux étrangers qui arrivent dans Londres. Il nous cita tous les différens tours que l'on joue tous les jours à ceux qui ne sont point sur leurs gardes ; & nous donna de si bons avis pour nous en garantir, que nous bénimes mille fois le ciel de nous avoir fait rencontrer un si parfait honnête homme.

Après que nous eumes bu & mangé suffisamment, notre bon ami se mit à bâiller ; il nous dit qu'il avoit passé toute la nuit auprès d'un malade, & proposa de nous amuser à quelque chose, pour l'empêcher de s'endormir. „ Si nous étions à quatre, dit-„ il, nous ferions une partie de Wisk ; [*] „ mais malheureusement nous ne sommes „ que trois, & c'est le seul jeu que je sache. „ Je m'amuse rarement à jouer aux cartes, „ & cela ne m'arrive que dans le tems où „ j'y suis engagé par complaisance, ou „ pour m'empêcher de dormir, comme au-„ jourd'hui. „ Je ne jouois pas mal à ce jeu du Wisk ; Strap s'en acquittoit assez bien de son côté ; c'est pourquoi je ne pus m'empêcher de dire que j'étois fâché qu'il n'y

[*] C'est un jeu à peu près semblable au Quadrille.

eût

eût pas un quatrieme. L'homme que nous avions vu en entrant au coin du feu, nous dit que sa pipe étant finie, il feroit, si nous voulions, notre partie, pourvu que nous ne jouassions point trop gros jeu. Nous acceptames sa proposition avec plaisir : nous tirames les cartes, il tomba mon associé. Nous jouames à trois sols la partie; notre conducteur feignit de s'ennuyer du jeu; il étoit, disoit-il en guignon, & proposa, si nous voulions continuer de jouer, de changer d'associés, parce que Strap, disoit-il, n'avoit pas plus de bonheur que lui. J'acceptai la proposition d'autant plus volontiers, que les deux inconnus me paroissoient jouer assez négligemment, & sans y entendre finesse. Je leur gagnai encore trente schelings en fort peu de tems, parce qu'à mesure qu'ils perdoient ils doubloient le prix de la partie; mais bientôt la fortune nous abandonna : nous perdimes, non-seulement tout notre gain, mais encore quarante schelings en sus, sans nous appercevoir qu'on nous dupoit. Strap n'étoit point du tout content, je ne l'étois pas davantage que lui. Nos deux fripons, affectant le désintéressement de deux bons joueurs, nous proposerent de prendre notre revanche. Nous acceptames la proposition, & nous gagnames effectivement quelques schelings, puis après nous reperdimes : nous nous rengageames de nouveau, & regagnames quelque chose.

Strap alors me conseilla de quitter le jeu; mais l'un des joueurs s'emporta contre la fortune qui me favorisoit : vous avez, me disoit-il, plus de bonheur que de science. ce reproche me piqua : je lui proposai de tenter encore mon savoir faire, & de faire de son mieux pour me convaincre d'ignorance; protestant que je ne l'en croirois pas sur sa parole. Il accepta le défi, je me rengageai de plus belle; mais j'en fus bientôt puni, en moins d'une heure je perdis tout mon argent, sans en être devenu plus sage; car je priai Strap de me prêter six sols, pour faire un dernier effort : il eut la prudence de me refuser absolument. Cependant celui des deux escrocs qui s'étoit introduit le dernier dans notre compagnie, sortit avec mon argent ; l'autre feignit de compâtir à ma peine, & me tint ce discours. « Je prends infiniment part à votre malheur, & j'y remédierois de tout mon cœur, s'il étoit en mon pouvoir; pourquoi diantre aussi vous entêter de la sorte ? lorsqu'un joueur gagne, il doit pousser sa chance aussi loin qu'elle peut aller; mais pour peu qu'elle lui tourne le dos, il ne doit point s'obstiner contre elle. Vous êtes jeune, à votre âge, on n'écoute que ses passions; mais il faut apprendre à se modérer. Au reste, il n'est point de meilleur maître que l'expérience; celle que vous venez de faire, vous rendra plus modérés l'un & l'autre. Mais pourtant, je

ne sais si ce Monsieur, qui vient de gagner votre argent, l'a gagné bien légitimement; quoi, vous ne vous êtes pas apperçu des signes que je vous faisois de quitter le jeu? » Je répondis que non : » Comment non, reprit-il, vous étiez donc terriblement préoccupé. » Ce fripon, après ce beau discours, eut encore l'impudence de venir me demander à l'oreille, » si j'étois bien convaincu de la probité du jeune homme qui étoit avec moi; qu'il lui avoit vu faire des grimaces qui le lui rendoient suspect de mauvaise foi. Je lui protestai que mon camarade étoit un fort honnête garçon, qu'il n'avoit jamais mérité qu'on eût de pareils soupçons sur son compte, & que les grimaces qu'il lui avoit vu faire, provenoient au contraire du chagrin qu'il avoit de me voir perdre. En ce cas-là, reprit notre homme, je lui fais réparation. » Il demanda ensuite à l'hôte, combien il falloit pour notre dépense : le cabaretier lui demanda 18 sols, qu'il eût la générosité de payer à lui seul. Il nous tendit la main, nous embrassa, & nous dit en se retirant, qu'il ne manqueroit pas de chercher les occasions de nous revoir.

CHAPITRE XV.

Réflexions de Strap sur l'indiscrétion de Roderik ; il lui donne sa bourse. Roderik se présente à M. Cringer, qui le recommande à M. Staytape. Un ami de Roderik l'instruit des moyens de s'avancer dans le bureau de la marine, & dans le college des chirurgiens. Strap trouve une boutique.

NOUS retournions au logis ; Strap murmuroit le long du chemin : « nous voilà dans de beaux draps, disoit-il, Dieu nous fasse la grace de sortir bien-tôt de cette ville maudite ; il n'y a que quarante-huit heures que nous y sommes, & nous avons éprouvé quarante-huit mille aventures fâcheuses : on nous a bafoués, vilipendés, insultés, couverts de fange, & submergés d'urine ; & pour comble de maux, on nous a gagné notre argent : Dieu veuille qu'il ne nous en coûte pas aussi nos oreilles. Quant à l'argent, nous ne devons reprocher qu'à nous-mêmes notre folie ; on a bien raison de dire, qu'une once de prudence vaut mieux qu'une livre d'or. » Strap prenoit mal son tems pour me faire de pareilles remontrances ; j'étois extrêmement de mauvaise humeur, & je lui en voulois

personnellement, parce qu'il m'avoit refusé quelque argent, avec lequel j'étois persuadé que j'aurois réparé ma perte. Je le regardai fierement, & lui demandai ce qu'il entendoit par ce terme de folie. Strap, qui n'étoit pas accoutumé à me voir prendre un ton si dur avec lui, resta tout interdit. Il me regarda quelque tems, & m'assura du ton le plus affectueux, que ce qu'il disoit ne regardoit que lui; qu'il étoit trop touché de ma peine, pour vouloir l'augmenter par des reproches; mais, ajouta-t-il, *nemo omnibus horis sapit.* Strap se tut après cela: nous arrivâmes au logis, sans nous parler davantage: Je me mis au lit dans un accablement affreux, avec la résolution de me laisser mourir de faim, plutôt que de rien demander à mon camarade pour subsister.

Strap, qui connoissoit ma façon de penser, & qui étoit intimément touché de mon malheur, après avoir gardé quelque tems le silence, s'approcha de mon lit, fondant en pleurs; il me mit une bourse de cuir dans la main. » Qu'avez-vous donc, dit-il, mon cher Roderik? pouvez-vous agir de la sorte avec moi? douteriez-vous de mon amitié? vous seriez bien injuste. Tenez, voilà tout ce que je possede d'argent; le ciel me fera la grace de m'en faire gagner avant que celui-ci soit dépensé; sinon j'irai mandier pour vous. Non, je

ne vous quitterai jamais ; j'aimerois mieux mourir que de vous abondonner : quoique je sois le fils d'un pauvre cordonnier, soyez persuadé que je n'en ai pas le cœur moins bon qu'un autre. » Je fus si touché des marques d'amitié du généreux Strap, que je ne pus retenir mes larmes ; je les confondis avec les siennes, en l'embrassant de tout mon cœur : je trouvai deux demi-guinées dans sa bourse, avec une demi-couronne, que je voulus lui rendre, lui disant qu'il en feroit un meilleur usage que moi ; mais il les refusa absolument, parce qu'il étoit, disoit-il, plus raisonnable & plus décent, qu'étant né ce que j'étois, je fisse les honneurs de notre bourse, & que c'étoit à lui de respecter mes gouts & ma volonté.

Je fis encore quelque instance pour engager Strap à reprendre son argent ; mais enfin il me fallut ceder à son amitié pressante. Nous apprimes à notre hôte ce qui nous étoit arrivé, sans lui dire cependant combien nos finances étoient diminuées. A peine eumes-nous achevé notre histoire, qu'il nous dit, que les deux inconnus avec qui nous avions joué, étoient deux filous, qui s'étoient associés pour nous duper ; que cet honnête homme, dont nous vantions si fort la politesse & la probité, n'étoit autre qu'un misérable escroc, qui ne vivoit que par le talent honteux de duper les nou-

veaux débarqués : qu'il les attiroit communément dans des lieux où il étoit sûr de trouver quelqu'un de ses pareils pour l'aider à les piller. Le bon homme nous raconta encore les histoires de nombre de personnes qui avoient été insultées & volées, & même tuées par de pareils scélérats. Je ne pouvois concevoir, quoique j'en fusse convaincu, la vérité de ce que me disoit notre Mentor : eh quoi, disois-je, peut-on porter si loin la malice & la fourberie ! Strap, levant les yeux & les mains au ciel, pria Dieu de le préserver de pareilles embuches, ajoutant que le diable avoit sûrement élu son domicile à Londres. Notre hôte nous demanda ensuite qu'elle réception nous avions eu de M. Cringer. Nous l'informames de notre mauvais succês. Il nous dit qu'il n'en étoit pas étonné ; que nous nous y étions mal pris ; mais que, pour réussir mieux, il falloit nous comporter d'une autre façon. » Il n'y a rien à faire, poursuivit-il, chez un membre du Parlement, sans effusion d'espèces ; les domestiques ont communément la maladie du maitre ; ainsi, pour être introduit chez votre patron, ne manquez pas de donner un scheling au moins au portier, sans quoi vous ne parviendrez jamais à remettre votre lettre. » Je suivis donc le lendemain cet avis ; dès que le portier m'eut ouvert, je lui glissai un scheling dans la main, en lui disant que

j'avois une lettre pour ſon maître. Le moyen me réuſſit; il prit ma lettre, me me conduiſit dans une antichambre, dans laquelle il me dit d'attendre la réponſe. J'y reſtai trois quarts d'heure, ſans voir paroître perſonne. Pendant ce tems, je vis entrer & ſortir de l'appartement pluſieurs jeunes gens qui avoient été mes camarades en Ecoſſe : je leur tournois le dos, pour que leur orgueil n'inſultât pas à ma miſere. M. Cringer ſortit enfin, pour reconduire un jeune homme parfaitement bien mis; je le reconnus, c'étoit Gavky : M. Cringer lui tendoit affectueuſement la main, & le prioit de lui faire l'honneur de venir dîner avec lui. Le Magiſtrat, en rentrant, me demanda ce que je voulois ? Je lui dis que c'étoit moi qui lui avois apporté la lettre de M. Crab; il feignit d'avoir quelque peine à ſe rappeler mon nom : je lui dis que je m'appelois Roderik Random. Ha ! oui, dit-il, Roderik Random, je crois déjà avoir connu quelqu'un de ce nom-là. Le bon M. Cringer n'avoit pas tort, il avoit ſervi mon grand pere dans ſa jeuneſſe, en qualité de valet de chambre. » Hé bien, mon enfant, me dit-il, vous vous propoſez donc d'aller ſur un vaiſſeau de guerre, en qualité de garçon chirurgien ? Je répondis par une révérence très-reſpectueuſe. Cela ne ſera pas aiſé, continua M. Cringer; il y a tant de garçons qui ſollicitent au bureau de la

marine, que les commiſſaires, pour n'être point obligés d'enrégiſtrer malgré eux, ſont contraints d'avoir une garde; cette précaution leur eſt néceſſaire auſſi pour ſe mettre à couvert du reſſentiment de tous ceux qui ne ſeront pas admis. On va pourtant mettre quelques vaiſſeaux en commiſſion, nous verrons alors ce que nous pourrons faire pour vous. » Cela dit, il me tourna le dos, & rentra dans ſon appartement. J'étois extrêmement piqué de la diſtinction, que, par ſa façon d'agir, cet impertinent parvenu mettoit entre Gavky & moi; m'étant imaginé qu'il auroit ſaiſi avec empreſſement l'occaſion de me prouver ſa reconnoiſſance, des obligations qu'il avoit à ma famille.

Lorſque je fus de retour au logis, j'appris avec un plaiſir inexprimable, que Strap, par les ſoins du maître d'école, avoit trouvé une boutique dans le voiſinage, & que ſon maître lui donnoit cinq ſchelings par ſemaine, outre le logement & la table. Je continuai pendant quinze jours de ſuite d'aller réguliérement tous les matins au lever de M. Cringer. Je fis connoiſſance chez lui avec un jeune homme de mon pays & de ma profeſſion, qui le ſollicitoit pour la même cauſe. Ce jeune homme étoit admis dans la ſeconde anti-chambre, où il y avoit toujours grand feu; & dans laquelle on n'introduiſoit que ceux qui en

imposoient par l'élégance de leur ajustement. Pour moi, on ne me permit jamais d'y pénétrer, sans doute à cause de la médiocrité du mien; qui, à la vérité, n'étoit nullement du bon air. J'étois donc obligé de me morfondre dans la premiere anti-chambre, en attendant M. Cringer, n'ayant pas d'autre moyen pour me réchauffer, que de me souffler dans les doigts. Un jour, que j'avois commencé à entretenir M. Cringer, on annonça la visite de M. Staytape. Mon patron me quitta sur le champ pour courir au-devant de lui, le salua profondément, & le prenant par la main, l'appeloit son cher ami: il s'informa de la santé de sa femme & de toute sa famille. Après bien des marques de politesse & de déférence réciproques, M. Cringer me présenta à ce monsieur, sur les avis & les services duquel il me dit que je pouvois compter; m'ayant donné son adresse, il me dit que je pouvois désormais me dispenser de venir chez lui, puisque M. Staytape feroit mon affaire. Le jeune homme de mon pays avec qui j'avois fait connoissance, sortit dans cet instant, & me suivit dans la rue; il m'acosta poliment, ce qui me surprit beaucoup, & me fit concevoir de lui l'opinion la plus favorable, mon ajustement n'allant point de pair avec le sien: car il portoit un sur-tout de drap bleu avec des boutons d'or, une veste de soie richement galonnée, une culotte de velours

noir, des bas de soie blancs, des boucles d'argent, un chapeau bordé d'or, une belle perruque à l'Angloise, avec une épée d'argent doré, & un jonc superbe qu'il tenoit dans sa main gauche. » Je suis fâché, me » dit-il, de vous voir tant de confiance en » M. Cringer, & je veux vous donner des » avis qui pourront vous être utiles, ayant » été moi-même second chirurgien sur un » vaisseau de soixante-dix piéces de ca» nons. » Cet accueil m'inspira la plus grande confiance ; je fis part sur le champ à cet obligeant compatriote de mon projet & de mes espérances. Il haussa les épaules, & me dit que l'année précédente il avoit été dans le même cas que moi ; qu'il s'étoit long-tems reposé sur les promesses de M. Cringer ; qu'en attendant leur exécution, il avoit eu tout le tems de manger son argent, & que quand il avoit écrit à ses parens pour en avoir d'autre, il en avoit reçu pour toute réponse des réproches & des menaces ; que pour réussir au bureau de la marine, il avoit fallu mettre quelques-unes de ses hardes en gage, au moyen de quoi on lui avoit prêté de quoi faire un présent au secrétaire du ministre, qui lui avoit expédié une commission sur le champ, quoique le matin du même jour il lui eût assuré qu'il n'y en avoit point de vacante. Que par ce moyen, il avoit monté pendant neuf mois un vaisseau qui

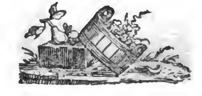
venoit d'être mis hors de commiſſion, & que le lendemain on en devoit payer tout l'équipage à Broad-Street. Que ſes parens, avec qui il s'étoit réconcilié depuis, exigeoient de lui qu'il rendît réguliérement ſes devoirs à M. Cringer, qui leur avoit écrit que c'étoit par ſa protection ſeule qu'il avoit obtenu cet emploi; que pour les ſatisfaire, il s'aſſujettiſſoit à rendre viſite à ce prétendu protecteur, quoiqu'il fût convaincu qu'il n'étoit nullement en état de lui rendre ſervice.

Mon compatriote me demanda enſuite ſi j'avois ſubi mes examens au college des chirurgiens; je lui répondis que je ne ſavois pas ſeulement que cela fût néceſſaire. » Né» ceſſaire, s'écria-t-il! Hé bon Dieu, mon » cher, je vois bien qu'il faut que je vous » en inſtruiſe; venez avec moi, je vous » apprendrai tout ce qu'il faut faire. » Je le ſuivis, il me mena dans un cabaret, fit apporter de la bierre, du pain & du fromage pour notre déjeûner, & me dit enſuite qu'il falloit d'abord me faire enrégiſtrer au bureau de la marine, demander au commiſſaire une lettre pour le college des chirurgiens, pour m'y faire examiner, que les examinateurs enſuite me donneroient une atteſtation pour la rapporter aux commiſſaires; que le ſecrétaire l'ouvriroit & me diroit le contenu, après quoi je n'aurois plus qu'à ſolliciter pour être employé le plutôt qu'il ſeroit poſſible.

Il me dit encore que le prix de l'atteſtation d'un ſecond chirurgien de vaiſſeau du troiſieme rang étoit de treize ſchelings, outre les droits pour la place, qui étoient d'une guinée & d'une demi-couronne, ſans compter le préſent qu'il falloit faire néceſſairement au ſecrétaire, & qui ne pouvoit être au-deſſous de trois livres ſterlings. Ce bordereau me fit trembler; tout mon argent conſiſtoit en douze ſchelings; je le dis à mon nouvel ami, il entra dans ma peine; mais en même-tems il me dit de prendre courage, que la tendre amitié qu'il avoit conçue pour moi, le déterminoit à tout faire pour m'obliger; que pour le préſent il n'avoit pas le ſou, mais que le lendemain matin il devoit recevoir une aſſez bonne ſomme, qui lui étoit due au bureau de la marine, & qu'il m'en prêteroit une partie pour me mettre en état de réuſſir. Ce trait généreux me toucha ſi fort, que je crus devoir prévenir le bienfait par les témoignages de ma reconnoiſſance; j'ouvris ma bourſe, & le priai d'uſer du peu d'argent qui me reſtoit, comme d'un bien qui lui appartenoit. Mon généreux compatriote refuſa d'abord: je le preſſai de nouveau, & par complaiſance il voulut bien me prendre cinq ſchelings, en me diſant, qu'il les acceptoit pour ne point me déſobliger par un refus, ajoutant qu'il n'avoit qu'à faire un pas pour en trouver, & que dans tous

les quartiers de la ville il connoiſſoit des gens diſpoſés à lui prêter ; mais qu'il n'iroit point chez eux, pour ne pas avoir le chagrin de me quitter, & qu'il vouloit avoir le plaiſir de paſſer la journée avec moi, afin de me mettre en état, par ſes conſeils, de me paſſer de M. Cringer, qui pouvoit beaucoup moins pour moi que le tailleur auquel il m'avoit recommandé. Comment donc, m'écriai-je, avec ſurpriſe, ce M. Staytape eſt un tailleur! » ſans doute, » me répondit-il, & malgré la baſſeſſe de ſon » état, il peut mieux vous ſervir que M. » Cringer lui-même; le moyen de vous » introduire chez lui, c'eſt de lui parler de » politique, de nouvelles & de révolutions ; » vous pouvez à ce prix gagner ſi bien ſon » cœur, qu'il ne vous refuſera rien à crédit, » & vous fournira d'habits de quelque qua- » lité que vous les ſouhaitiez. » Je dis à mon compatriote que j'ignorois abſolument tout cela, & que ſi quelque choſe me piquoit, c'étoit de n'avoir pas prévenu le compliment excluſif de M. Cringer, chez qui je me promettois bien de ne jamais remettre les pieds en quelque ſituation que je me trouvaſſe. Le ſoir vint cependant, & il fallut me ſéparer de ma nouvelle connoiſſance ; nous nous donnâmes rendez-vous le lendemain, & nous nous quittâmes, après nous être cordialement embraſſés ; j'allai ſur le champ trouver Strap,

je lui contai tout ce qui m'étoit arrivé dans la journée. Il me blâma très-fort d'avoir prêté mon argent à un homme que je ne connoissois pas, ayant été trompé déjà par des apparences encore plus séduisantes. » Si cependant, ajouta-t-il, votre débi» teur est Ecossois, nous n'avons rien à » craindre. »



CHAPITRE XVI.

L'Ecossois manque à son rendez-vous. Roderik est obligé d'aller seul au bureau de la marine. Un postulant le met au fait. On lui donne une lettre pour le collége des chirurgiens. Il rencontre son débiteur, qui lui fait confidence de ses amours, & veut l'engager à mettre son linge en gage pour lui faire plaisir. Roderik le refuse. Judicieuses réflexions de Strap sur l'état militaire.

LE lendemain matin je me trouvai au rendez-vous que j'avois avec le chirurgien Ecossois; j'attendis deux heures sans qu'il parut; j'étois extrêmement en colère, je me mis à parcourir toute la ville, pour tâcher de le rencontrer, & le punir de sa fourberie; j'arrivai par hasard au bureau de la marine. Je vis une troupe de jeunes gens qui se promenoient devant la porte, dont la plûpart n'étoient pas mieux équippés que moi; j'examinois la phisionomie de chacun d'eux; il y en eut un dont la figure m'inspira plus de confiance que tout autre; je m'approchai de lui, & le priai de m'instruire dans quelle forme on devoit dresser la requête que l'on présentoit au bureau pour être renvoyé à l'examen; le Candidat me répondit en pur

Ecoſſois, que je n'avois qu'à copier celle qu'il avoit écrite pour lui-même, ſous la dictée d'un autre, qui en ſavoit parfaitement les formalités. Il la tira de ſa poche pour me la faire lire, & me dit qu'il falloit que je la préſentaſſe au bureau avant midi, parce que l'on ne faiſoit aucunes expéditions paſſé cette heure. Il vint donc avec moi dans un caffé voiſin, où j'écrivis ma requête, & la remis, conjointément avec lui, à un commis, qui nous dit de revenir chercher nos ordres le lendemain à la même heure. Cette affaire faite, je commençai à concevoir quelques eſpérances favorables, ce qui calma une partie de mes inquiétudes : j'étois pénétré de reconnoiſſance des politeſſes que j'avois reçues du jeune Ecoſſois à qui je m'étois adreſſé ; je réſolus de me lier plus particuliérement avec lui, bien diſpoſé cependant à me tenir ſi-bien ſur mes gardes, que je n'en fuſſe point la dupe, ſur-tout quant à la bourſe ; les deux épreuves que j'avois faites m'avoient enfin rendu défiant, celle ſur-tout du chirurgien petit-maître me revenoit dans l'eſprit ; j'engageai le jeune Ecoſſois à venir dîner avec moi dans mon auberge : il me fit paſſer en y allant par un jeu de boule, je m'y arrêtai pendant quelque tems pour voir ſi je n'y verrois point venir mon eſcroc ; mais il ne parut point. Comme mon auberge étoit à l'autre bout de la ville, j'eus le tems de con-

ter chemin faisant au jeune Ecossois le tour qu'il m'avoit joué. Il me dit qu'il le connoissoit parfaitement, qu'il se nommoit Jackson, que c'étoit au moins le nom qu'il avoit pris au bureau de la marine, qu'il avoit la réputation d'un patelin des plus rafinés, qu'il empruntoit sans scrupule de l'argent à toutes mains, qu'il n'étoit jamais en état de rendre, n'en ayant jamais assez pour ses plaisirs; qu'au reste, quelques personnes qui le connoissoient plus à fond, lui avoient dit qu'il avoit beaucoup d'esprit & de capacité, & le cœur même assez bon, mais qu'il étoit extrêmement fourbe & madré. Ce portrait me fit craindre pour ma dette, que je me promettois cependant bien de recouvrer, si je retrouvois mon débiteur.

Le jeune chirurgien me dit encore, que Jackson ayant tout dissipé, & n'ayant aucune ressource pour s'équipper des choses nécessaires à son emploi sur mer, avoit été obligé de traiter avec un usurier, qui lui avoit fait signer un testament, ou contrat d'abandonnement, par lequel il donnoit à cet usurier une hypothéque formelle sur sa paye, qu'il toucheroit à sa place dès qu'elle seroit échue, ainsi que de tous ses effets, dont il le faisoit héritier en cas de mort, & que ce charitable Juif lui avoit envoyé quelques petits secours d'argent sur ces deux pieces de précaution, à raison de cinquante pour cent d'intérêt; que pour le présent il

étoit presque obligé de vivre d'intrigue, ses fonds ne suffisant pas actuellement pour acquitter l'intérêt des emprunts qu'il avoit déjà faits. Tomsom, après cet entretien sur Jackson, me parla de ce qui le regardoit; il me dit que depuis quatre mois ou environ on l'avoit jugé capable d'occuper une place de second garçon chirurgien d'un vaisseau du troisieme rang; que pendant tout ce tems il avoit été balotté d'un protecteur à l'autre, & que malgré les promesses d'un membre du parlement d'Ecosse, & d'un commissaire de la marine, il avoit eu la mortification de voir passer avant lui cinq ou six personnes bien postérieures en date; que n'ayant presque plus d'argent, il ne fondoit son espoir que sur le secours d'un ami qui devoit arriver incessamment à Londres, & duquel il comptoit recevoir quelqu'argent pour en faire présent au secrétaire du ministre; & qu'il étoit convaincu que sans cette formalité préalable, il solliciteroit en vain cent ans pour être employé. La conformité de notre situation m'intéressoit pour Tomsom (c'est le nom du jeune Ecossois); il m'avoit inspiré une sincère amitié. Nous passâmes la journée ensemble, nous vécumes à mon auberge, & je l'engageai à venir coucher avec moi. Nous retournâmes le lendemain ensemble au bureau de la marine; nous parûmes devant le secrétaire, qui enrégistra mon nom, le lieu de ma naiss-

ſance, & celui de l'univerſité dans laquelle j'avois étudié. Il me donna enſuite une lettre pour la remettre aux chirurgiens examinateurs. Je payai de droits une demi-couronne entre les mains du commis qui me la délivra; je lui donnai auſſi un ſcheling pour fraix d'enrégiſtrement. Tout mon avoir ſe trouva réduit pour lors à deux ſchelings. Loin d'être en état de payer les droits de l'examen au college des chirurgiens, il ne m'en reſtoit pas aſſez pour ſubſiſter une ſemaine. Dans cette perplexité, j'allai confier ma triſte ſituation au généreux Strap, qui me pria de ne m'inquiéter de rien, & m'aſſura qu'il mettroit plutôt ſes razoirs en gage que de me laiſſer manquer de la moindre choſe. J'étois pénétré de plus en plus des marques d'amitié de mon officieux camarade; je lui dis que je ne voulois pas abuſer de ſes bontés, & que puiſque je ne pouvois pas éſpérer de me faire un ſort plus avantageux, j'étois déterminé à me faire ſoldat. Strap frémit à ce mot, & devint pâle comme la mort; il m'embraſſa tendrement, ſe jetta à mes genoux, & me pria les larmes aux yeux de renoncer à ce projet. « Y penſez-vous, me dit-il, mon cher ami? Songez-donc que nous allons avoir la guerre, & que peut-être on vous enverra ſervir contre les François, qui vous tueront comme un lapin; que le ciel nous préſerve toute notre vie

de salpêtre & de plomb, & nous fasse la grace de mourir dans notre lit en bons chrétiens, comme ont fait mon pere & mon grand-pere; je n'ai point de goût pour les morts subites. Toute la gloire du monde ne vaut pas pour moi la perte d'un petit doigt; je veux avoir le tems de faire mon acte de contrition, sans aller comme un fou m'exposer à périr d'un coup de mousquet, à la fleur de mon âge, & dans le tems que j'y penserois le moins. Croyez-vous que ce parti puisse faire votre fortune? & quand cela seroit, mon cher ami, ne seroit-elle pas achetée trop cher, par les dangers auxquels vous seriez exposé. Les richesses ont des aîles, dit le sage, elles se dissipent. Rappelez-vous ce que dit Horace à ce sujet :

*Non domus, aut fundus, non ævis acervus
& auri.
Ægroto Domini deduxit corpore febrim;
Non animo curas.*

« Combien n'aurois-je pas à vous citer d'auteurs, pour vous prouver que vous auriez tort de prendre ce parti; mais ce n'est pas la peine. J'ai pourtant à vous dire que si vous vous faites soldat, je ferai la même sottise, que si nous sommes tués, vous répondrez de ma mort devant dieu, aussi-bien que de la vôtre, & peut-être de celle

de tous les malheureux que nous tuerons dans une bataille. Ainsi, contentez-vous des secours que je vous offre, en attendant ceux de la providence, sinon vous me verrez suivre votre désespoir, & plonger avec vous mon ame & mon corps dans une perdition éternelle, dont je prie dieu cependant de nous préserver. » Quoique je fusse pénétré de ce discours, je ne pus m'empêcher de rire du ton avec lequel le pauvre Strap me haranguoit : je lui promis de ne rien faire sans le consulter & sans son aveu. Ma promesse le consola ; il me dit que dans deux jours il me remettroit ses gages de la semaine. Il me conseilla en même-tems de faire en sorte de rencontrer Jackson, & de le forcer à me rendre ce que je lui avois prêté. Je courus la ville pendant plusieurs jours dans cette intention, sans pouvoir rien apprendre de certain à son sujet ; mais un jour, qu'après avoir bien couru, un extrême appétit me fit descendre dans une gargotte souterraine, comme à mon ordinaire, je fus fort étonné d'y trouver Jackson, qui dînoit tête-à-tête avec un valet de pied. Dès qu'il me vit, il se leva, me prit par la main, & me dit qu'il étoit ravi de me voir, parce qu'il avoit intention de me rendre visite l'après-midi. J'étois charmé de cette rencontre, & la maniere persuasive dont il s'excusa, triompha tout-à-fait de mon ressentiment. Je m'assis pour dîner,

& je me flattai, que non-seulement Jackson me rendroit ce qu'il me devoit avant que nous nous séparassions, mais encore qu'il me prêteroit l'argent nécessaire pour subvenir aux fraix de mon examen. Je dînai de fort bon appétit auprès de lui, il paya mon écot, prit ensuite congé du valet de pied, & sortit avec moi. Nous entrâmes ensemble dans un cabaret à bierre; nous fîmes apporter un demi-pot, & nous liâmes conversation. « Vous me regardez sans doute, me dit-il, M. Random, comme un homme sans parole, j'avoue que les apparences sont contre moi; mais je suis certain que vous changerez d'opinion, quand vous saurez le motif qui m'a empêché de vous la tenir. A peine vous eus-je quitté, que je reçus un billet d'une dame qui.... on peut se confier à vous sans courir aucun risque? Apprenez donc un secret qui va vous étonner; je suis sur le point d'épouser une dame riche de vingt-mille livres sterlings, outre ses espérances; je vous avoue que le penchant de cette femme pour moi me paroît bien singulier: je ne sais pas où diable elle est allée se persuader que je suis aimable: au reste, les femmes ont des caprices, mais les gens sensés savent en profiter. Vous avez bien vu ce valet de pied qui dînoit avec nous, c'est un de ces honnêtes jeunes gens, qui portent la livrée pour leur plaisir, & pour passer le tems; c'est par son moyen

que j'ai été introduit chez la dame en question : ils ont tous deux eu de mon argent ; mais je ne dois pas regretter ma dépense, elle m'a dieu merci bien profité : maintenant je.... reculons-nous un peu, de peur qu'on ne nous écoute.... Je lui ai proposé de m'épouser, elle y consent, & le jour est fixé. C'est une femme charmante, elle écrit comme une ange ; elle a autant de mémoire que de talens, & fait par cœur toutes les tragédies Angloises, qu'elle récite aussi bien que les meilleures actrices de Drury-lane. Elle aime passionnément les spectacles ; de façon que, pour être plus près du théâtre, elle a pris son logement dans la place. Vous allez juger de son esprit par cette lettre que j'ai reçue d'elle. » Jackson me présenta alors une missive dont la suscription étoit.

AU MORTEL LE PLUS DIGNE DE MON CŒUR.

Je ne pense plus qu'à vous, mon cher Jackson, vous êtes l'unique objet qui m'occupe ; mon cœur palpite, un doux frémissement le saisit à votre souvenir ; lorsque Morphée, profitant des ombres de la nuit, répand ses heureux pavots sur les yeux fatigués de l'univers ; quand le blond Phœbus, sortant du sein de Thétis, & suivant les pas de la vigilante Aurore, sur son char tout éclatant, vient rendre la lumière au- *monde,*

monde, je vois toujours l'aimable, le ſpirituel, le galant, le brave, le généreux Jackſon. Que je ſoupire ardemment après notre hyménée! les jours ſont pour moi des années, & les ſemaines des ſiecles. Dieu d'amour! non, tu n'auras plus de charmes pour moi, tant que l'unique objet de mes vœux ne viendra point jouir de tes douceurs dans les bras de ſa fidelle CLAYRENDER.

Je liſois cette lettre à demi-voix, Jackſon s'extaſioit à chaque mot, il frottoit ſes mains, & paroiſſoit animé de la joie la plus vive. « Eh bien, mon cher, me dit-il, en me claquant dans la main, voilà du ſtyle que cela! que penſez-vous de ce poulet? » Je lui répondis qu'il étoit ſi merveilleux, que je n'y avois rien compris, ſi ce n'étoit la derniere phraſe, qui m'avoit paru peu ſcrupuleuſe. « Bon, bon, me dit-il, vous n'y penſez pas, cette lettre eſt auſſi tendre que ſublime; en vérité cette femme a bien de l'eſprit! il faut l'avouer, c'eſt une créature divine, elle m'enchante; mais ce qu'il y a de mieux, c'eſt qu'elle m'aime.... mais, à l'adoration!... Voyons maintenant que je me conſulte ſur l'uſage que je ferai de ſon bien; d'abord je veux vous.... mais non, je ne veux rien vous promettre, car vous ne m'en croiriez point, je vous ai déjà manqué de parole, les effets parleront. Me conſeillez-vous, continua Jackſon, d'a-

cheter quelque charge, ou d'employer mon argent en biens-fonds, comme des terres, que j'irois faire valoir moi-même, en me retirant pour toujours à la campagne? » Je lui répondis, qu'ayant couru le monde comme il avoit déjà fait, il ne pouvoit prendre un parti plus ſage : je m'étendis ſur les agrémens de la vie champêtre; je lui citai tous les Poëtes Grecs, Latins & Anglois qui en avoient parlé. Il parut ſe rendre à mon avis, & me dit, que, quoiqu'il eut vu une grande partie de l'univers, tant par terre que par mer, ayant croiſé pendant trois mois dans la Manche, il ne ſeroit pas content qu'il n'eût fait le voyage de France; qu'il comptoit y mener ſa femme avec lui, avant que de prendre le parti que je lui conſeillois. J'approuvai ſon projet, je lui demandai s'il comptoit que ce mariage dût ſe terminer bientôt. « Il ſe feroit dès demain, me dit-il, s'il ne me manquoit quelqu'argent dont j'ai beſoin pour pluſieurs emplettes, & pour les fraix de certaines formalités préliminaires. Un de mes amis, ſur lequel je comptois beaucoup, eſt malheureuſement abſent depuis trois ſemaines, & ne ſera à Londres que dans huit jours; j'ai manqué l'inſtant de ma paie à *Broad-Street*, pour m'être amuſé une demi-heure de trop chez ma prétendue; mais il y aura un paiement à *Chatam* la ſemaine prochaine, où l'on doit envoyer les comp-

tes du vaisseau : j'y ai chargé un ami de ma quittance, qui voudra bien recevoir pour moi. Eh bien, lui dis-je consolez-vous, votre mariage n'étant retardé que de huit jours, ce n'est pas un grand malheur. Si fait vraiment, me dit-il; j'ai nombre de rivaux, qui tireront avantage contre moi de ce retardement : il n'est pas décent que j'avoue que c'est faute d'argent que je ne conclus point cette affaire, & si je ne l'avoue point, on m'accusera de froideur & d'indifférence, ce qui seroit encore pis. » Je convins avec Jackson qu'il avoit raison, & lui demandai comment il comptoit se tirer d'affaire. « Ma foi, dit-il, en se frottant le front, je n'en sais trop rien, je voudrois trouver quelqu'ami qui me rendit service : ne connoîtriez-vous personne qui soit en état de me prêter de l'argent pour un jour ou deux ? Je l'assurai que je ne connoissois personne à Londres, & que je n'y trouverois pas une guinée de crédit, même quand ma vie en dépendroit. Cela est triste, reprit Jackson, je voudrois avoir quelque chose à mettre en gage ; mais diantre, vous avez-là de beau linge ; (il touchoit alors mes manchettes) combien avez vous de chemises de cette espece ? » Je lui répondis que j'en avois six garnies & six qui ne l'étoient point. « Mais vous n'y pensez pas, me dit-il d'un air étonné, à quoi bon tant de chemises, le plus riche des chirurgiens

de cette ville n'en a que quatre ; pour moi je n'en ai que deux que je porte alternativement. Il ne tient qu'à vous d'avoir de l'argent ſans vous incommoder ; défaites-vous de votre ſuperflu ; autant que je puis m'y connoître, chacune de ces chemiſes vaut dix-huit ſchelings comme un denier, mettez-les en gage pour la moitié du prix ; huit fois huit font ſoixante-quatre ; c'eſt-à-dire, trois livres ſterlings quatre ſchelings. Je n'entrai point dans l'examen du calcul de mon homme, qui, malgré tous ſes diſcours n'eut pas pour cette fois le talent de me ſéduire. Doucement, doucement, lui dis-je, M. Jackſon ; ne diſpoſez-pas, s'il vous plaît, de mon linge ſans mon aveu ; payez-moi d'abord la demi-couronne que vous me devez, & nous parlerons après cela d'autres choſes. » Il me proteſta qu'il n'avoit pas plus d'un ſcheling dans ſa poche, mais que ſi je voulois mettre mes chemiſes en gage pour lui, il commenceroit par me payer ce qu'il me devoit : cette propoſition impertinente m'échauffa ; je lui dis réſolument qu'il falloit me payer, & que je ne le quitterois point que cela ne fût fait ; que quant à mes chemiſes, je n'en mettrois pas une en gage pour le tirer du gibet. Jackſon prit la choſe en riant, enſuite il me dit d'un ton ſéducteur, qu'il étoit bien dur pour lui que ſon meilleur ami lui refuſât une bagatelle qui le mettroit en état de faire ſa

fortune & la mienne. « Comment ne rougissez-vous pas, poursuivis-je, de me proposer de mettre mes chemises en gage ? Que n'y mettez-vous vous-même votre épée, il n'est pas douteux que vous en auriez davantage. Y pensez-vous, me dit-il ? pourrois-je ensuite paroître décemment sans épée ? Sans cela, croyez-vous que j'eusse balancé à le faire. » Jackson ne gagna rien, je ne fus point touché de son scrupule, & je m'obstinai à garder mon linge ; & mon homme, déterminé par mon conseil, me mit son épée entre les mains, & me montrant une maison dont l'enseigne étoit aux trois Renards, il me pria de l'y porter sans le nommer. Je voulus bien lui rendre ce service ; j'entrai dans la boutique de l'usurier, je lui demandai deux guinées à emprunter, qui lui seroient rendues dans un tems prescrit par celui à qui elle appartenoit, & qui se nommoit Thomas Villiams. « Deux guinées ! s'écria l'usurier, en regardant l'épée. Ho ! je la reconnois, elle a été ici dix fois pour trente schelings. Comme je crois que la personne à qui elle appartient la retirera dans peu, je veux bien lui prêter les deux guinées. » Il me les donna en effet, & je les portai sur le champ au cabaret où j'avois laissé Jackson : je lui comptai trente-sept schelings, & je retins les cinq qu'il me devoit. Il compta son argent. Comment, me dit-il, « est-ce que

l'on ne vous a pas donné votre compte.... Ah! Je n'y pensois pas. Vous avez apparemment retenu les cinq schelings que je vous dois? Vous m'auriez fait plus de plaisir de prendre la guinée toute entiere ; car dès que j'entame une piece, je ne sais ce qu'elle devient. » Je le remerciai, en lui disant qu'il me suffisoit de ce qui m'étoit dû, & que je ne voulois pas lui rien devoir, parce que je ne savois comment je pourrois m'acquitter. « Que de façons, me dit-il; doit-on en agir de la sorte entre amis? Est-ce que, lorsqu'on est dans le besoin, on doit se faire un scrupule d'emprunter? On restitue quand on est en état de le faire. Allons, allons, rendez-moi vos cinq schelings, & acceptez cette demi-guinée que je vous offre, & vous me la rendrez quand vous pourrez ; point de scrupule, je ne vous en parlerai jamais. » J'hésitois à accepter cette offre généreuse, qui, dans Jackson, partoit moins de l'envie d'obliger que de celle de dépenser de l'argent. Je me rendis enfin, en l'assurant de la plus parfaite reconnoissance. Il voulut me mener au spectacle, après quoi nous nous séparâmes : je retournai chez moi avec une bien meilleure opinion sur le compte de ce jeune homme que je n'avois le matin. Je racontai mon aventure à Strap, qui m'en félicita. » Je vous l'avois bien prédit, me dit-il, que si c'étoit un Ecossois, nous n'avions rien à

craindre. Qui ſait ſi le mariage ne peut pas nous faire notre fortune à tous? Vous avez ſans doute entendu conter l'hiſtoire d'un jeune homme du pays, qui, quoique garçon boulanger, n'a pas laiſſé de faire en cette ville une fortune conſidérable par un mariage de cette eſpece. Il va, dit-on, dans un beau & bon caroſſe; mais moi qui vous parle.... oh! je ne veux rien dire, ſinon qu'hier matin, étant à raſer un monſieur chez lui, j'ai vu une jeune demoiſelle extrêmement jolie, qui a décoché tant d'œillades à quelqu'un que je ne nommerai pas... mon cœur en a tellement été émû.... mais tellement, que la main m'en trembloit; auſſi, j'ai eu le malheur d'entâmer le nez du monſieur que je raſois. Ce qui l'a mis dans une ſi grande colere contre moi, qu'il a voulu me donner des coups de canne, mais cette aimable demoiſelle l'a appaiſé. *Omen haud malum?* Eſt-ce qu'un garçon perruquier ne vaut pas bien un garçon boulanger. Je ſoutiens moi qu'il eſt beaucoup au-deſſus. Le boulanger uſe de farine pour le ventre, mais le perruquier pour la tête, *atqui* la tête eſt plus noble que le ventre, *ergo*, le perruquier eſt plus noble que le boulanger. Qu'eſt-ce en effet que le ventre ſans la tête: on m'a dit outre cela que ce fortuné mitron ne ſavoit ni lire ni écrire; vous ſavez que je ſais tous les deux, & qu'outre cela je ſais le latin.

J'ai donc tout lieu d'eſpérer que... mais je me tais; car vous vous imagineriez que j'ai de la vanité, & je vous réponds du contraire; l'orgueil me déplaît à la mort, je ne ſache rien de plus préſomptueux. Strap, en diſant cela, tira de ſa poche un petit bout de chandelle, avec lequel il redreſſoit ſon toupet ſur celui de ſa perruque. » Je ne m'étois pas encore apperçu du ſoin qu'il commençoit à prendre de ſon ajuſtement & de ſa figure. Je le parcourois des yeux, & l'en félicitai par un ſourire malin qu'il entendit à merveille. Vous ne me croyez pas, me dit-il; mais vous verrez quelque jour... vous verrez...



CHAPITRE XVII.

Examen de Roderik au Collége des Chirurgiens. Dispute entre les examinateurs. Déguisement de Jackson. Motif qui y donne lieu. Il est découvert. Il court risque d'être envoyé à Bridwell. [*] *Partie nocturne de Roderik avec lui. Ils sont menés par le Guet devant le Juge de Paix.*

STRAP, qui sembloit n'exister que pour moi, me remit avant de sortir tout l'argent qu'il avoit gagné dans la semaine, ce qui me conserva ma demi guinée entiére jusqu'au jour de l'examen. Je partis pour aller au collége des chirurgiens subir mon examen; le cœur me palpitoit en chemin, j'y arrivai cependant, & me promenai pendant quelque-tems sous le vestibule de la salle, avec un grand nombre de jeunes postulans comme moi. J'apperçus parmi eux Jackson, j'allai le joindre, & lui demandai des nouvelles de ses amours; il me dit qu'il n'étoit pas plus avancé que lorsqu'il m'avoit vu, son ami n'étant pas encore revenu, & le paiement de Chatam étant retardé, ce qui l'empêchoit de conclure son affaire. Je lui demandai quelle affaire l'amenoit au collége; il me répondit qu'il vouloit mettre deux cordes à son arc, afin que si l'une lui

[*] Maison de Force.

manquoit, il pût se servir de l'autre, & qu'il comptoit mettre sur la brune ses talens à profit. Nous étions encore à parler ensemble, lorsque nous vîmes sortir de la salle d'examen un récipiendaire, dont le visage étoit pâle comme la mort : il étoit outre cela tout en sueur. Il avoit le regard effaré comme s'il eût vu quelque fantôme : nous l'entourâmes aussi-tôt, pour lui demander quelles étoient les formalités qu'il avoit essuyées; il nous détailla les demandes & les réponses : nous en consultâmes successivement une douzaine d'autres qui nous firent le même plaisir. L'huissier m'appela à la fin d'un ton qui me fit trembler; il me sembloit que j'entendisse la trompette du jugement. J'entrai donc en tremblant dans une vaste salle, où je vis une douzaine de visage grâves, simétriquement arrangés autour d'une grande table. Un des examinateurs m'ordonna de m'avancer, d'un ton si rauque, que j'en perdis presque tout sentiment : il me demanda d'abord d'où j'étois; je lui répondis que j'étois Ecossois, » Ecossois, reprit-il, aigrement, je m'en doutois bien. Nous ne voyons plus que de ces gens-là. Il en vient tout autant ici nous accabler qu'il y a eu autrefois de sauterelles en Egypte. Dites-moi donc : de quelle province, de quelle ville ou village êtes-vous né. Je satisfis à ses questions. Combien, continua-t-il, avez-vous

» été détenu en apprentiſſage ; je repondis
» que j'y avois été trois ans. En vérité, en
» vérité, dit-il avec tranſport, je n'y con-
» çois rien. Comment peut-on envoyer à
» l'examen des jeunes gens ſi neufs ? il faut,
» ajouta-t-il, en s'adreſſant à moi, que vous
» ſoyez bien préſomptueux pour vous ima-
» giner être ſuffiſamment inſtruit en ſi peu
» de tems, pendant qu'un apprentif, en
» Angleterre, avant d'oſer ſe préſenter à
» l'examen, eſt obligé de donner ſept
„ années de ſon tems. Vos parens euſſent
» bien mieux fait, s'ils vous avoient fait ap-
» prendre un bon métier tel que celui de tiſ-
» ſerand ou de cordonnier; mais leur ſot or-
» gueil a voulu vous faire un monſieur, à quel-
» que prix que ce ſoit, ſans réfléchir que leur
» indigence ne leur permettoit pas de tirer
» parti de votre éducation. » Cet exorde
n'étoit point du-tout propre à me remettre ;
il m'intimidoit ſi fort, au contraire, que
je ne pouvois preſque plus me ſoutenir. Un
gras & corpuleux examinateur, vis-à-vis
duquel j'étois, & qui tenoit devant lui une
tête de ſquelette, s'en étant apperçu, pria
monſieur Snarler de me parler avec un peu
plus de douceur; & s'adreſſant à moi, il
me dit de prendre courage & de ne rien
craindre. Après m'avoir donné le tems de
me raſſurer, il m'interrogea ſur l'opération
du trépan ; il fut très-ſatisfait de mes répon-
ſes. Celui des examinateurs qui m'interrogea

le ſecond, étoit un goguenard, qui me demanda ſi je n'avois jamais vu faire d'amputation; je lui dis qu'oui. C'eſt donc ſur quelque corps mort, repliqua-t-il? » Si, » dans un combat ſur mer, on vous ap- » portoit à panſer un homme dont la tête » fut ſéparée de ſon corps, comment vous » y prendriez-vous? Je réfléchis quelque » tems, & je lui dis que je ne connoiſſois » gueres d'auteurs qui traitaſſent d'un pa- » reil panſement. „ La ſimplicité de ma réponſe, ou la malice de la queſtion, fit ſourire preſque tous les membres, excepté monſieur Snarler, l'animal du monde le plus taciturne. Le joyeux examinateur, animé par le ſuccès de ſa pointe, voulut tenter fortune pour une autre. „ Suppoſez, „ dit-il, qu'on vous appelât pour un ma- „ lade qui fut d'un tempérament pleƈto- „ rique, & qu'il eut reçu des contuſions „ par une chûte, que feriez-vous? Je „ répondis que je le ſaignerois ſur le champ: „ Quoi! dit-il, avant que vous lui euſſiez „ lié le bras? Cette belle ſaillie n'eut pas le ſuccès dont l'auteur s'étoit flatté: il ceſſa donc de m'interroger, & me fit avancer vers celui qui étoit à côté de lui, qui me demanda d'un ton plein de confiance, de quelle méthode je me ſervirois pour guérir les plaies des inteſtins. Je lui détaillai tous les moyens indiqués par les meilleurs auteurs en chirurgie: il m'écouta attentive-

ment, & lorsque j'eus fini de parler : » Vous „ croyez, me dit-il, qu'en traitant de la „ sorte un blessé, vous l'empêcheriez de „ mourir ? Je lui dis que je le pensois effec- „ tivement. Avez-vous vu, continua-t-il, „ beaucoup de ces sortes de pansemens „ réussir ? Non, sans doute, & vous n'en „ verrez jamais. Apprenez de moi que tou- „ tes les plaies des intestins, grandes ou „ petites, sont mortelles. Pardonnez-moi, „ mon confrere, dit le facétieux exami- „ nateur, j'ai une bonne autorité pour „ vous prouver le contraire. Pardonnez- „ moi, vous-même, monsieur, repliqua „ l'autre, je n'ai que faire d'autorité, „ *nullius in verba ;* je n'en crois là-dessus „ que mon expérience. Mais, monsieur, dit „ l'Antagoniste, la raison de la chose.... „ Une figue ! pour la raison ! s'écria l'autre, „ je me moque de la raison moi, donnez- „ moi une démonstration palpable. » L'épais examinateur s'échauffa aussi à son tour, & soutint qu'on ne pouvoit avancer avec un peu de connoissance de l'anatomie une pareille opinion. Cette apostrophe piqua tellement son confrere, qu'il se leva tout furieux, & lui demanda, le poing sous le nez, s'il osoit douter de ses talens & de son savoir. Tous les examinateurs avoient déjà pris parti pour ou contre, & disputoient l'un contre l'autre tous à la fois & sans s'entendre, lorsque le président leur

impoſa ſilence & me fit ſortir. On me rappela un quart-d'heure après, on me donna mon expédition toute ſcellée ; mais on m'ordonna en même-tems de payer cinq ſchelings. Je mis ma demi-guinée ſur la table, & j'attendois qu'on me rendît la moitié de ma piéce. Un des Examinateurs me dit de m'en aller ; je lui dis le motif qui m'arrêtoit. Il tira cinq ſchelings & demi, & me dit d'un ton mépriſant, que je ne ſerois pas un véritable Ecoſſois ſi je m'en allois ſans qu'on m'eût rendu mon reſte. Après cela, je fus obligé de donner trois ſchelings ſix ſous à l'huiſſier, outre un ſcheling à une vieille femme qui balayoit la ſalle. Cette dépenſe réduiſit le fond de ma bourſe à treize ſous & demi. J'étois prêt à ſortir, quand Jackſon vint à moi dans l'équipage du monde le plus groteſque ; je n'eus pas le tems de m'informer de lui des raiſons qui l'engageoient à cette métamorphoſe. Il m'avoit prié de l'attendre, je le fis, autant par curioſité, que pour ne pas refuſer un homme à qui j'avois quelques obligations. Il ſe préſentoit à l'examen pour obtenir un emploi de premier chirurgien de vaiſſeau, & pour déterminer plus volontiers les examinateurs à l'admettre, il vouloit captiver leurs ſuffrages autant par la compaſſion que par la capacité; il avoit donc couvert ſes cheveux d'une vieille & longue perruque rouſſe & platte, avec un chapeau qui reſ-

ſembloit parfaitement à celui d'un ramoneur. Il portoit un crêpe noir, dont les deux bouts étoient paſſés dans la boutonniere d'un vieil habit tout déchiré. Au lieu de bas de ſoie blancs, il avoit des guêtres de drap noir : il s'étoit artiſtement appliqué une barbe artificielle, & contrefaiſoit ſi bien ſon viſage & ſa voix, que j'eus beaucoup de peine à le reconnoître. Je lui demandai la raiſon de ce déguiſement; il me dit que le ſuccès m'en inſtruiroit. On l'appela enfin ſous un nom étranger; mais, ſoit que la ſingularité de ſon ajuſtement excitât la curioſité des examinateurs, ou que ſes façons d'agir & de répondre ne s'accordaſſent point avec ſon habit, il fut reconnu pour impoſteur, & remis entre les mains de l'huiſſier pour être conduit à Bridvell; de ſorte qu'au lieu de le voir ſortir avec une patente de premier chirurgien, je le vis accoſté par un garde comme un priſonnier. Je fus touché de ſon état; il m'apperçut, ainſi que pluſieurs autres chirurgiens de ſa connoiſſance. Pour l'amour de Dieu, nous dit-il, meſſieurs, rendez moi témoignage, que je ſuis John Jackſon, & que j'ai ſervi, en qualité de ſecond chirurgien, ſur le vaiſſeau l'Elizabeth, ſans quoi l'on va me mener à Bridvell. L'hermite le plus auſtère n'auroit pu s'empêcher de rire de ſa mine & de ſon aventure. Nous atteſtâmes effectivement la

vérité du fait, nous donnâmes une demi couronne à l'huiſſier, qui le relâcha. Nous nous amuſâmes quelque tems à ſes dépens; il reprit ſa belle humeur, ſe mit à rire avec nous de ſon aventure, & nous dit, que, puiſqu'il avoit manqué ſon coup, il vouloit pour s'en punir dépenſer tout ſon argent avant de ſe coucher, & nous régaler tous. Il étoit tard, j'étois éloigné de mon quartier, & j'ignorois mon chemin. Tout cela me détermina à me mettre de la partie. Il nous conduiſit chez un cabaretier de ſes amis; nous y bûmes copieuſement, ce qui nous mit tous de la meilleure humeur du monde, moi ſur-tout, en qui le punch augmentoit les deſirs amoureux au lieu de les éteindre; je dis donc que je ſerois charmé d'avoir à cette heure une fille. Jackſon fut ravi de ma propoſition, & me dit que nous ne nous ſéparerions point ſans être ſatisfait. Il paya l'écot. Nous ſortîmes en chantant & danſant comme des inſenſés, & notre conducteur nous mena dans ces temples conſacrés au culte libidineux de la déeſſe d'Amathonte, c'eſt-à-dire, au libertinage. Une des veſtales de ce temple me parut mériter la préférence. Je me ſentis dans la diſpoſition de paſſer avec elle le reſte de la nuit. Je lui fis part des impreſſions qu'elle avoit fait ſur mon cœur. Elle y parut ſenſible; mais elle refuſa de ſe rendre à mes deſirs, avant que j'euſſe tiré-

de ma bourſe des preuves autentiques de la vérité de mes ſentimens. Le bas état de mes finances ne me le permettoit pas : je renonçai courageuſement aux appas de ma belle, & je me vengeois ou croyois me venger de ſon indifférence par les traits piquans que je lui décochois de tems en tems; mais mon amour propre m'en puniſſoit *in petto*. Je ne pouvois concevoir qu'une femme de ce calibre eût pu réſiſter au pouvoir de mes charmes. Jackſon, au contraire, qui avoit repris ſa forme ordinaire, c'eſt-à-dire, ſon ajuſtement de petit-maître, étoit accablé de careſſes par deux ou trois Nymphes, qu'il avoit preſqu'enyvrées de punch; malgré les appas de ces belles, les vapeurs de ce nectar, dont nous avions uſé très-amplement, nous aſſoupirent, & nous dormîmes tous juſqu'au point du jour, que la grande prêtreſſe nous réveilla, en préſentant le mémoire de la dépenſe à Jackſon. Il porta ſa main à ſa poche pour en tirer ſa bourſe; mais il ne la trouva plus. Il fut ſi frappé de cet accident, qu'il ne put dire un ſeul mot. Mais, après un inſtant de ſilence, il ſaiſit de chaque main deux Nymphes qui étoient à côté de lui, & leur jura que ſi elles ne lui rendoient ſa bourſe, il les alloit traîner au juge de paix. La vieille Sagane dit quelques mots à l'oreille d'une de ſes veſtales, qui ſortit; & s'adreſſant enſuite à nous, elle nous demanda d'un

ton vénérable de quoi il étoit question. Jackfon lui dit qu'on l'avoit volé ; & que fi l'on balançoit à lui reftituer fon argent, il alloit la faire traîner avec toute fa fequelle à Bridvell. » Comment volé, s'é-» cria la matrone ! Dans ma maifon, vo-» ler ! Mais voyez un peu cet infolent ; » meffieurs & dames, je vous prends à » témoins comme on m'infulte : » la garde entra dans le moment. » Meffieurs, dit-» elle, en s'adreffant au fergent qui la » commandoit. Je vous charge de cet im-» pertinent, qui vient ici faire du bruit & at-» taquer ma réputation. » Tout ce tapage avoit diffipé le fommeil de la nuit & les vapeurs bachiques de la veille, qui nous avoient obfcurci l'imagination. J'étois tout ftupéfait. La prêtreffe que j'avois piquée, par quelques propos un peu trop fincères, prit occafion de s'en venger, & nous accufa d'avoir tous part à cette infulte ; elle engagea donc la garde à s'affurer de nous. Nous étions tous au défefpoir, excepté Jackfon, qui s'étant trouvé plufieurs fois en pareil cas, n'en paroiffoit nullement inquiet, & chargea à fon tour la garde de s'emparer de toute la digne communauté. On nous conduifit à Round-Houfe, (*) où Jackfon, après nous avoir exhorté tous à prendre

(*) Corps-de-Garde du Guet.

courage, dit au sergent du guet qu'il avoit eté volé. Il nous promit de le dire au juge de paix. Oui, oui, dit la vieille prêtresse, nous verrons de qui le témoignage l'emportera. Le sergent, pour s'éclaircir des faits sans être interrompu, fit passer Jackson dans une autre chambre, & lui parla de la sorte : » Je vois bien que la plus grande partie de votre compagnie n'est pas de ce pays-ci, & qu'on a abusé de votre bonne-foi pour vous tromper : c'est pourquoi je suis fâché de vous voir compris dans une affaire aussi sâle. Je connois bien cette femme; elle fait depuis long-tems le métier; & quoique dans le voisinage on porte journellement des plaintes contr'elle, elle sait s'en tirer à merveille. Elle est d'ailleurs protégée par le juge, à qui elle & toute sa suite payent une contribution réguliere pour l'attacher à leurs intérêts; comme elle est la premiere plaignante, il est certain qu'elle a le droit de parler la premiere. Il ne lui sera pas difficile de trouver des gens qui jugeront & feront des faux sermens pour tout ce qu'elle voudra, & si vous ne vous accommodez avant demain matin, vous serez bienheureux si vous & votre compagnie en êtes quittes pour aller travailler pendant un mois à Bridvell; pourvu même qu'elle ne vous accuse point de viol & de larcin. Auquel cas, vous serez conduits à Newgate, pour y être

jugés à la premiere cession, & peut-être condamnés à être pendus. »

Cet avis fit tant d'impression sur l'esprit de Jackson, qu'il consentit de décharger la matrone, pourvu qu'elle lui rendît sa bourse. Le sergent lui dit, qu'au lieu de recouvrer ce qu'il avoit perdu, il lui falloit songer à se tirer d'affaire au moyen de quelqu'argent, & qu'il feroit si bien qu'il renverroit les parties chez elles, au moyen d'une décharge mutuelle. L'infortuné Jackson sortit après cela, & me rendit compte de la conversation qu'il avoit eue avec le sergent, qu'il avoit remercié de ses bons avis. Ce dernier, qui réellement étoit un fort honnête homme, & desiroit sincèrement de nous tirer d'affaire, fit passer à son tour notre partie adverse dans la chambre d'où sortoit Jackson, & plaida si bien notre cause, qu'elle consentit à nous décharger, à condition néanmoins que nous paierons chacun pour trois schelings de bierre. Nous acceptâmes la proposition avec une joie inexprimable, & nous nous mîmes à boire jusqu'au jour, en remerciant le ciel de nous avoir préservés de Bridvell & de Newgate. Je dépensai donc jusqu'à mon dernier scheling, & je me disposois à m'en aller chez moi, lorsque le sergent m'arrêta, & me dit qu'il ne pouvoit nous relâcher sans l'aveu du juge de paix; cet inconvénient me surprit & m'affligea. Je maudis cent fois l'heure

où j'avois consenti de souper avec Jackson. On nous conduisit donc sur les huit à neuf heures du matin chez un juge près de Covent-Garden. Dès qu'il apperçut le sergent avec une troupe de prisonniers : » Bon jour, monsieur, lui dit-il, voilà ce qu'on appelle un homme exact & diligent. Si tous les autres faisoient comme vous... mais qui sont donc ces coquins que vous m'amenez là ? » Après ce début obligeant, il nous regarda tous les uns après les autres, & nous voyant un air consterné : » Oh je vois bien qui c'est, dit-il ; c'est tout autant de voleurs & de coupe-jarets ? Vous les avez sans doute trouvés en flagrant-délit en quelque maison ? Hé vous voilà, ma bonne amie ma chere madame, Haridan ; ces drôles-là vouloient donc vous voler ? Cela n'est pas douteux, continua-t-il, en me regardant. Tenez, voilà un coquin que je connois. Comment, fripon, il n'y a que huit jours que tu es sorti de Bridvell, & tu recommence déjà ton train de vie ; tu peux compter que pour cette fois tu n'en sortiras qu'aux dépens des chirurgiens. [*] J'assurai le juge qu'il se trompoit,

[*] Ceci doit peut-être s'entendre de ce que les Chirurgiens en Angleterre traitent avec les Criminels, qui se vendent à eux pour leur servir d'étude après leur supplice.

qu'il ne m'avoit jamais vu de sa vie. Comment coquin, tu oses me repliquer ? Crois-tu m'en imposer par ton baragouinage septentrional. Je suis au fait, on ne m'en impose pas aussi aisément que tu crois. Je sais bien que tu ne viens pas de si loin : allons, Clerc, écrivez. » Après quoi, *mittimus*; son nom est Patrick Gaghagam. Jackson prit la parole, & protesta que j'étois un jeune homme nouvellement arrivé d'Ecosse, que j'étois un enfant de famille, & m'appelois Roderik Random. Le juge fut offensé de cette négative, qui ne faisoit pas honneur à sa mémoire qu'il croyoit infaillible ; il regarda Jackson d'un œil sévere, mit les poings sur ses côtés, & lui demanda en secouant la tête, qui il étoit : » Il vous sied bien, monsieur, ajouta-t-il, de mentir devant moi, & d'oser me braver jusques dans mes fonctions. Mais laissez moi faire, je vais vous envoyer en lieu de sûreté ; car malgré votre bel habit, il n'est pas douteux que vous êtes un gueux avéré. » Jackson pâlit à cette menace, & ne pût plus proférer une parole pour sa justification. Le juge attribuant sa pâleur & son silence aux reproches de sa conscience, continua de lui parler de la sorte : » Maintenant que je suis convaincu que vous êtes un voleur, car cela se voit à votre mine ; je vais travailler à vous faire pendre, & vous le serez tous, coquins, que vous êtes, poursuivit-il, en élevant

la voix & s'adressant à nous. Quel bonheur seroit-ce pour la ville si cela vous fût arrivé dès le premier jour que vous vous êtes mis à faire votre détestable métier! Allons, clerc, écrivez tous les faits avoués par ces drôles-là.» Nous étions dans une consternation générale, lorsque le capitaine du guet engagea le juge à passer dans un autre appartement. Il l'instruisit de la vérité de notre histoire, le juge rentra, & s'adressant à nous d'un ton gai, nous dit obligeamment de nous rassurer, » que ce qu'il nous avoit dit, n'étoit que pour nous engager à ne pas nous mettre à l'avenir dans le même cas; qu'il voyoit bien que nous étions d'honnêtes gens, mais que c'étoit sa façon d'en user avec les jeunes gens pour les empêcher de tomber dans le désordre & la débauche.» Le juge crut envain nous en imposer, par ce langage, nous n'en fûmes pas moins persuadés de son étourderie & de son mauvais discernement. Il nous congédia enfin, & ce dernier compliment me soulagea si fort, qu'il me sembla qu'on m'ôtoit une montagne de dessus l'estomac.



CHAPITRE XVIII.

Roderik remet ses atteſtations au bureau de la marine. Réception du ſecrétaire. Inquiétude de Strap. Combat entre un maréchal & lui. Harangue qu'il fait à Roderik. Le maître d'école place celui-ci chez un apoticaire.

Je me ſerois volontiers retiré chez moi, pour me repoſer; mais mes compagnons me dirent qu'il falloit que mes atteſtations fuſſent au bureau de la marine avant une heure après midi. Nous y allâmes donc tous enſemble : nous donnâmes nos lettres au premier ſecrétaire, il les ouvrit & les lut; je vis avec plaiſir qu'on m'avoit jugé capable d'un emploi de troiſieme chirurgien d'un vaiſſeau du ſecond rang. Le ſecrétaire enliaſſa toutes nos lettres; un d'eux lui demanda s'il n'y avoit point quelqu'emploi de vacant, il répondit bruſquement que non; j'oſai lui demander s'il n'y en auroit pas bientôt, il me regarda avec dédain, ſourit amèrement, me tourna le dos ſans me répondre, & nous fit tous ſortir de la ſalle. En conférant les uns avec les autres, chacun de nous dit qu'il étoit protégé par un des commiſſaires, & que tous en particulier avoient été aſſurés par leurs patrons

patrons, qu'ils auroient le premier emploi vacant; mais pas un d'eux n'y eût compté, s'il n'eût été en état de faire au ſecrétaire un préſent aſſez conſidérable, qu'il partageoit ſecrettement avec ſes ſupérieurs; c'eſt pourquoi chacun d'eux s'étoit muni d'argent dans cette intention. Un d'eux me demanda combien je comptois donner pour ma part, cette queſtion me chagrina, je répondis en balbutiant que je n'étois pas encore bien déterminé là-deſſus, mais malheureuſement je n'étois que trop ſûr de mon fait, je n'avois pas ſeulement de quoi dîner. Je m'en retournai donc chez moi, maudiſſant mon mauvais deſtin, ainſi que la mémoire de mon grand-pere & l'avarice de mes parens, qui m'expoſoient au mépris & aux inſultes de tout le monde. J'arrivai au logis : mon hôte me vit avec un vrai plaiſir, & ma préſence calma ſes inquiétudes. Il craignoit qu'il ne me fût arrivé quelque accident. Strap étoit venu le matin pour me voir; ayant appris que j'avois découché, il alla demander permiſſion à ſon maître de ſortir, ſe mit à courir toute la ville, qu'il connoiſſoit moins que moi, afin de me découvrir. Je ne dis point à mon hôte le vrai motif de mon abſence; mais qu'ayant rencontré au collége des chirurgiens un de mes amis, qui m'avoit engagé à coucher avec lui, j'avois été ſi fort incommodé des punaiſes, que je n'avois pu dormir & que

j'allois me repoſer. Je fus effectivement me coucher, & je priai mon hôte de me faire éveiller ſi Strap arrivoit. Il vint effectivement ſur les quatre heures après midi, entra dans ma chambre & m'éveilla lui-même, mais il étoit dans un état méconnoiſſable. Ce bon ami étoit allé me chercher au collége des chirurgiens; il étoit paſſé de-là au bureau de la marine, où perſonne n'avoit pu lui donner de mes nouvelles; de-là il étoit allé à la Bourſe, dans l'eſpérance de me trouver à la promenade des Ecoſſois. Enſuite il s'imagina de demander de mes nouvelles à tous ceux qu'il trouvoit dans les rues; il eſſuyoit patiemment les railleries & les invectives que l'abſurdité de ſa queſtion lui attiroit. Un garçon maréchal l'ayant vu arrêter un portefaix pour lui faire la même demande qu'aux autres, ce qui lui avoit attiré un *va te faire pendre* des plus bruſques, il l'appela & lui demanda ſi la perſonne qu'il cherchoit n'étoit pas un Ecoſſois? Strap lui répondit avec empreſſement qu'oui, & qu'il avoit un habit brun avec des pans bien longs. » C'eſt lui, » reprit le maréchal, il n'y a pas plus d'une » demie-heure que je l'ai vu paſſer. En » vérité, reprit Strap, en lui claquant dans » la main, le ciel vous récompenſe d'une » ſi bonne nouvelle, j'en ſuis ravi, de quel » côté eſt-il allé? Du côté de Tiburn, (*)

[*] C'eſt comme à Paris la place de Grève.

» repartit l'autre, & dans une charette; si » vous allez vîte, vous y arriverez assez » tôt pour le voir pendre. » Cette impertinence piqua mon ami; il dit à l'autre, que s'il avoit du cœur, il se battroit avec lui pour un sou. Non, non, dit l'autre, en se dépouillant, je ne veux pas de ton argent; vous autres Ecossois vous n'en avez guere, ainsi nous nous battrons pour rien. La populace forma dans l'instant un cercle autour d'eux. Strap voyant qu'il ne pouvoit se retirer avec honneur sans combattre, se dépouilla à son tour, jeta ses habits dans la place, sans s'embarrasser de ce qu'ils deviendroient; il commença le combat avec plus de vigueur que d'adresse: le maréchal, au-contraire, reçut tranquillement ses attaques, & se tint sur la défensive, jusqu'à ce que voyant mon camarade presque épuisé de fatigue, il l'attaqua à son tour avec tant de force & d'agilité, qu'il le terrassa deux ou trois fois sur le pavé. Strap fut obligé d'avouer qu'il étoit battu. La victoire étant ainsi décidée, les deux champions se proposerent d'aller boire; mais quand mon camarade voulut reprendre ses habits, il fut fort étonné de n'y plus trouver sa chemise, son col & sa perruque, qu'on avoit emportés; on en auroit peut-être fait autant de son habit & de sa veste, s'ils en eussent valu la peine: il

fut donc obligé de se retirer sans chemise; & d'essuyer la risée de tous les assistans.

Lorsqu'il arriva chez moi, il étoit encore tout couvert de sang & de boue; mais, malgré son malheur, la joie qu'il eût de me revoir sain & sauf le lui fit oublier. Il faillit m'étouffer en m'embrassant; je lui donnai une de mes chemises avec un bonnet de laine à la place de son chapeau & de sa perruque, & je lui contai mon aventure nocturne; il en fut indigné, & me dit encore une bonne fois que Londres étoit la ville du diable.

Comme nous n'avions dîné ni l'un ni l'autre, je me levai; & Strap entendant passer une laitiere, descendit, acheta une chopine de lait avec deux petits pains dont il me régala; il me donna ensuite la moitié de son argent, & descendit pour emprunter un chapeau & une vieille perruque au maître de langues: pendant qu'il étoit sorti, je me mis à réflechir sur mon état, & sur les moyens de m'en tirer; je me reprochois d'être à charge à un pauvre garçon qui se privoit de tout pour ma subsistance: mon amour propre souffroit infiniment d'être réduit à une pareille ressource; & comme je n'avois rien à espérer au bureau de la marine, je pris la résolution, quelque chose qu'il dût m'en arriver, de m'engager dans les gardes à pied. Ce parti, tout extravagant qu'il étoit, me parut le plus louable;

je comptois sur ma bravoure, & je me flattois qu'elle m'obtiendroit des grades dans le service. J'étois tout occupé de projets militaires, lorsque Strap entra; le maître de langues lui avoit fait présent de cette perruque antique qu'il portoit le jour que nous le vîmes pour la premiere fois; il lui avoit aussi donné son vieux chapeau. Strap ne jugea pourtant pas à-propos de s'en servir tel qu'il étoit pendant le jour; avec ses ciseaux il supprima une partie du chapeau, aussi-bien que du toupet de la perruque, & les réduisit l'un & l'autre à une grandeur convenable: tandis qu'il s'amusoit à cet ouvrage, il se mit à converser avec moi de la sorte: » Ecoutez-moi, mon cher Monsieur Random, vous êtes un enfant de famille, & ce qu'il y a de mieux, c'est que vous savez quelque chose, ce qui n'est pas ordinaire aux gentilshommes comme vous. Votre état ne fait aucun tort à votre qualité; car il n'est personne qui ne vous reconnoisse à votre air pour un jeune homme de condition; pour moi, je ne suis que le fils d'un pauvre cordonnier, fort honnête homme, ma mere étoit adroite & laborieuse. Elle auroit, comme vous savez, pû faire une fort bonne maison, si elle n'eût été malheureusement pour elle un peu sujette à la boisson; mais chacun à ses défauts, *humanum est errare*. Mon pere a fait de moi un pauvre garçon barbier; mais pour

cela je ne ſuis pas tout-à-fait ſot & mal tourné. J'entends le latin & quelque peu de grec. Vous êtes d'une famille diſtinguée; je ne ſuis moi qu'un pauvre diable de roturier, mais cela n'empêche pas que je ne ſois en état de vous obliger, & j'y ſuis porté de tout mon cœur. On penſe à vous à ma conſidération; & voici donc ce que j'ai à vous dire : le maître de langues, qui eſt de mes parens..... Mais vous ne ſavez peut-être pas comment il l'eſt ; puiſque vous en êtes curieux, je m'en vais vous l'apprendre. Sa mere eſt niéce de la ſœur de ma grand-mere... non, ce n'eſt pas cela, elle eſt fille du frere de mon grand pere, qui.... non, non, ce n'eſt pas encore cela, tant y a qu'il eſt mon couſin au ſeptieme degré. » L'impatience où j'étois d'apprendre cette bonne nouvelle dont Strap me flattoit, fit que je le bruſquai! Hé que diable, lui dis-je, finiſſez tout ce préambule inutile, parlez-moi de cette bonne nouvelle qui me regarde, & oubliez pour un inſtant votre couſinage avec le maître de langues. Strap fut interdit du ton bruſque avec lequel je lui parlois. « Hé quoi, me dit-il, n'eſt-il permis qu'aux gentilshommes d'aimer & de reſpecter leurs parens? Depuis un tems vous me parlez avec autant de hauteur que ce vieux ivrogne de ſous-maître nommé Perwinkle, à qui nous avons joué tant de tours, lorſque nous étions à

l'école. Eſt-ce que vous ne m'aimez plus? vous auriez bien tort, il faut donc vous ſatisfaire, rien n'eſt plus inſupportable que le doute : *dubio procul, dubio nihil dubius.* Mon ami, non, mon parent, ou pour mieux dire, tous les deux, le maître de langues, en un mot, qui ſait combien je vous aime, & à qui j'ai fait ſoigneuſement votre éloge, a réſolu de vous apprendre la prononciation angloiſe, ſans laquelle il dit, que, quelques talens que vous ayez, vous ne pouvez jamais parvenir. Il a, indépendamment de cela, parlé de vous à un apothicaire François, qui a beſoin d'un garçon de boutique; &, ſur ſa recommandation, vous aurez quinze livres ſterlings par an, le lit & la table auſſi long-tems que vous voudrez y reſter. » Cette nouvelle m'intéreſſoit trop pour la recevoir avec indifférence; je me jettai au col de Strap, & le priai de me mener chez ſon ami, de peur qu'en retardant plus long-tems, je ne perdiſſe la place qu'on me deſtinoit. Nous allâmes donc enſemble chez le maître de langues, que nous ne trouvâmes point chez lui; mais on nous dit qu'il étoit avec une compagnie dans un cabaret voiſin. Nous y courûmes; il y buvoit avec l'Apoticaire, auquel il me propoſoit : nous le fîmes venir avant que d'entrer; il me parut charmé de mon impatience. « *Ah, Chriſt!* me dit-il, avouez que cette nouvelle vous a bien fait du plaiſir. Je parie

que vous ne vous êtes pas donné le tems de descendre l'escalier, & que vous êtes sorti par la fenêtre? n'avez-vous point heurté dans votre chemin quelque vendeuse d'huitre ou quelques porteurs d'eau. C'est une grande faveur du ciel que vous ne vous soyez pas cassé la tête contre quelque borne. Je crois, par ma foi, que vous m'auriez trouvé dans les lieux de ma maison les plus secrets, même *in penetralia*; bien m'en a pris de n'être pas au lit avec ma femme; malgré le respect dû au devoir conjugal, vous auriez sans doute forcé serrures & verrouils, pour m'y relancer. Le fripon qu'il est m'auroit déterré dans l'antre même de Cacus, il auroit pénétré jusques dans le *Sancti-Sanctorum*. Allons, réjouissez-vous, votre homme est ici, je vais vous présenter à lui sur le champ. Nous entrâmes dans le caffé, nous nous mîmes à une table, à laquelle il y avoit quatre ou cinq hommes, qui fumoient & buvoient ensemble. M. Anodin, dit le maître d'école, en s'adressant à l'un d'eux, voici le jeune homme dont je vous ai parlé. L'apothicaire, à qui l'on me présentoit, étoit un vieux grison, dont le front n'avoit tout au plus qu'un doigt de largeur, son nez étoit recourbé du côté gauche, deux gros os en saillie servoient de récipient à deux petits yeux gris & chassieux, deux gifles grandes comme celles d'un singe lui pendoient des deux côtés de

la face, & il ne pouvoit prononcer une parole qu'en grimaçant d'une façon tout-à-fait risible ; il me regarda quelque-tems. Oh, oh, moi suis fort content, M. Concordance, dit-il, en s'adressant au maître de langues, venez-vous-en demain chez moi. Moi veux donner à déjeûner pour remercier. Buvez un coup, jeune homme, & venez-vous en demain matin, voir moi avec M. Concordance. Je le lui promis & me retirai en lui faisant une profonde révérence. J'entendis qu'il disoit derriére moi, ma foi ce garçon est joli, moi trouver lui bien fait. Pendant que je demeurois chez M. Crab, je m'étois amusé à étudier la langue françoise. J'avois lu tous les livres de pharmacie en cette langue, & je l'entendois assez bien pour ne rien perdre d'une conversation. Je résolus cependant de n'en rien faire paroître, afin que lui & sa famille, qui étoit apparemment du même pays, ne se défiant point de moi, je pusse entrer sans qu'ils le sussent dans tous leurs secrets, & apprendre des choses qui pourroient m'amuser beaucoup ou m'être de quelque avantage. Le lendemain M. Concordance me conduisit chez l'apoticaire ; nous conclumes notre marché : il donna sur le champ des ordres pour m'arranger une chambre; mais avant que de rien faire, le maître de langues me conduisit chez son tailleur, & me fit faire à crédit un habit

complet, à condition que je le payerois, dès que j'aurois reçu la premiere moitié de mes gages, qui commençoient à courir dès ce jour-là. Il me fit avoir aux mêmes conditions un chapeau neuf, de sorte qu'au bout de huit jours j'étois habillé fort proprement. Strap apporta mes hardes & mon linge dans la chambre qu'on m'avoit destinée, & dont il est bon que je fasse la description. Elle étoit fort obscure, quoiqu'elle fut au second étage; elle étoit meublée d'un tabouret dépaillé, d'un chalit vermoulu, couvert d'une paillasse pourrie, d'un pot de chambre de terre sans anse, & d'une bouteille au lieu de chandelier; une piece triangulaire de verre étamé, appliquée contre la muraille avec des pointes, me servoit de miroir : elle avoit cependant été mieux arrangée; mais on en avoit pris la plus grande partie des meubles, pour loger dans le grenier le domestique d'un capitaine.



CHAPITRE XIII.

Caractere de M. Anodin. Portrait de sa femme & de sa fille. Chronique de cette famille. Rivalité des deux femmes. Méprise de Roderik. Terrible conséquence qui en résulte.

Le lendemain, comme j'étois à travailler dans la boutique, une demoiselle fort sémillante, proprement habillée, y entra sous prétexte d'avoir besoin de quelque chose. Je m'apperçus qu'elle m'observoit scrupuleusement. De mon côté, je l'examinois en dessous; je surpris un regard dédaigneux, dont il lui plût de m'honorer. Je pris dès-lors la résolution de vivre froidement avec elle; pendant le dîner, les servantes, avec qui j'étois obligé de manger à la cuisine, m'apprirent que c'étoit la fille unique de mon maître, qu'elle avoit lieu d'espérer une fortune considérable, & que cet avantage, autant que sa beauté, lui avoient acquis un grand nombre d'adorateurs, qu'elle auroit pu se marier deux fois avantageusement, si son pere eût été moins avare; mais qu'il avoit juré de ne se pas défaire, tant qu'il vivroit, d'un seul scheling en sa faveur; ce qui faisoit que cette fille n'avoit pas pour lui tout le respect qu'il avoit droit d'en

la fille ſur-tout avoit conçu pour moi le plus parfait mépris, & qu'elle avoit dit hautement la veille, qu'elle ne concevoit pas comment ſon pere pouvoit s'accommoder d'un ruſtaut tel que moi. Je fus piqué de ce propos, ma vanité me perſuadoit qu'il étoit injuſte; je le crus encore mieux le dimanche ſuivant, lorſque le tailleur m'apporta mon habit neuf; je ne l'eus pas plutôt mis, que les agrémens de ma perſonne augmenterent à mes yeux de moitié. J'allai paſſer la plus grande partie du jour avec Strap & quelques-uns de ſes amis à la promenade, & je rentrois ſur la brune, lorſque je rencontrai nez à nez à la porte du logis mademoiſelle Anodin, qui ne me reconnoiſſant point dans mon nouvel ajuſtement, me gratifia d'une ample révérence. Je lui répondis par deux autres des plus profondes, & je fermai la porte ſur nous. Elle reconnut alors ſa mépriſe, elle en rougit; comme le paſſage de la porte étoit extrêmement étroit, & qu'il me falloit lui céder l'honneur du pas, j'eus le tems de la fixer pendant qu'elle s'efforçoit bruſquement de paſſer, en marmotant entre ſes dents, qu'elle étoit une ſotte créature. Depuis ce moment, elle ne paſſa pas un jour ſans venir dans la boutique; je lui voyois faire cent minauderies, les unes plus impertinentes que les autres, qui me firent ſoupçonner qu'elle ne me regardoit plus comme une conquête indigne d'elle; mais

j'étois haut & vindicatif, le souvenir des façons dédaigneuses qu'elle avoit eues pour moi, me rassuroit contre le pouvoir de ses charmes. Je résistai constamment à ses agaceries, & ne lui donnai jamais la satisfaction de s'appercevoir que j'y fisse aucune attention. Cette indifférence, insultante pour une personne de son caractere, fit bientôt évanouir toutes les idées qu'elle avoit conçues en ma faveur; la rage & le dépit leur succéderent; elle ne tarda pas à me donner toutes les marques de ressentiment que sa malice pût lui suggérer. Elle avoit trouvé moyen de m'assujettir aux occupations les plus basses du ménage. Un jour, entr'autres, elle m'ordonna d'aller battre l'habit de mon maître. Je le refusai, il s'ensuivit une discussion assez vive, je ne cédai point, elle en pleura de rage. Sa mere entra dans des éclaircissemens. Je lui fis part du motif de notre querelle. Elle décida en ma faveur. Je n'étois pas assez vain pour m'imaginer que ce fût par quelque considération d'estime ou d'amitié que la mere prenoit mon parti. Ce n'étoit pas non plus l'équité, mais seulement l'envie de mortifier sa fille, qui n'en étoit point la dupe, & qui se vengea des décisions de sa mere, en lui disant : « Qu'il y avoit des gens au monde qui avoient trop d'intérêt à ne pas rendre justice pour qu'on pût espérer de l'obtenir d'eux; mais qu'on n'étoit point aveugle,

& qu'on pénétroit bien les motifs de leur conduite ; que quelqu'un, ſur-tout, que l'on ne nommoit pas, y avoit plus de part que perſonne. »

Ce mot de quelqu'un me rendit curieux, & me fit ſouhaiter de ſavoir ſur qui tomboit le reproche. J'en fus bien-tôt informé: la mere avoit pour un capitaine nommé M. Odonnell, & qui logeoit dans ſa maiſon, à-peu-près le même penchant que ſa fille : l'une & l'autre envioient ſa conquête, & la deſiroient ſans partage. Le capitaine, peut-être, faute de goût pour l'une ou pour l'autre, ſe partageoit à toutes deux; en falloit-il plus pour mettre la diſſention entr'elles ? Mon maître cependant m'aimoit beaucoup ; je lui entendois dire de tems en tems en François, qu'il étoit ravi de m'avoir. Il avoit beaucoup de pratiques, dont la plupart étoit des François réfugiés, qui, n'étant pas riches, ne pouvoient pas le payer bien graſſement. Il eſt vrai cependant qu'ils ne faiſoient pas grande dépenſe en drogues. Perſonne à Londres ne ſavoit mieux les contrefaire que lui, & je l'ai vu plus de cent fois accepter ſans héſiter des ordonnances, quoiqu'il n'eût pas dans ſa boutique une ſeule des drogues qui devoient y entrer. Il faiſoit des yeux d'écréviſſe avec des écailles d'huîtres, de l'huile d'amande douce avec de l'huile commune, du ſirop balſamique avec du ſirop de ſucre, de l'eau

de *Capivi* avec de la térébentine ; en un mot, il savoit faire les compositions les plus couteuses [si elles eussent été fidelement exécutées] avec les drogues les moins cheres & les plus communes. La cochenille surtout & l'huile de gérofle, lui étoient extrêmement utiles dans ses compositions. Entre tous ses secrets, il en avoit un pour les maladies vénériennes, qui ne laissoit pas que de lui rapporter beaucoup d'argent. Aussi m'en cacha-t-il soigneusement la composition. Je n'y perdis cependant pas beaucoup ; car les trois quarts de ceux qui en avoient usé, furent obligés de recourir quelque tems après aux remedes ordinaires, & de s'en rapporter, pour leur guérison, à des chirurgiens moins habiles que Monsieur Anodin, mais plus soumis aux principes que l'expérience justifioit. Ses mauvais succès ne le rebuterent point ; il sembloit, au contraire, être plus persuadé de la bonté de son spécifique, à mesure qu'il réussissoit moins. Je crois qu'il se seroit plutôt fait Turc, que d'admettre le moindre doute contre l'infaillibilité de son remede. M. Anodin, qui, comme nous l'avons dit, n'aimoit point la dépense, condamnoit l'usage de la viande, & tâchoit en vain de persuader qu'on ne devoit vivre que de légumes & de végétaux ; mais il ne put faire des prosélites dans sa maison, son hypothese fut toujours combattue par sa femme

& sa fille, qui ne voulurent pas, sur la foi de Monsieur Anodin, adopter la doctrine de Pytagore; d'ailleurs, un des plaisirs les plus vifs que ma maîtresse & sa fille pussent goûter, c'étoit de le contrequarrer à tous propos. Madame Anodin sur-tout se fût reprochée le moindre égard qu'elle auroit eu pour lui, & méprisoit si fort le *qu'en dira-t-on*, qu'elle prévenoit le capitaine Odonnell, & lui proposoit des parties auxquelles il se prêtoit par complaisance, pour pouvoir se conserver l'avantage de voir la fille de plus près; celle-ci, cependant, ne pouvoit se persuader que son amant ne lui fût pas infidele, quelque chose qu'il lui dît pour l'en dissuader; sa mere l'éloignoit d'elle assez souvent, & se procuroit avec le capitaine des tête à tête qui lui étoient fort suspects. Quant aux sentimens du cœur, je crois qu'elle avoit tort; mais des raisons d'intérêts eussent justifié dans un esprit moins jaloux la complaisance du capitaine pour madame Anodin. Je m'étois apperçu qu'Odonnell ne pouvoit la souffrir, & qu'il ne se prêtoit à ses parties de plaisir, que parce qu'elle seule en faisoit la dépense, & que d'ailleurs elle faisoit des additions fréquentes à son équipage. Un jour que Monsieur Anodin étoit sorti, & que sa fille, par l'ordre de sa mere, étoit allée rendre quelques visites, Madame Anodin m'envoya chercher un carosse de louage, &

partit avec le capitaine, pour aller se promener vers Covent-Garden. La fille revint, soupa seule, & fut se coucher à son heure ordinaire, en laissant échapper bien des marques de dépit, dont je concevois parfaitement le motif. Mon maître rentra sur les dix heures du soir, & me demanda si sa femme étoit de retour ; je lui répondis qu'elle étoit sortie tout l'après-midi & qu'elle n'étoit pas encore rentrée. Le pauvre apoticaire entra dans une furieuse colere : » Comment morbleu, me dit-il, avec emportement, mon femme n'est pas ici ! oh parbleu, nous voir un peu cela. » Un domestique entra dans ce moment, & présenta à M. Anodin une ordonnance. Il en mélangeoit les ingrédiens dans un mortier de verre, lorsqu'il demanda en même-tems si sa femme étoit sortie seule. Je n'eus pas achevé de lui dire que le capitaine étoit avec elle, qu'en frappant un grand coup avec le pilon, il mit le mortier de verre en poudre, en jurant & grimaçant comme la tête d'un manche de viole. J'étois prêt d'éclater de rire, à cause de ses grimaces, lorsque j'entendis, heureusement pour moi, frapper à la porte. Je l'ouvris, c'étoit ma maîtresse, qui sauta gaiement de carosse dans la boutique, & s'adressant à son mari. » Je parie, mon cher, que tu me croyois perdue. M. le capitaine a eu la bonté de me payer la comédie. Oh, moi

vous crois. La comédie, répliqua le mari, moi, parbleu, crois vous avoir la bien jolie comédie. Dieu vous béniſſe, pourſuivit-elle, que voulez-vous donc dire ? Morbleu vous ignorer-t-il, reprit M. Anodin, vous le ſavez bien trop ; mais ferai voir à vous, ſi moi eſt fait pour porter cornes. Moi ventrebleu, je ſerois.....parbleu votre capitaine, il eſt un..... » Le capitaine, qui étoit à la portée, occupé à payer le fiacre, de l'argent de Madame Anodin, interrompit le mari, d'une voix terrible : » Qu'eſt-ce que je ſuis, lui dit-il ? M. Anodin changeant de ton, le ſalua affectueuſement ; ah, vous être-là, M. le capitaine, lui dit-il, ſerviteur. Vous, fort galant homme. Moi à vous obligé pour ma femme..... & ma femme diablement obligeante ſans doute, continua-t-il, à voix baſſe en tournant la tête, & s'adreſſant à moi. Ecoutes, mon cher Anodin, lui dit le capitaine, je ſuis homme d'honneur, & tu ſais trop bien ton monde, à ce que je penſe, pour trouver mauvais que j'aie fait une politeſſe à Madame. » L'apothicaire, ſéduit par un compliment ſi flatteur, répondit, à la françoiſe, qu'il étoit au contraire enchanté de l'honneur qu'il avoit bien voulu faire à ſon épouſe ; s'étant calmé de la ſorte, chacun fut ſe coucher. Le lendemain j'apperçus, à travers les vîtres d'une cloiſon qui ſéparoit la boutique de la

ſalle, le capitaine qui s'entretenoit amoureuſement avec Mademoiſelle Anodin, qui de ſon côté paroiſſoit lui répondre avec beaucoup d'émotion. Mais le capitaine l'eut bientôt appaiſée, & leur reconciliation fut ſcellée réciproquement par les plus tendres careſſes. Quelque ſoin que je me donnaſſe, je ne pus jamais découvrir de plus grandes privautés entr'eux; mais une occaſion ſinguliere me découvrit clairement leur commerce. J'avois ſu triompher des ſcrupules de l'une des ſervantes du logis; & pendant l'abſence de ſa compagne, qui étoit allé voir ſon pere malade à Richmond, je jouiſſois des fruits de ma conquête. Une nuit donc, que, comme à l'ordinaire, je m'étois levé pour monter au grenier, y goûter les faveurs de l'amour dans les bras de ma maîtreſſe, je trouvai la porte ouverte, j'en fus ravi; j'allai droit à ſon lit, & je jouiſſois déjà par anticipation des plaiſirs que j'allois chercher; mais, ô perfidie! elle étoit dans les bras d'un amant, qui, ſans doute, étoit le domeſtique du capitaine. Je ſortis indigné, dans le deſſein d'aller me recoucher; mais j'étois ſi fort préoccupé de mon avanture, qu'au lieu d'entrer dans ma chambre, j'entrai dans celle de ma jeune maîtreſſe; je ne m'apperçus de ma mépriſe, que lorſque je fus auprès de ſon lit. Elle étoit éveillée, & m'avoit entendu. Je ne pouvois donc me

retirer sans me découvrir. » Ne faites point de bruit, me dit-elle, croyant sans doute parler au capitaine, marchez doucement, de peur que ce grand butor d'Ecossois, qui est dans la chambre voisine, ne vous entende. » Il ne me fut pas difficile de comprendre le motif d'un avis si prudent. Je pouvois fort bien profiter de l'occasion qui paroissoit se présenter; en conséquence, sans autre cérémonie je me mis au lit, on m'y reçut aussi-bien que si ce n'eût pas été moi. Pour bien des raisons je n'osois proférer une seule parole : » mon cher capitaine, me disoit-elle, vous êtes bien taciturne. » Je lui conseillois le plus bas qu'il m'étoit possible, en adoucissant ma voix, de se taire à cause de l'Ecossois, ce qui lui donna lieu de s'étendre sur mon chapitre, & de m'honorer d'un panégyrique qui ne tournoit point du tout à l'avantage de mon amour-propre: je fus sur le point d'interrompre plusieurs fois le dialogue, & de me découvrir ; mais j'aimai mieux chercher à m'en venger. Elle apprit qu'elle n'étoit plus en état de cacher les effets de son commerce amoureux avec le capitaine. Elle me prioit, croyant toujours parler à lui, de conclure au plutôt le mariage qu'elle espéroit. Je méditois ma réponse, lorsque j'entendis tomber quelque chose sur le plancher de ma chambre. Je me levai sur le champ. J'allai me ranger au coin de la porte,

je vis un homme qui tâtonnoit tout autour, & qui la cherchoit pour sortir. Je me rangeai de côté pour lui livrer passage ; il descendit l'escalier le plus vîte qu'il put. Je compris aisément que c'étoit le capitaine, qui, ayant trouvé ma porte ouverte, par une erreur très-heureuse pour moi, étoit entré dans ma chambre, croyant entrer dans l'appartement de sa maîtresse, où j'avois occupé sa place, & qu'il ne s'étoit apperçu de sa méprise, qu'en faisant tomber mon tabouret sur le carreau, & que, craignant que ce bruit ne le fît découvrir, il renonçoit prudemment pour cette nuit à satisfaire ses desirs. Je ne retournai point à l'appartement de ma belle. Je rentrai au contraire dans ma chambre, dont je fermai les verroux, & je m'endormis l'idée remplie de mon bonheur : mon histoire cependant ne put être ignorée long-tems ; les éclaircissemens la découvrirent dès le lendemain. Le capitaine s'excusoit sur sa méprise de ce qu'il avoit manqué son rendez-vous. On peut aisément conjecturer quel fut le chagrin des deux amans, lorsqu'ils ne purent plus douter que j'étois informé de leur secret ; Mademoiselle Anodin, qui, par la façon dont elle m'avoit traité, présumoit que je tirerois avantage de cette découverte, étoit sur-tout dans une inquiétude extrême. Le capitaine de son côté ne put se persuader

que j'eusse joui des faveurs de sa maîtresse, par surprise & sans son aveu. Je fus convaincu quelque tems après de son incrédulité sur cet article. Le même jour, Mademoiselle Anodin vint dans la boutique, fixa les yeux sur moi, & se mit à pleurer amèrement ; mais sa douleur ne me fit aucune impression; les épithetes désobligeantes dont elle m'avoit accablé la nuit derniere, m'avoient fortifié le cœur. Ce fut alors que je me vengeai pleinement de ses mépris, & que je les lui rendis au centuple. Elle commença dès cet instant à me traiter avec plus d'égards qu'à l'ordinaire ; sachant bien qu'il ne tenoit qu'à moi de la déshonorer, elle étoit obligée de me ménager. Mon sort en devint beaucoup plus doux, je ne me sentis point cependant tenté de réitérer mon entreprise nocturne, quoique j'eusse pu me flatter d'en être bien reçu; je fis d'autres connoissances dans la ville, car je me défaisois petit à petit de mes airs campagnards ; je m'apperçus enfin, qu'on me regardoit déjà comme un fort joli garçon apothicaire.

CHAPITRE XX.

Roderik est attaqué la nuit ; il est dangereusement blessé. Il découvre que son assassin est le capitaine Odonnell. Moyens dont il se sert pour s'en venger. Le capitaine disparoit, après avoir volé jusqu'à son domestique. Intrigue de Random avec une coquette, il échappe heureusement à ses artifices.

JE venois de visiter un malade dans la rue de Chelsea, il étoit environ minuit, lorsque je fus attaqué par un homme que je n'eus pas assez le tems d'envisager pour le reconnoître ; il me porta sur la tête un grand coup, qui me fit tomber sans sentiment. Je fus laissé pour mort, avec trois coups d'épée dans le corps. Dès que j'eus repris connoissance, je me mis à crier si fort, que je fis sortir tout le monde d'un cabaret voisin. On accourut à mon secours, & l'on me conduisit dans le cabaret. Quelqu'un alla chercher un chirurgien, qui pansa mes plaies, & m'assura qu'elles n'étoient pas mortelles. L'assassin m'avoit porté un coup d'épée sur le ventre, qui avoit glissé entre les muscles & la peau ; le second avoit glissé le long des côtes ; & le troisieme, qu'on avoit eu envie, sans doute, de me donner

donner le coup de grace, puiſqu'on me l'avoit tiré près du cœur, mais il avoit heureuſement rencontré l'os de la poitrine, ſur lequel la pointe de l'épée s'étoit caſſée, & étoit demeurée fichée juſqu'au moment où le chirurgien me l'ôta. Plus je réfléchiſſois ſur cet accident, moins je pouvois m'imaginer que ce fût un voleur qui m'eût traité de la ſorte; on ne m'avoit point fouillé, puiſque je trouvai tout mon argent. Je n'avois rien perdu non-plus de mes habits; je me déterminai donc à penſer qu'on m'avoit pris pour un autre, ou que j'avois quelqu'ennemi ſecret. Dans le ſecond cas, je ne pouvois ſoupçonner que le capitaine Odonnell, & la fille de mon maître. Je cachai cependant ſoigneuſement mes ſoupçons, pour m'en éclaircir mieux, s'il étoit poſſible: je me fis porter au logis vers les dix heures du matin; je rencontrai chemin faiſant le capitaine, qui me reconnut, & me laiſſa voir le trouble d'un homme qui ſe ſentoit coupable, & qui ſe reprochoit d'avoir manqué ſon coup. J'arrivai cependant; je contai mon aventure; mon maître en parut ſincèrement touché. Le chirurgien l'ayant aſſuré que mes bleſſures n'étoient pas dangereuſes, il uſa pour cette fois de ſon autorité, & me fit porter dans mon lit, quoique ſa femme s'y opposât formellement; elle vouloit charitablement me faire porter à l'hôpital, où, diſoit-elle,

je ferois beaucoup mieux foigné que dans fa maifon.

J'avois à cœur de me venger du capitaine Odonnell & de fa maîtreffe, que je foupçonnois de plus en plus. Cependant Mademoifelle Anodin, qui n'étoit pas à la maifon, lorfque j'y arrivai, vint deux heures après me voir dans ma chambre. Elle me dit qu'elle étoit bien fâchée de l'accident qui m'étoit arrivé, & me demanda en même tems, fi je foupçonnois quelqu'un : je la regardai fixement, en lui difant que oui ; mais je ne vis en elle aucune altération qui juftifiât mes conjectures. » Si cela eft, me dit-elle, que n'obtenez-vous un ordre pour le faire prendre. Cela ne coûte pas grand chofe, & fi vous n'avez pas d'argent, je vous en prêterai. » Cette offre de fervice m'étonna, & diffipa en même tems tous les foupçons que j'avois conçus contre elle. Je fus même fur le point d'abfoudre le capitaine dans mon efprit. Je réfolus de m'éclaircir exactement avant de me venger ; je remerciai Mademoifelle Anodin de fes offres, & lui dis : » Que je ne voulois rien entreprendre que je ne fuffe bien sûr de mon fait ; que tout ce que je favois de mon aventure, c'eft que c'étoit un militaire qui m'avoit maltraité de la forte, & qu'autant que je pouvois me le perfuader, fon vifage ne m'étoit pas inconnu ; mais que je ne pouvois

prudemment, & en sûreté de conscience, accuser nommément personne. » Je parlois de la sorte pour persuader à Mademoiselle Anodin que je ne soupçonnois aucunement le capitaine, afin qu'il ne cherchât point à s'évader, si je découvrois que c'étoit infailliblement lui qui avoit fait le coup. Au bout de huit jours, comme mes plaies étoient à moitié guéries, je descendis à la boutique, ce qui dispensa M. Anodin de prendre un autre garçon à ma place. La premiere recherche que je fis, pour m'éclaircir si c'étoit en effet le capitaine dont j'avois à me venger, fut d'entrer dans sa chambre, pendant qu'il étoit occupé dans un autre endroit de la maison. Je tirai son épée, j'en trouvai la pointe cassée; je confrontai celle qui m'étoit restée dans le corps avec le reste de sa lame, elle s'y rapportoit exactement.

Je n'eus plus aucun lieu de douter de la vérité du fait. Il ne me restoit plus qu'à imaginer de quelle façon je me vengerois du scélérat. Je fus huit jours à méditer là-dessus. Je projettois quelquefois de le traiter comme il m'avoit traité lui-même; mais bientôt le scrupule succédoit à la résolution, & je me reprochois d'avoir voulu imiter sa lâcheté. Je crus devoir lui demander ouvertement satisfaction; mais, outre l'incertitude de l'événement, c'étoit en user trop noblement avec un coquin.

Je pris le milieu entre ces deux partis. J'engageai Strap à me seconder avec deux de ses amis, sur lesquels il pouvoit compter. Nous convinmes de nous déguiser tous quatre, de nous rendre dans un lieu indiqué, & d'attirer le capitaine dans une embuscade, en lui adressant la lettre suivante.

MONSIEUR,

A juger par les apparences, je crois vous faire plaisir que de vous apprendre que mon mari est allé à Bagshot, *pour voir un malade ; il ne reviendra que demain au soir, si vous avez quelque chose à me dire, vous ne pouvez saisir une meilleure occasion.*

Votre, &c.

Cette lettre étoit signée du nom de la femme d'un apoticaire, qui demeuroit à Chelsea. J'en avois souvent entendu parler à Odonnell avec admiration, comme d'une femme dont il avoit tenté la conquête, & dont il souhaitoit ardemment l'absence du mari, pour pouvoir s'entretenir librement avec elle. La lettre le surprit & l'enchanta ; il partit sur le champ pour en porter lui-même la réponse ; mais il nous rencontra dans l'endroit même où il m'avoit si fort maltraité. Nous étions masqués ; nous tombames tous quatre en même-tems sur

lui, & nous étant saisi de son épée, nous le dépouillames tout nud, après quoi nous l'étrillames vigoureusement avec des orties & de gros chardons. L'expédition dura un quart d'heure; & malgré ses pleurs & ses supplications, nous ne le quittames que quand nous fumes bien las de le fustiger. Nous emportames ensuite ses habits pour les cacher derriere une haie; nous le laissames tout nud au milieu du grand chemin, imaginer le moyen de rentrer décemment à la maison. J'eus la précaution de m'y rendre avant lui. A peine étois-je rentré, que quelqu'un vint me dire qu'il avoit été pris par le guet, & emmené au corps de garde, d'où il envoya chercher des habits. Le lendemain matin il revint à la maison dans une chaise à porteurs, enveloppé dans une couverture, parce que l'état dans lequel il étoit, ne lui permettoit pas de s'habiller.

Madame Anodin & sa fille se disputerent l'honneur de le soigner. Jamais on n'eût plus d'attentions & d'égards pour un malade. Il y avoit long-tems que mon maître souhaitoit une pareille aventure au capitaine; il ne put cacher le plaisir que lui faisoit celle-ci, & me fit part de sa satisfaction en tirant la langue & clignant les yeux, en même-tems qu'il m'ordonnoit de préparer de l'onguent pour le guérir. Quant à moi, je ne jetois point les yeux sur le malade sans tressaillir

de joie ; mais, outre le plaisir de l'avoir écorché tout vif, j'eus encore celui de le voir timpaniser dans les nouvelles, ce qui lui fut cependant de quelqu'avantage, car ceux qui avoient trouvé ses habits, les lui renvoyerent fidelement, à l'exception de quelques lettres, parmi lesquelles étoit celle que j'avois fait écrire au nom de l'apoticaire. Le capitaine étoit un égrefin, qui étoit beaucoup mieux muni de ces sortes de missives que de lettres de change. Un bel esprit femelle de Londres se les étoit appropriées : elle y avoit joint une texture de son invention & les avoit fait imprimer. Cet événement me causa quelques remords ; je craignois que l'indiscrétion de l'auteur ne troublât un ménage ; mais heureusement l'apoticaire de Chelsea prit bien la chose. Il avoit intenté procès en réparation à l'Imprimeur, & sans soupçonner sa femme, il n'accusoit que la malignité de l'auteur, qui prudemment avoit disparu. Madame Anodin & sa fille ne furent pas aussi crédules que le bon apoticaire : dès que les lettres parurent, elles cesserent d'avoir pour le malade les mêmes soins qu'auparavant ; il s'en apperçut, & jugea bien ce qui occasionnoit ce changement à son préjudice ; il prit le parti de se taire, sachant bien qu'il n'avoit aucun droit de se plaindre ; il s'en prit seulement à mon maître, à l'honneur duquel il vouloit attenter, parce qu'il sut que c'étoit lui qui avoit

inféré l'hiſtoire de ſa flagellation dans la gazette; il avoit fait abſolument peau neuve, & ſe croyoit ſuffiſamment rétabli, jugeant d'ailleurs qu'il ne pouvoit reſter plus long-tems dans la ville, il délogea de nuit, ſans tambours ni trompettes, après avoir volé tout le monde dans la maiſon, ſans oublier ſon domeſtique, à qui il prit tout ce qu'il avoit, excepté ſes habits, qu'il eût peut-être emportés, comme le reſte, s'ils en euſſent valu la peine. M. Anodin, pour ſûreté de ſon dû, s'empara d'un vieux coffre qu'il avoit laiſſé dans ſa chambre. Il ne doutoit nullement que ce coffre, qui étoit fermé & très-peſant, ne contînt aſſez d'effets pour l'indemniſer de ce qu'Odonnell lui devoit pour ſon loyer; mais un mois s'étant paſſé, ſans en recevoir de nouvelles, il ne put réſiſter à l'impatience de ſavoir ce que le coffre contenoit. Il m'ordonna de le briſer en ſa préſence, ce que je fis avec le pilon de notre grand mortier; mais nous n'y trouvâmes, au grand regret de M. Anodin, qu'un monceau de pierres.

A peu près dans ce tems, Strap vint me dire qu'un ſeigneur lui avoit propoſé de le ſuivre dans les pays étrangers, en qualité de valet de chambre; mais que ne pouvant ſe déterminer à me quitter, il n'avoit pas encore accepté cette propoſition, quoiqu'elle fût fort avantageuſe. J'étois extrêmement touché de l'amitié de Strap, & cependant

je le payai dans ce cas d'ingratitude. Que les hommes sont pervers ! il n'est point de cœur à couvert de ce vice. J'avois fait de nouveaux amis, dont l'extérieur & la condition flattoient ma vanité. Je commençois à rougir indignement de ma liaison avec un garçon barbier; mais je sentois en mêmetems, que j'eusse été un monstre si je lui eusse rien fait paroître de mes sentimens à son égard. Je fus très-satisfait de la nouvelle qu'il m'apprenoit, non pas parce qu'elle étoit avantageuse pour lui, mais parce qu'elle m'autorisoit, sous prétexte de vouloir son bien, à le presser de s'éloigner de moi; j'insistai tant, qu'à la fin il se rendit, & huit jours après il partit; je le conduisis à quelque distance de la ville, & nous nous séparames; il m'embrassa mille fois en versant un torrent de larmes. Je fus extrêmement attendri de mon côté, & je me voulus sincèrement du mal en ce moment d'avoir souhaité son départ.

Je fus cependant bientôt consolé de la perte d'un si fidele ami; il me connoissoit trop bien, & sa présence me rappeloit trop souvent un souvenir humiliant. Dès qu'il fut parti, je me donnai des airs plus lestes & plus cavaliers. J'appris à danser d'un François que j'avois guéri d'une maladie secrette. J'allois aux spectacles les fêtes & les dimanches; & je devins le bel esprit d'un cabaret à bierre, où l'on m'écoutoit comme

un oracle ; un suffrage universel m'avoit établi l'arbitre de toutes les discussions. Je fis aussi connoissance avec une jeune dame, de qui j'obtins enfin à force de sollicitations une promesse de mariage ; cette jeune personne, qui se disoit veuve, passoit pour une riche douairiere. Je remerciois le ciel de ma fortune, & j'étois sur le point de conclure ; mais un heureux hasard m'en empêcha. Un jour que j'allois rendre visite à ma prétendue, je trouvai la porte de son appartement ouverte, sa suivante étoit sortie ; au point où nous en étions, je me crus dispensé de la cérémonie, &, sans m'embarrasser d'être annoncé, j'entrai sans façon dans sa chambre. Que vis-je, ô ciel ! la perfide étoit entre les bras d'un galant. J'eus assez de prudence pour me retirer, sans lui dire un seul mot. Je remerciai cent fois ma planette de l'heureuse découverte qu'elle m'avoit fait faire, & je pris dès-lors la résolution de ne me marier qu'à bonnes enseignes.



CHAPITRE XI.

Gavki loge chez M. Anodin. Roderik le tire d'une mauvaise affaire. Le gentilhomme épouse la fille de l'apoticaire ; l'un & l'autre conspirent contre Roderik, & l'accusent d'avoir volé son maître. Il est chassé honteusement. Extrêmité à laquelle il est réduit. Rencontre de Roderik & de la femme qu'il vouloit épouser. Il la trouve dans la derniere misere & la soulage.

APRÈS le départ du capitaine Odonnell, M. Anodin loua son appartement à Gavky, qui avoit obtenu une lieutenance dans les troupes ; il avoit un air si fier & si déterminé, que je m'imaginai que depuis que nous n'avions plus de commerce ensemble, il avoit acquis du courage. Je craignis pour lors qu'il ne se ressouvînt des démêlés que nous avions eu en Ecosse, & qu'il ne cherchât à réparer en Angleterre la honte de sa conduite passée ; mais heureusement pour moi je me trompois. Il fit semblant de ne pas me connoître, quant à moi je ne me souciois point non plus de relier connoissance ; mais pour peu que j'eusse douté que ce fût lui, j'en aurois été convaincu par une aventure qui lui arriva quelques jours après. Comme je m'en revenois un soir de porter

quelques remedes à un malade, je vis deux hommes que trois soldats du guet conduisoient en prison ; ils étoient couverts de boue ; l'un se plaignoit d'avoir perdu son chapeau, l'autre sa tabatiere : un des deux avoit l'accent Ecossois, & supplioit, en pleurant, les archers de le laisser aller : il leur offroit une guinée pour prix de sa liberté ; mais les archers le refusoient, en lui disant qu'il avoit blessé un de leurs camarades, & qu'il falloit voir quelles en seroient les suites. Je ne pus résister aux mouvemens de compassion que m'inspiroit le malheur d'un compatriote. Je crus mon honneur intéressé à partager sa peine, ou bien à le tirer d'affaire. Je portois un fort bâton, j'en appliquai un coup si furieux sur la tête de l'archer qui tenoit l'Ecossois, que je l'étendis par terre ; mais le lâche ne se vit pas plutôt libre qu'il s'enfuit. J'attaquai cependant si vigoureusement les deux autres archers, que je les obligeai de lâcher prise. Ce ne fut pas sans avoir reçu un coup terrible, qui faillit de me tirer un œil, que j'avois mis mes ennemis en fuite à l'aide du domestique de Gavky. Nous ne jugeames pas à-propos d'attendre qu'ils eussent trouvé main forte, & nous nous retirames de notre côté le plus vîte que nous pûmes. Je dis que j'avois été attaqué ; on m'apprit que M. Gavky avoit eu le même sort, & mon maître m'ordonna de lui préparer un clistere émollient, avec

une potion corroborative, pour rassurer ses sens, qui paroissoient extrêmement émus de cet accident, & qu'il alloit le saigner pour la même cause. Je fus informé plus particulierement un instant après de l'histoire de Gavky. Je l'appris par son domestique, qui rentra sans perruque & sans chapeau. Je le reconnus pour celui des deux prisonniers qui s'étoit battu avec moi contre les archers, & je ne doutai plus que son maître ne fût celui que j'avois délivré, & qui s'étoit si lâchement enfui. Je maudis l'instant où je m'étois exposé si étourdiment pour un homme qui le méritoit si peu. Il eut cependant l'effronterie le lendemain de vanter la bravoure avec laquelle il s'étoit défendu contre les archers. Madame & mademoiselle Anodin l'accusoient de témérité, & ne cessoient de blâmer son courage. Toutes ses fanfaronades me révolterent. Je contai l'histoire telle qu'elle étoit. Je prouvai par les contusions que j'avois au visage, la part que j'avois à l'aventure, & je reprochai vivement à Gavky son ingratitude & sa lâcheté : mes reproches le surprirent si fort, & lui inspirerent tant de confusion, qu'il ne put proférer une parole pour sa justification. Toute la compagnie se regardoit sans dire mot. Madame Anodin rompit cependant le silence, pour me réprimander de la façon peu mesurée dont j'avois traité M. le lieutenant, qui à son tour s'étant remis de son trouble,

dit froidement qu'il me pardonnoit mon indiſcrétion, & que je le prenois apparemment pour un autre ; mais il m'enjoignit d'un ton impérieux de ne plus parler ſur ſon compte, ſans être bien ſûr de mon fait. Mademoiſelle Anodin exalta de ſon mieux la généroſité que M. le lieutenant avoit de me pardonner une apoſtrophe ſi deshonorante.

Les louanges qu'elle lui prodiguoit étoient débitées avec trop de chaleur, pour que je ne m'apperçuſſe pas qu'elles étoient intéreſſées. Je me promis de m'obſerver à l'avenir ; mais monſieur Anodin, auſſi-bien que moi, ſoit par pénétration, ſoit par jalouſie, n'étoit point de l'avis de ſa femme ; j'avois quitté la table & j'étois dans la boutique : M. Anodin m'avoit ſuivi pour y prendre quelque choſe, il me regarda en ſouriant. “ Mon pauvre Roderik, me dit-il, vous avoir trop de franchiſe & pas aſſez de la prudence. Ma femme & ma fille n'ont peut-être pas tort de prendre le parti de M. l'officier ; mais il eſt toujours pour moi un fanfaron. M. Anodin parloit juſte. Sa femme & ſa fille par leurs careſſes & leurs complimens ſe ménageoient, l'une, un locataire pécunieux & porté à la dépenſe, & l'autre ſe mitonnoit un époux dont elle avoit grand beſoin pour les cauſes dont nous avons parlé ci-deſſus. En effet, les apparences de ſon commerce avec le capitaine Odonnell, commençoient à devenir trop évidentes.

pour pouvoir les cacher encore long-tems; elle fit tant & si bien, qu'elle détermina le brave Gavky à l'épouser. Ils sortirent un jour ensemble sous prétexte d'aller à la comédie, & s'en furent à la flotte, où ils furent mariés, & de-là, ils allerent consommer le mariage chez un baigneur (*). Ils revinrent, le lendemain matin, demander le consentement du pere & de la mere, qui dans l'état des choses ne se firent point tirer l'oreille pour le leur accorder. M. Anodin s'estimoit au contraire heureux de ce que sa fille eût épousé un parti si considérable, sans qu'il lui en coutât un sou pour sa dot. La mere de son côté étoit ravie de n'avoir plus une rivale qui la gênoit, & qui, dans le cas de la concurrence, l'emportoit ordinairement sur elle : quant à moi, je gagnois presque autant que les autres à cette affaire; puisque je m'étois vengé d'un faquin par avancement d'hoirie. Je goûtois à longs traits le plaisir de l'avoir coëffé, même avant son mariage; mais ce plaisir ne fut pas de longue durée. Gavky m'en vouloit intérieurement de ce que je l'avois démasqué, ce qui lui fit projetter de me perdre; il communiqua son dessein à sa femme, qui ne balança point à l'adopter. Elle avoit trop

(*) Les Baigneurs en Angleterre sont aussi complaisans que les Traiteurs de nos Guinguettes, ou nos loueurs de chambres garnies.

de raiſons de me haïr, pour ne s'y pas prêter ; ma préſence lui reprochoit ſans-ceſſe ſon deshonneur. Elle complotta avec ſon digne époux de me faire périr, même ignominieuſement, s'il étoit poſſible.

Mon maître s'étoit apperçu pluſieurs fois qu'il lui manquoit dans ſa boutique des drogues, dont je ne pus lui rendre compte, n'en ayant fait aucun uſage ; il me demandoit au reſte ce qu'elles étoient devenues ; ces pertes ſe renouvellerent ſi ſouvent, qu'enfin il perdit patience, me demanda ma clef, & me dit qu'il vouloit abſolument voir dans mon coffre, s'il étoit vrai que je ne l'euſſe pas volé. Ce propos me fit rougir & m'interdit. La rage m'arracha des pleurs qu'il prit pour l'aveu de ma faute. Je lui donnai cependant ma clef, & lui dis qu'il pouvoit ſe ſatisfaire à l'inſtant même, mais qu'aſſurément il ne ſeroit pas auſſi aiſé de me ſatisfaire moi, quand une fois il ſeroit convaincu de mon innocence. Eh bien, dit-il, en prenant ma clef, nous verrons : je le ſuivis dans ma chambre avec toute ſa famille. Il ouvrit mon coffre ; mais de quelle horreur ne fus-je pas ſaiſi, lorſqu'effectivement j'y vis avec lui qu'on y avoit mis toutes les drogues qu'on me ſoupçonnoit de lui avoir volées. „ Ah, ah vraiment ; oui j'avois tort parbleu, vous un fort honnête homme, me dit M. Anodin, oui nous avoir grand tort aſſurément de vous ſoup-

çonner, vous bien raiſon avoir de faire vos pleurs. J'étois ſtupéfait & ne ſavois que répondre. Chacun des aſſiſtans donnoit ſon avis & tiroit des conjectures. Les ſervantes ſeules étoient ſenſibles à mon malheur; elles ſe retirérent, en diſant que cela étoit bien malheureux, & qu'elles n'auroient jamais cru cela de moi. Madame Anodin prit delà occaſion de chapitrer ſon mari ſur ſon trop de confiance. Madame Gavky appuya le ſentiment de ſa mere, en diſant, qu'elle n'avoit jamais eu bonne opinion de moi, qu'il falloit me remettre entre les mains de la juſtice & me faire mener à Newgate. Le lâche Gavky, pour ſeconder les intentions de ſa femme, alloit partir ſur le champ; mais M. Anodin, qui prévoyoit les fraix de la procédure qu'il faudroit faire contre moi, rappela ſon gendre avant qu'il eût le tems de deſcendre l'eſcalier. „ Reſtez, mon fils, lui dit-il, reſtez; ce drôle avoit mérité bien d'être fait pendre: oh oui bien; mais il faut eſpérer que le ciel lui fera grace de converſion. Moi je me fâcherois d'être cauſe de la mort de lui. M. & Madame Gavky combattirent avec chaleur ſa réſolution, „ lui objectérent cent fois l'intérêt de la ſociété, qui exigeoit, diſoient-ils, qu'on me déférât à la Juſtice, pour prévenir les crimes que je pourrois commettre dans la ſuite; mais ils ne gagnérent rien. M. Anodin ſentoit alors pour moi

quelqu'intérêt qui lui parloit en ma faveur, & l'empêchoit de se rendre : „ Malheureux, me dit-il, sortez de la maison à moi, & priez Dieu qu'il vous change. „ J'étois revenu de mon étonnement, la fureur & l'indignation me rendirent la parole : „ vous avez raison de me croire coupable, dis-je à M. Anodin, les apparences sont contre moi ; malheur aux scélérats qui vous en imposent, & qui me traitent avec tant de noirceur. Je suis la victime de la haine de ce misérable, (ajoutai-je en montrant Gavky) ; c'est lui sûrement qui a mis vos drogues dans mon coffre pour me perdre d'honneur & me faire périr ; mais apprenez combien un pareil accusateur doit vous être suspect, il me connoît dès mon enfance. Nous avons presque toujours vécu dans les mêmes lieux, il a eu la lâcheté de ne point répondre à un cartel que je lui avois envoyé ; la conduite infâme qu'il a tenue dans l'aventure qui lui est arrivée depuis peu, & dont il ne s'est tiré que par mon secours, est encore une anecdote qui lui reproche sa turpitude. Un témoin tel que moi le gêne ; il n'a pas assez de courage pour s'en défaire en brave homme. Il veut se débarrasser de moi par la plus horrible perfidie ; & vous, madame, ajoutai-je, en m'adressant à sa femme, est-il possible qu'avec toutes les raisons que vous avez de me ménager, vous osiez vous prêter à ces

iniquités. Je ne veux pas cependant déclarer les raiſons qui m'ont acquis votre haine, mais à condition que vous ne me porterez point à la derniere extrêmité. „ La façon équivoque dont j'attaquai madame Gavky, excita ſa rage au dernier point. “ Miſérable, me dit-elle, en me crachant au viſage, crois-tu te juſtifier en récriminant ? que peux-tu dire ; & qui penſes-tu qui ſoit aſſez dépourvu de bon ſens pour ajouter foi aux calomnies d'un ſcélérat tel que toi ? Tenez, mon pere, continua-t-elle, en s'adreſſant à M. Anodin, je vous jure que ſi vous ne livrez ce voleur à la juſtice, je ne reſterai pas un jour ſous le même toit avec vous. » Gavky me dit alors d'un ton arrogant, qu'il mépriſoit les injures que je lui avois dites perſonnellement ; mais que ſi j'étois aſſez hardi que d'attaquer l'honneur de ſa femme, il m'égorgeroit auſſi-tôt. Scélérat, lui dis-je, « puiſſé-je te trouver en lieu de te faire repentir de tes indignités, j'aurois bien tôt délivré le monde d'un monſtre tel que toi... Mais qu'eſt-il beſoin d'attendre, continuai-je, en me ſaiſiſſant d'une vieille bouteille qui étoit auprès de moi ; il faut que je t'écraſe, & me faſſe moi-même juſtice. Gavky s'enfuit à cet aſpect. M. Anodin ſortit auſſi-tôt, avec tant de précipitation, qu'en deſcendant l'eſcalier, il ſe laiſſa tomber ſur ſon gendre qu'il renverſa ; tous deux roulérent l'un ſur l'autre juſqu'au bas. J'avois l'air

ſi terrible & ſi déterminé, que madame Anodin s'évanouit de frayeur, & que la fille, qui étoit pâle comme la mort, crut qu'elle alloit devenir l'objet de ma vengeance. « Quoi donc, M. Roderik, voudriez-vous me tuer ? Non pas, lui dis-je, il faudroit être auſſi lâche que votre époux ; mais je vous abandonne à vos remords. „ Je la quittai en diſant cela.

Comme je deſcendois, je rencontrai au milieu de l'eſcalier M. Anodin & ſon gendre qui le ſuivoit, l'un armé du pilon de ſon mortier, & l'autre de ſon épée ; « ce dernier s'adreſſant à moi : infâme, me dit-il, tu as donc tué ma chere femme, coquin, me dit l'apoticaire, où eſt ma fille. Votre fille peut vous aſſurer du contraire, lui dis-je, elle eſt au haut de l'eſcalier, je ne lui ai fait aucun mal ; mais dans quelque tems d'ici vous verrez comment elle méritoit votre confiance, & combien elle avoit de raiſons de me haïr & de m'accuſer. Madame Gavky, qui m'entendoit, craignant que je ne pouſſaſſe trop loin la converſation. " Laiſſez, laiſſez paſſer tranquillement ce coquin, dit-elle, qu'il s'aille faire pendre ailleurs. M. Anodin & ſon gendre me livrerent le paſſage ; mais le premier n'avoit pas laiſſé tomber mes dernieres paroles. Je crus reconnoître ſur ſon viſage qu'il avoit envie d'entrer en éclairciſſement ; mais Gavky l'entraîna dans ſon appartement. Pour moi, je ſortis la rage & le déſeſ-

poir dans le cœur, sans avoir pu donner la moindre idée de mon innocence.

En sortant de chez l'apoticaire, j'allai tout droit chez M. Concordance, pour lui conter mon histoire, l'engager à protéger mon innocence, & le prier de me conseiller sur le parti que j'avois à prendre. Mais malheureusement pour moi, il étoit allé à la campagne, d'où il ne devoit revenir que dans deux ou trois jours; en attendant son retour, j'allai pour consulter quelques amis que je m'étois fait dans le voisinage pendant que je demeurois chez lui, mais je vis avec la derniere douleur que tout le monde étoit déjà instruit de mon histoire, mais d'une façon si déshonorante pour moi, que personne ne voulut seulement m'écouter. Je m'étois ménagé quelque argent, qui m'étoit extrêmement utile dans l'affreuse situation où j'étois réduit; j'eusse cependant donné de bon cœur jusqu'au dernier sol pour réparer le tort qu'on avoit fait à ma réputation. Outre ma disgrace, j'avois encore le malheur d'être attaqué d'une de ces maladies honteuses, qui punissent si bien les hommes des vices de leur tempérament.

J'avois perdu le seul ami sur la compassion duquel j'aurois pu compter. Ce fut pour lors que je me ressouvins de mon ingratitude à son égard, & que je me reprochai envain l'empressement que j'avois eu de l'éloigner de moi. J'avois fait emporter mes

hardes dans l'auberge où j'avois déjà logé en arrivant à Londres, j'y restai deux jours en attendant le retour de M. Concordance, par le crédit duquel je me flattois de trouver bientôt à me placer. Quand je sus qu'il étoit de retour, j'allai pour le voir, mais par malheur, M. Anodin m'avoit prévenu, je trouvai le maître d'école si fort indisposé contre moi, qu'à peine voulut-il m'entendre jusqu'au bout. Bon, bon „ me dit-il, en secouant la tête, voilà de beaux contes. O Christ, faut-il que j'aie eu le malheur de m'intéresser pour vous, cela m'apprendra à vivre pour la suite. Non, je ne me fierois pas à présent à mon propre frere; quand le prophête Daniel ressusciteroit d'entre les morts, il n'obtiendroit pas ma confiance. Je me défierois, je crois, de l'ange de vérité.

Vous vous répentiriez de votre injuste prévention, lui dis-je, si vous vouliez un peu réfléchir sur les circonstances de mon histoire; mais je me flatte que je viendrai bout de vous convaincre. Je le souhaite, repartit M. Concordance; mais en attendant, je vous prie de ne point penser à moi. Vous sentez bien que si j'avois quelque commerce avec vous, on ne manqueroit pas de m'accuser d'être votre complice, tout le monde me montreroit au doigt, & je passerois pour votre receleur. „ Les propos du maître d'école m'impatientoient trop pour que je pusse les écouter plus long-tems.

Je sortis donc de chez lui plus affligé & plus furieux que jamais. J'allai louer une chambre près de St. Gilles, à 9 sols par semaine ; je songeai d'abord à me guérir. Je vendis, dans cette intention, trois de mes chemises, pour acheter les drogues dont j'avois besoin.

On juge bien de la façon dont j'étois logé pour mes 9 sols. J'étois tout le jour dans un misérable taudis, où je méditois sans-cesse sur les moyens de sortir d'embarras. Un jour que j'étois absorbé dans les réflexions les plus affligeantes, j'entendis faire un grand cri dans une chambre voisine de la mienne. J'y courus aussi-tôt, & je vis sur un misérable grabat une jeune personne qui ne donnoit aucun signe de vie. Je lui portai au nez une bouteille d'eau de senteur, elle commença à reprendre ses sens, elle ouvrit les yeux : mais ô Ciel! quel fût mon étonnement, lorsque je reconnus en elle cette femme infidelle que j'avois tant aimée & que j'avois été sur le point d'épouser; son malheureux état me toucha de compassion, & je sentis malgré moi renaître dans mon cœur toute la tendresse que j'avois eue pour elle. Je l'embrassai ; elle me reconnut sur le champ, & me serra entre ses bras en versant un torrent de larmes. Je ne pus m'empêcher d'y joindre les miennes. Elle fixa sur moi des regards attendris, & pro-

nonça d'une voix expirante ces paroles, qui me percerent le cœur.

» Cessez de vous intéresser pour moi, mon cher Random, je ne mérite pas vos bontés. J'ai formé contre vous des desseins honteux dont je rougis encore sur le point d'expirer. Laissez-moi, mon cher monsieur, laissez-moi les expier par la mort la plus horrible. Je n'ai pas encore long-tems à l'attendre. J'exhortai cette femme à prendre courage, je lui dis que j'oubliois pour jamais tous les sujets de reproche que j'avois contre elle, & que j'exigeois de sa reconnoissance, qu'elle partageât le peu d'argent que j'avois en ma possession; je l'interrogeai ensuite sur son évanouïssement & sur les causes de sa maladie, afin d'y apporter du remede : elle fut extrêmement touchée de ce que je lui disois; elle me serra la main tendrement & la baisa : » Vous êtes trop généreux, me dit-elle, vos bontés me font regretter la vie que je vais perdre, sans pouvoir vous en marquer ma reconnoissance. Je péris, hélas! faute de nourriture. »

A ces mots, cette malheureuse fille ferma les yeux & s'évanouit; son état eût attendri le cœur le plus farouche. Quel effet ne devoit-il pas faire sur moi, qui naturellement suis tendre & compatissant ? J'envoyai au plutôt l'hôtesse chercher de l'eau de canelle, & me servis de tous les moyens que je savois & que je pus imaginer pour

soulager cette belle infortunée; je parvins enfin à la faire revenir, je lui fis avaler une ou deux cuillerées d'eau de canelle pour lui rétablir l'estomac: je lui fis faire une rôtie avec d'excellent vin vieux, ce qui lui fit beaucoup de bien & la fortifia considérablement. Elle m'apprit alors que c'étoit le premier aliment qu'elle eût pris depuis trois jours. Je lui marquai quelque envie de savoir quelles étoient les causes de son malheur. Elle m'avoua que la misere l'avoit forcée à se prostituer, mais qu'elle étoit bien punie de s'être abandonnée à cet excès, puisqu'elle étoit infectée de la maladie la plus honteuse & la plus terrible, ce qui l'avoit obligée de louer une petite chambre pour y travailler à sa guérison; qu'elle étoit, malheureusément pour elle, tombée entre les mains d'un médecin qui l'avoit amusée par ses charlataneries, & l'avoit abandonnée après avoir épuisé totalement sa bourse; que depuis trois jours elle languissoit entre la vie & la mort, n'ayant pour tout bien que les haillons que je lui voyois sur elle, ayant été obligée de vendre & d'engager tous ses habits, soit pour payer son hôtesse, soit pour satisfaire à l'avidité du charlatan.

L'état de cette fille exigeoit un promt secours; je lui proposai donc de venir loger dans ma chambre, pour épargner le loyer de la sienne, & que, comme j'étois à-peu-près dans le même cas qu'elle, je

travaillerois

travaillerois à sa guérison en même-tems qu'à la mienne. Elle accepta mes offres avec les témoignages de la plus sincère reconnoissance, & dans l'état fâcheux auquel j'étois réduit, j'eus la consolation de trouver en elle une compagne aimable par ses sentimens, par l'esprit & par les talens. Je ne pus m'empêcher de lui dire un jour, que j'étois surpris qu'avec autant d'attraits, de mérite & d'éducation qu'elle en avoit, elle eut pu se résoudre à mener une vie si contraire à ses sentimens. » Hélas, me dit-elle, en soupirant, ce sont ces mêmes avantages qui sont causes de mes malheurs. „ Cette réponse me frappa; je la pressai instamment de m'instruire des particularités qui y donnoient lieu. Elle le fit en ces termes.



CHAPITRE XXII.

Hiſtoire de Mademoiſelle Williams.

Je ſuis fille d'un marchand de cette ville, qui, dans ſon commerce, avoit eſſuyé tant de traverſes, que las de les réparer, & s'ennuyant des caprices de la fortune, il mit ordre à ſes affaires; content d'un bien médiocre qu'il avoit préſervé du naufrage, il ſe retira pour en jouir au fond d'une province dans une petite terre qu'il poſſédoit. Je n'avois guères que huit ans lorſqu'il prit ce parti. Il me laiſſa à Londres entre les mains d'une tante, qui étoit une célébre Presbytérienne, & qui, par la ſévérité de ſa doctrine, me dégoûta de la lecture de ſes livres de piété, ſur leſquels elle me faiſoit méditer ſans relâche. J'acquerois des agrémens avec l'âge, & j'avois lié connoiſſance avec beaucoup de jeunes perſonnes de mon ſexe: une d'entr'elles, qui ſe piquoit de bel eſprit, me plaignoit journellement de la contrainte à laquelle j'étois réduite par le cagotiſme & la foibleſſe de ma tante. Elle me fit entendre qu'à mon âge, il étoit tems de ſécouer les préjugés de l'enfance, que je devois ſuivre ſon exemple, & m'accoutumer à penſer par moi-même. Elle me conſeilla de lire *Schaffſbury*,

Hobbes, *Collins*, & tous les auteurs dont les idées étoient oppofées à celles qu'on m'avoit inculquées; elle m'affura que par la comparaifon des unes aux autres, je ferois bien-tôt en état de produire moi-même un nouveau fyftême.

Cet efpoir flattoit ma vanité, je fuivis fon avis ou plutôt mon goût; car j'étois extrêmement prévenue contre tout ce que j'avois lu jufqu'alors : je m'attachai donc avec ardeur à mes nouvelles méditations, fi bien qu'en peu de tems je devins une efpèce d'efprit fort. J'étois toute fiére de mon érudition, & je la fis valoir avec tant de fuccès, qu'on m'honoroit du titre de philofophe; j'eus le talent de faire adopter mes décifions par quelques perfonnes; mais leur converfation ne flattoit point affez ma vanité. Je comptois fi fort fur ma doctrine, que je crus pouvoir tenter celle de ma tante : Je fus trompée dans mes conjectures. Mes opinions lui infpirerent tant d'horreur pour moi, qu'elle écrivit fur le champ à mon pere pour l'engager à me rappeler auprès de lui, & cela pour la fûreté de ma confcience. Il fe rendit aux inftances de ma tante, & je fus obligée d'aller le trouver en province. J'avois quinze ans pour lors; il me demanda compte de mes opinions, qui ne lui parurent pas fi condamnables qu'à ma tante, & dans lefquelles il me laiffa la liberté de vivre. Ce

fut peut-être ce qui me fit perdre une partie de l'attachement que j'avois pour elle. Comme j'étois privée dans ma retraite de mes compagnies ordinaires, & des desirs dont je jouissois assez fréquemment à la ville, je devins mélancolique; mais enfin je m'accoutumai peut-à-peu à la solitude, dont je charmois les ennuis par la lecture de quelques livres amusans, lorsque mes occupations me le permettoient; car ma mere étant morte depuis trois ans, mon pere à mon arrivée me chargea du soin de notre ménage. Comme j'avois beaucoup d'imagination, je m'amusois à faire des vers & des romans, qui dans la province étoient généralement goûtés, & m'avoient acquis la réputation d'un mérite extraordinaire; je m'amusois les matins à lire dans un petit bois voisin de la maison de mon pere, & que le grand chemin traversoit.

Un jour que je m'étois extrêmement préoccupée de ma lecture, un cavalier m'ayant apperçue, descendit de cheval, & vint à moi en disant qu'il vouloit m'embrasser; il me prit alors entre ses bras, & garda si peu de mesures, que je me mis à crier de toutes mes forces. J'eusse été peut-être la victime de la brutalité de cet insolent, si un autre cavalier, qu'un heureux hazard conduisit dans cet endroit, indigné de l'insolence du premier, ne fût accouru à mon secours. L'homme qui m'insultoit,

outré de ce que l'autre lui faisoit manquer sa proie, piqué d'ailleurs des reproches de mon protecteur, courut à son cheval, prit un de ses pistolets, qu'il tira contre lui. Heureusement il ne l'atteignit point. L'autre, pour se venger, lui porta sur la tête avec le manche de son fouet un coup si violent, qu'il le terrassa, & se saisit de de l'autre pistolet, dont il appuya le bout sur la poitrine de son adversaire, le menaçant de le tuer, s'il ne me demandoit pardon : il le fit, après quoi j'engageai mon défenseur à le laisser aller.

Ce généreux cavalier me reconduisit ensuite chez mon pere, qui le remercia beaucoup, quand je lui eus conté mon aventure : l'obligation que j'avois à cet Officier (car c'en étoit un) m'inspira pour lui quelque chose de plus que de la reconnoissance. Sa taille étoit parfaite, il avoit les yeux extrêmement vifs quoique modestes ; il avoit le nez aquilin, la bouche vermeille, les dents blanches, le visage plein & coloré, le sourire agréable ; de longs cheveux châtains, noués également, lui battoient la ceinture. » En un mot, pour abréger son portrait, il vous ressembloit parfaitement ; je ne vous dis point cela pour vous flatter, mais assurément il n'est personne qui ne vous prît pour son frere. Il nous apprit dans la conversation, qu'il étoit fils d'un riche gentilhomme du voisinage ; je

lisois dans ses yeux que j'avois fait sur son cœur l'impression la plus vive. Une pareille conquête flattoit mon amour-propre ; il sortit enfin pour retourner chez lui, après avoir promis à mon pere, qui l'en pria, de nous venir voir le plus souvent qu'il lui seroit possible. Mon aventure ne me sortoit point de la tête. J'en étois occupée toutes les nuits, elle ressembloit si fort à une histoire de roman, qu'elle rappeloit à ma mémoire toutes celles que j'avois lues en ma vie. Je rêvois quelquefois que j'étois Oriane ou Marphise, & que mon défenseur étoit le brave Amadis ou le généreux Orondate. Je voyois sans-cesse mon amant à mes pieds, m'exprimer son amour en désespéré ; je m'imaginois de tems en tems être en croupe sur son Palefroi, & que je voyageois pudiquement avec lui par monts & par vaux. Ces idées folles me suivoient même pendant le jour, je cherchois envain à les dissiper ; la présence de mon amant, qui venoit souvent nous rendre visite, les entretenoit ; je ne pus résister à leur impression, non plus qu'aux marques de tendresse & d'estime qu'il me fit paroître. Jamais je n'avois vu d'homme aussi spirituel & plus séduisant ; il exaltoit souvent mes charmes pour avoir lieu de me parler de mon esprit ; quelle est la jeune personne du sexe qui puisse défendre son cœur de pareilles attaques ? L'amour-propre plaide trop bien

en faveur de l'amant pour qu'il perde sa cause.

Léotharis (c'étoit le nom de mon amant) obtint sans peine l'aveu du penchant qu'il m'avoit inspiré ; & profitant un jour de l'absence de mon pere, il me fit voir des transports si vifs, & qui me paroissoient si sincères, que je ne pus plus long-tems me refuser à ses desirs. Le perfide, hélas! triompha de toute ma vertu ; jeune & sans expérience, je ne pouvois m'imaginer que Léotharis, en me promettant de m'épouser, ne souhaitât pas ardemment de me tenir parole ; son pere s'opposoit à notre union, mais il falloit, disoit-il, l'y déterminer par les suites de ma complaisance. Ah ! qu'un amant aimé persuade aisément un mensonge ; le perfide me trompoit, & je me serois reproché comme un crime, d'oser l'en soupçonner !

Voilà, mon cher M. Random, quel fut le fruit de ces charmes, de cet esprit & de cette éducation que vous admirez encore en moi ; si j'eusse été moins belle, je n'eusse pas fait la conquête d'un perfide ; si j'eusse été une idiote, les charmes de ma conversation ne l'eussent pas rendu encore plus avide de ma conquête ; si j'eusse manqué de jugement & de principes, j'eusse été, comme la plupart des femmes, une coquette capricieuse, que les apparences d'un mérite distingué n'auroient pas séduite ;

incapable également de réflexion & de sentiment, jalouse de la conquête de tous les hommes ensemble, je n'aurois pas prêté l'oreille assez long-tems aux fleurettes d'un seul pour en être séduite.

Je m'abandonnai donc aux transports de mon amant; ils étoient si vifs, que je ne réfléchis pas un seul instant sur les conséquences qui en pouvoient résulter; mais peu-à-peu les visites de Léotharis devinrent moins fréquentes; les caresses me parurent moins passionnées, mon cœur l'accusa de froideur; j'en conçus mille allarmes, & mes pleurs l'instruisirent de mes soupçons. L'intérêt de ma réputation m'allarma, je pressai mon amant de dissiper mes craintes en m'epousant, comme il me l'avoit promis. Il feignit un jour de se rendre à ma sollicitation, & me quitta dans le dessein, disoit-il, de chercher un ecclésiastique assez complaisant pour entrer dans nos vues, & qui voulût bien nous unir. C'étoit une défaite; l'ingrat sortit de chez moi pour la derniere fois, il n'y reparut plus. Je fus cependant huit jours dans la derniere impatience, tantôt je me plaignois au ciel de sa trahison, tantôt j'inventois moi-même des excuses en sa faveur, pour dissiper l'horreur de mes soupçons. J'appris enfin par un gentilhomme qui vint nous rendre visite, que le traître alloit partir pour Londres avec la femme que son pere lui

destinoit, pour laquelle il alloit acheter des habits de nôces. Je me trouvois, pour comble de disgrace, enceinte; cette nouvelle me mit au désespoir; & je ne pouvois envisager sans horreur la mauvaise opinion que l'on auroit de moi; les chagrins d'un pere tendre & complaisant, qui m'avoit toujours accablé de bontés, & qui, sur le déclin de ses ans, n'auroit pas la force de soutenir le deshonneur de ma conduite. Je croyois déjà le voir au tombeau; la honte & le chagrin déchiroient mon ame, je formai mille projets de vengeance contre le traître qui m'avoit abusée, l'accablement succédoit à ma rage; je pleurois vainement ma faute, & dans d'autres instans, l'espérance venoit encore me calmer. Je me faisois sans cesse le portrait de mon amant, je me rappelois toutes les belles qualités qui m'avoient séduites en lui, & je l'excusois de son absence sur la contrainte, à laquelle il étoit réduit par l'entêtement d'un pere opiniâtre, qui vouloit le porter à conclure un mariage contre son gré.

Je me flattois qu'il trouveroit moyen de s'échapper pour venir me donner sa foi; mais hélas! la nouvelle de son mariage se répandit dans tout le pays; que devins-je lorsqu'elle parvint jusqu'à moi? Je me serois donné la mort sur le champ, si l'envie de me venger de ce fourbe ne m'eût fait suspendre les effets de mon désespoir. Quel-

ques soins que je prisse de me cacher à mon pere, je vis bien qu'il s'étoit apperçu de mon état ; ce pere compâtissant renfermoit sa douleur en lui-même, il ne m'en parloit point, & faisoit de son mieux pour dissiper mon chagrin ; ses tendres soins & sa douleur, que je voyois bien qu'il cherchoit à me dérober, ne firent qu'augmenter ma rage contre l'auteur de ma peine. Je résolus absolument d'en tirer vengeance ; je quittai la maison de mon malheureux pere pendant la nuit. J'arrivai à la pointe du jour à une petite ville où l'on prenoit le carosse de Londres ; j'entrai dans la voiture, & j'arrivai dans cette ville sans pouvoir proférer une seule parole. J'étois si préoccupée du projet de ma vengeance, que je ne m'apperçus point qu'il y eût quelqu'un avec moi dans la voiture. Dès que je fus arrivée, je pris un logement dans le quartier le plus isolé de la ville, je changeai de nom, & ne m'attachai plus qu'à trouver la maison de mon imposteur ; je la découvris enfin. Les transports qui m'agitoient étoient trop violens pour me donner le tems de concerter le projet de ma vengeance ; j'allai à la maison de Léotharis, à qui je demandai à parler ; un domestique me demanda mon nom, je refusai de le lui dire, & le priai de m'annoncer comme une personne qui avoit à traiter avec son maître d'une affaire de la derniere con-

ſéquence. On me fit entrer dans un appartement juſqu'à ce qu'il fût averti ; j'y demeurai environ un quart-d'heure ſans que mon traître parut ; on vint me dire enfin qu'il étoit en compagnie, & qu'il ne pouvoit voir perſonne. Je ne pus contenir plus long-tems ma fureur ; je tirai un poignard que j'avois caché ſous ma robe, & montant l'eſcalier avec précipitation : „ Je „ veux le voir ce perfide, m'écriai-je, & lui „ plonger ce poignard dans le cœur. » Tous les domeſtiques accoururent à ce bruit, ils me ſaiſirent & me déſarmerent ; je tentai vainement de m'arracher de leurs mains. Comment vous exprimer la rage dont je fus tranſportée lorſque je vis paroître mon barbare amant avec ſa jeune épouſe ? Je perdis tout ſentiment ; on profita de mon évanouiſſement pour me tranſporter dans une chambre haute & iſolée. Lorſque j'eus pu recouvrer l'uſage de la raiſon, j'eſſuyai mille queſtions impertinentes, de la part d'une vieille femme, ſur mon état & ſur ma condition.

Je ne lui répondis point ; elle m'apprit que mon emportement avoit étrangement ſurpris tous les parens de Léotharis qui en avoient été témoins ; & que ſur les queſtions qu'ils lui avoient faites à mon ſujet, il leur avoit conſtamment répondu que j'étois folle, & qu'il falloit m'enfermer à *Bedlam* ;

(*) mais que sa femme s'étoit persuadée quelque chose de plus dans cette affaire, & que ses soupçons lui avoient fait tant d'impression, qu'elle étoit allée se mettre au lit, en ordonnant à ses domestiques d'avoir soin de moi. Sans entrer dans aucun détail avec la vieille, je la pria de me faire venir une chaise à porteurs, pour me faire conduire chez moi; elle refusa de le faire avant d'avoir obtenu le consentement de son maître qui le lui donna; on m'emporta dans un état que je ne puis décrire. Le désespoir d'avoir manqué mon coup me causa une fiévre si violente, que j'en fis une fausse couche. Je n'avois cependant rien perdu de mon ressentiment contre Léotharis. Malgré cet événement, qui sembloit me tirer de peine, ma douleur étant plus tranquille me laissoit aussi la liberté de méditer davantage sur la façon dont je punirois mon perside. J'étois occupée des idées les plus cruelles, lorsqu'on vint me dire qu'un jeune homme demandoit à me voir, qu'il avoit quelque chose de la derniere conséquence à me communiquer, & que ce qu'il avoit à m'apprendre, ne pouvoit que me flatter beaucoup; j'étois extrêmement émue, & je me consultois sur la réponse que je devois faire, lorsque je vis entrer dans ma chambre un cavalier d'une figure aimable, & d'un taille

(*) C'est l'Hôpital des Fous à Londres.

avantageuſe; il s'excuſa d'abord de la liberté qu'il prenoit d'entrer ſans être introduit, ſur l'impatience qu'il avoit de me voir & de m'entretenir. Je l'examinois avec ſoin, & ne ſavois que lui répondre; je lui demandai, en héſitant, quelle affaire il avoit à me communiquer; il me dit qu'elle exigeoit le ſecret, & qu'il ne pouvoit en faire part qu'à moi ſeule: je priai donc l'hôteſſe de ſe retirer; l'inconnu me ſurprit beaucoup en me diſant qu'il étoit inſtruit des moindres circonſtances de mon hiſtoire par Léotharis lui-même, dont la conduite, à mon égard, lui inſpiroit tant d'horreur pour ce perfide, qu'il venoit m'offrir ſon bras pour le punir; que d'ailleurs il lui en vouloit pour une inſulte perſonnelle qu'il en avoit reçue; mais que le premier motif qui l'y déterminoit, étoit l'intérêt de ma vengeance, dont il étoit diſpoſé à ſe charger, pourvu que je vouluſſe lui prouver par le don de mon cœur, que je l'acceptois pour défenſeur.

Dans les diſpoſitions où j'étois, que pouvoit-on me propoſer de plus agréable? Je crus voir dans l'inconnu un protecteur généreux que le ciel me ſuſcitoit pour le charger de la meilleure cauſe du monde, & il me promit de me défaire de Léotharis cette nuit même. Je lui donnai réciproquement parole qu'après ce coup il pouvoit diſpoſer de moi ſelon ſa volonté; il ſortit en jurant

qu'il alloit de ce pas prendre les mesures nécessaires pour que Léotharis ne pût lui échapper. Sur les deux heures après minuit il vint frapper à ma porte : je lui ouvris, il étoit tout couvert de sang, & tenoit encore son épée à la main. « C'en est fait, me dit-il d'un ton ému, vous êtes vengée. » Il ajouta qu'il n'avoit aucun reproche à se faire par la façon dont il l'avoit tué ; qu'il avoit envoyé un cartel à Léotharis, auquel il avoit répondu ; qu'étant sur le champ de bataille, il lui avoit demandé raison de sa conduite à mon égard, & qu'après une minute de combat il l'avoit laissé baigné dans son sang, & percé de trois coups d'épée. J'embrassai mon défenseur ; je m'informai avec avidité de toutes les particularités du combat, dont je lui fis plusieurs fois recommencer le récit. La douceur naturelle à mon sexe ne pouvoit m'empêcher d'y prendre plaisir, & le desir de la vengeance sembloit avoir familiarisé mon ame avec les images les plus cruelles. C'étoit avec joie que mes yeux contemploient le sang dont l'épée & les habits de mon vengeur étoient teints ; mais j'aimois sur-tout à me peindre Léotharis mourant & demandant au ciel pardon de sa perfidie à mon égard. Cette pudeur, ces sentimens que je n'avois sacrifiés qu'avec peine à l'amour, je les sacrifiai sans presque aucune résistance au plaisir d'être vengée. *Horatio* (c'est ainsi que j'appellerai

mon vengeur) exigea de moi le prix de sa victoire, il l'obtint comme si ma reconnoissance eût dû le récompenser d'un crime par un autre; ce dernier ne fût pas plutôt commis, que mon ivresse commença à se dissiper. Les remords s'éleverent dans mon cœur, & le sommeil, au lieu de les appaiser, ne fit que les accroître; milles songes plus affreux les uns que les autres, m'agiterent pendant toute la nuit; je voyois Léotharis, le visage couvert des horreurs de la mort & baigné dans son sang, me reprochant mon injustice & ma barbarie, & protestant de son innocence. Il se justifioit d'un ton si pathétique, que je ne pus résister à cette impression; je me réveillai en faisant un grand cri, mon nouvel amant m'en demanda la raison, je la lui dis; il me tint cent discours plus insinuans les uns que les autres pour me calmer, & parvint encore à me persuader qu'il n'avoit rien fait que de juste. Je me rendormis, le même songe vint encore occuper mes esprits; je passai le reste de la nuit dans une agitation affreuse; je conçus une telle horreur pour Horatio, que le lendemain matin je ne pouvois le regarder sans frémir; il s'apperçut de mon trouble, & sentant bien quelle en étoit la cause, il voulut le calmer : « Espérez encore, me dit-il, puisque vous regrettez votre ingrat, peut-être n'est-il point mort, je l'ai laissé blessé & sans connoissance sur le lieu du combat,

mais peut-être ses plaies ne sont-elles pas mortelles. » A ces mots, je lui dis avec transport de se lever, mais qu'il y alloit de sa vie à reparoître devant moi, s'il ne m'apportoit des preuves convainquantes que Léotharis vivoit encore; que j'étois résolue, s'il étoit mort, de le venger de moi-même, en me livrant à la justice. « Je n'ai rien fait, me dit-il, que par amour pour vous; je n'ai rien à me reprocher part rapport à la façon dont je vous ai vengée d'un perfide, puisque je l'ai fait en homme d'honneur; cependant vous me traitez comme un lâche assassin, comme un scélérat mercenaire que l'on ne veut plus voir dès qu'il est payé du crime qu'il a commis. Que sais-je encore, si Léotharis respire, si vous ne regarderez pas comme un crime de ne l'avoir point tué tout-à-fait, & de n'avoir satisfait qu'à moitié votre vengeance. « Je lui jurai qu'il m'en seroit plus cher, & que loin de le mépriser, je ne verrois jamais en lui qu'un vainqueur généreux, & non un assassin. « Hé bien, madame, hé bien, répartit Horatio, il faut vous satisfaire & m'exposer à tout pour vous prouver que je vous adore, heureux si votre amant n'a point perdu tous les principes d'honneur; je vais aller m'informer du sort de Léotharis, me présenter même à ses yeux, dussé-je me perdre par cette démarche, vous ne douterez point de ce que vous pouvez sur

moi. » Il sortit en disant cela. Quand je fus seule je m'abandonnai à mes réflexions : avec quelle horreur ne vis-je pas combien j'étois coupable! je ne me regardois plus que comme une meurtriere. L'ombre de mon amant étoit toujours présente à mes yeux, je n'envisageois point de termes à ma douleur ; mais au bout de deux heures Horatio revint, & dissipa mes remords & mes craintes par une lettre qui contenoit ce qui suit :

Toute cruelle que vous ayez été, madame ; à l'égard d'un homme qui vous a aimé, je suis encore touché de la triste résolution que vous avez prise ; conservez votre vie & votre liberté! Les coups que j'ai reçus d'Horatio ne sont point mortels, aimez-le puisqu'il vous aime, & faites ensorte d'oublier un homme assez généreux pour ne vouloir point se souvenir que vous avez attenté tous deux à ses jours.

LEOTHARIS.

Je connoissois l'écriture, cette lettre me causa des transports de joie inexprimables, je faisois mille caresses à Horatio ; pouvois-je soupçonner qu'il me trompoit? Mes caresses cependant étoient moins le fruit du penchant que j'avois pour lui, que l'expression du plaisir que je ressentois en apprenant que mon premier amant vivoit encore ;

mais ma joie ne fut pas de longue durée. L'inquiétude où j'avois été pour Léotharis n'avoit point détruit mes autres chagrins, elle n'avoit fait que les suspendre, en absorbant, pour ainsi dire, mon ame tout entiere : dès que cette inquiétude fut dissipée, mille autres chagrins reparurent. Cette lettre, qui m'avoit fait tant de plaisir & que je relisois sans cesse, me replongea dans un cruel abbattement : Elle contenoit des reproches de l'homme que je chérissois le plus au monde, tout perfide qu'il étoit. Elle me rappeloit les douceurs de notre engagement ; quel triste souvenir que celui des plaisirs qui ont causé notre perte !

Horatio cependant faisoit de son mieux pour m'égayer ; il me procuroit la compagnie de quelques-unes de ces femmes, qui, quoiqu'elles ne se livrent pas aux desirs du premier venu, vivent cependant de leurs appas. Leurs sentimens étoient si peu conformes aux miens, que leur société ne pouvoit que m'être à charge ; elle me devint cependant insensiblement agréable, par la privation où j'étois de toute autre. Horatio seroit peut-être parvenu à dissiper mon chagrin, si un hasard malheureux ne fût venu troubler la sécurité dans laquelle je commençois à vivre : Pardonnez si ce souvenir me coûte encore des larmes, elles sont bien légitimes ! Une de mes amies, en feuilletant quelques papiers, m'en fit voir un im-

primé qui renfermoit ce que je vais vous dire.

AVIS.

Une jeune demoiselle du comté de... est disparue de la maison de son pere vers la fin de Septembre, pour quelques chagrins dont on ignore la cause ; on n'a point encore entendu de ses nouvelles. On prie ceux qui pourront en donner, de vouloir bien s'adresser à M....... rue ..... ils seront bien récompensés. Si cette demoiselle veut retourner chez son pere, qui est inconsolable de sa perte, elle peut s'attendre d'en être bien reçue, quelque raison qu'il ait de se plaindre d'elle. C'est le seul moyen qu'elle puisse employer pour conserver les jours d'un pere infortuné, prêt d'entrer au tombeau, accablé du poids de son chagrin, de ses ans & de ses infirmités.

Ce billet ne regardoit que moi; une remontrance si tendre & si pathétique fit sur mon cœur l'impression la plus vive. J'étois dans la disposition d'imiter l'enfant prodigue, j'écrivis d'abord à quelques personnes pour m'informer si mon pere étoit toujours dans les mêmes dispositions; mais hélas! on m'apprit que sa douleur avoit fini ses jours, & qu'il avoit disposé de son bien en faveur d'un ami, pour marque de son ressentiment envers moi. Quelle affreuse

nouvelle pour mon cœur, je m'accusai de la mort de mon pere, je ne cessois de la pleurer! J'évitois toutes les compagnies, pour passer mon tems à gémir sur mes fautes & sur mes infortunes. Mes connoissances m'abandonnerent de leur côté; Horatio, qui ne me voyoit plus que les larmes aux yeux, ayant enfin reconnu qu'il ne devoit mes faveurs qu'aux besoins que j'avois de son secours, prit son parti, c'est-à-dire, qu'il cessa tout d'un coup de revenir chez moi. J'appris quelques jours après qu'il m'eût abandonnée, que l'histoire de son combat avec Léotharis étoit faite à plaisir, qu'ils ne s'étoient jamais battus, & qu'ils étoient convenus ensemble de me jouer de la sorte, l'un pour échapper à mon ressentiment, & l'autre pour me séduire. Je fulminai, je versai des larmes, enfin le désespoir & la nécessité triompherent totalement des principes de vertu que j'avois puisés dans mon éducation; j'étois déjà résolue de tout faire pour me tirer de la misere à laquelle j'étois réduite; lorsqu'une vieille femme, sous prétexte de vouloir me consoler, vint me rendre visite. Elle s'étendit beaucoup sur ma beauté, proféra mille invectives contre le traître qui m'avoit abandonnée, & me fit entendre, que dans l'état où j'étois, il falloit user de toutes mes ressources; que j'étois maîtresse de ma fortune si je voulois profiter de tous mes avantages. J'avalois le

poison à longs traits : j'encourageai la vieille à s'expliquer plus clairement; elle m'offrit de demeurer chez elle, où j'aurois une cour nombreuse de galans, dont le moins riche pouvoit me faire vivre à mon aise : mais à condition que je partagerois avec elle les profits de ma prostitution. Cruelle indigence! de quelles vertus ne triomphes-tu pas! J'allai loger avec elle; & suivant son avis, je pris pour mieux faire des dupes, un air de candeur & de simplicité qui me réussit effectivement à merveille. Ma premiere conquête fut un conseiller, qui me crut si novice après huit jours de visites régulieres, qu'il offrit de me servir de protecteur; il me questionna sur mon état, & après le lui avoir exposé, il me présenta dix guinées, que j'acceptai, & dont il me fallut faire le partage, ce qui me déplut infiniment.



CHAPITRE X.

Mademoiselle Villiams est interrompue par l'arrivée d'un commissaire & de plusieurs Archers, qui la prennent pour une autre & la menent en prison. Roderik l'y suit. L'Exemt reconnoît son erreur & la répare. Suite & fin de l'histoire de mademoiselle Villiams. Elle embrasse un nouveau genre de vie.

L'Infortunée mademoiselle Villiams parloit encore, lorsqu'elle fut interrompue par de grands coups qu'on frappoit à la porte. Je l'ouvris, & vis entrer trois ou quatre archers conduits par un commissaire, qui s'adressant à elle lui commanda de le suivre en prison, en vertu d'un ordre dont il étoit porteur. Pendant qu'il lui parloit, les archers l'avoient déjà saisie, & commençoient à la tirailler indignement. La brutalité de ces coquins m'enflamma de courroux, je me saisis d'un manche à balai, & sans faire attention au nombre, je me disposois à les charger, lorsque mademoiselle Villiams m'arrêta; elle me dit avec une fermeté qui me surprit, qu'elle me prioit de ne point user de violence, que ma témérité lui seroit inutile & me seroit préjudiciable. Elle s'adressa ensuite au commissaire, & lui de-

manda à voir l'ordre; après l'avoir lu, elle lui dit qu'elle n'étoit point la personne dont il étoit question, que ce n'étoit point son nom dont il y étoit mention, qu'ainsi ils prissent garde à ce qu'ils alloient faire : « Bon, bon, dit le commissaire, je consens à payer les dommages & intérêts si je me trompe; je suis sûr de mon fait, vous avez oublié votre nom, mais nous allons vous mettre en lieu où vous aurez le tems de vous en rappeler le souvenir. Où voulez-vous aller, voulez-vous demeurer chez moi, ou loger en prison (*)? » Si je dois être emmenée, répondit mademoiselle Villiams, conduisez-moi chez vous par préférence. « Hé bien dit le commissaire, il faut me payer votre pension d'avance, vous pouvez compter que vous serez traitée comme une princesse. » Mademoiselle Villiams lui dit qu'elle n'avoit point d'argent. « En ce cas, dit le commissaire, allons en prison, car je ne fais point de crédit. « Il ordonna

[*] A Londres, lorsqu'on est arrêté pour dettes, ou pour quelque cause légere, on peut opter de payer une somme prescrite à celui qui vous arrête, pour demeurer chez lui comme prisonnier, jusqu'à ce que la Partie adverse soit appaisée, ou bien d'être conduit à la prison commune, lorsqu'on n'est pas en état de payer sa pension.

enſuite à l'un des archers d'amener un carroſſe; il permit à mademoiſelle Villiams de me dire quelque choſe en particulier, ſur la priere qu'elle lui fit de lui accorder cette grace. Elle me dit de ne point m'inquiéter, qu'elle ſeroit bientôt hors de ce mauvais pas, & que cette aventure tourneroit peut-être même à ſon profit. On vint avertir que le caroſſe attendoit, j'obtins la permiſſion d'accompagner mademoiſelle Villiams en priſon. Quand nous y fûmes arrivés, le commiſſaire deſcendit le premier, il montra l'ordre au geolier; ce dernier n'eût pas plutôt jetté les yeux deſſus : « oh oh, c'eſt Eliſabeth Cary? Eh viens-donc ma vieille pratique, je ſuis ravi de tout mon cœur de te revoir. » Il vint en diſant cela, donner la main à mademoiſelle Villiams, qu'il n'eut pas plutôt enviſagée, que ſe tournant vers le commiſſaire; que diantre m'amenez-vous donc là, lui dit-il, ce n'eſt pas elle. « Moi je ſoutiens que ſi, dit le commiſſaire, c'eſt bien Eliſabeth Cary elle-même. » C'eſt elle comme c'eſt ma grand-mere, repartit le geolier. Mademoiſelle Villiams dit alors au commiſſaire, que s'il eût bien voulu l'en croire, il n'auroit pas commis cette mépriſe, mais qu'il apprendroit à ſes dépens à ne point arrêter mal-à-propos une honnête fille. Parbleu nous verrons cela, dit le commiſſaire; il faut me prouver la vérité de ce que vous dites. Il

nous

nous conduisit en disant cela dans la chambre du geolier, & fit apporter une bouteille de vin. Mademoiselle Villiams me donna alors l'adresse de deux de ses amies, pour les engager à venir attester la vérité du fait. J'allai les chercher avec le carosse. Heureusement je les trouvai toutes deux; je leur contai l'aventure de mademoiselle Villiams; elles en furent enchantées, & goûterent par avance le plaisir de chagriner un de leurs ennemis déclarés. Car il y a tout autant d'antipathie entre messieurs les commissaires & les filles publiques, qu'entre les chiens & les chats. Elles embrasserent cordialement la prisonniere : « Eh! depuis quand, ma chere Nancy Villiams es-tu donc ici, lui dirent-elles, & quelle en est la raison. Mademoiselle. Villiams leur détailla les circonstances de son aventure : Elles s'offrirent d'affirmer pour elle devant le Juge de paix, qu'elle n'étoit point la personne dont il étoit question dans l'ordre. Le commissaire, qui pour lors étoit convaincu de sa méprise, voulut leur épargner cette peine. « Mesdames, leur dit-il, il n'y a pas grand mal à tout cela, quittons-nous bons amis; pour réparer ma sottise je vous offre encore une bonne bouteille de vin. » Cette proposition fut rejettée des trois compagnes. Mademoiselle Villiams lui demanda s'il s'imaginoit de bonne foi qu'il en seroit quitte pour quelques verres de mauvais vin. « Le geolier

prit là-deſſus la parole, & proteſta que ſon vin étoit le meilleur qu'on pût trouver dans la ville. Tant mieux pour vous, repartit mademoiſelle Villiams : mais fût-il le meilleur vin de Champagne, il ne me feroit pas oublier le tort qu'on vient de faire à ma réputation, qui ne m'eſt pas moins chere que ma ſanté, à laquelle le ſaiſiſſement que je viens d'éprouver ne peut être que très-préjudiciable. Quoi donc ! perſonne, quelqu'innocent qu'il fût, ne feroit donc à couvert d'aller en priſon ? S'il eſt permis à Meſſieurs les commiſſaires d'empriſonner indiſtinctement tout le monde, quel riſque ne courroit-on pas à leur déplaire, s'ils en étoient quites pour avouer qu'ils ſe ſont mépris ? » Mais heureuſement la ſageſſe du gouvernement a prévenu leur malice. M. Vautour (c'étoit le nom du commiſſaire) voyant bien qu'il avoit à faire à des perſonnes inſtruites de l'étendue de ſes fonctions, ſe mit à réfléchir en frottant ſon front, & en jurant très-énergiquement contre notre vieille coquine d'hôteſſe, qui, diſoit-il, l'avoit trompé. Après bien des diſcuſſions inutiles, on s'en rapporta à la déciſion du geolier, qui fit encore apporter quelques bouteilles de vin ; & prononça que le commiſſaire payeroit tout l'écot, la dépenſe du fiacre, & donneroit à la plaignante deux guinées pour indemnité. Vautour ſouſcrivit à la ſentence, & paya ſur le champ deux guinées à made-

moiselle Villiams, qui donna à chacune de ses amies une demie guinée pour prix de leur témoignage, & mit l'autre dans sa bourse. Nous nous retirâmes ensuite tous quatre, laissant le commissaire très-mortifié de sa sottise & encore plus de la réparation, quoiqu'en justice réglée elle eût dû lui coûter beaucoup plus. La guinée que mademoiselle Villiams venoit de gagner si heureusement, nous vint fort à propos; j'avois déjà vendu six de mes chemises pour nous aider à subsister; il ne me restoit plus que les habits que j'avois sur moi. Comme nous avions tout à craindre de la mauvaise volonté de notre hôtesse, nous allâmes nous loger ailleurs dès le lendemain, dans l'intention de ne paroître l'un & l'autre que lorsque nous serions parfaitement guéris. Je priai mademoiselle Villiams de m'achever son histoire, elle s'en acquitta comme il suit :

Suite de l'histoire de Mademoiselle Villiams.

Je m'étois trop bien tirée de mon rôle de novice pour ne le jouer qu'une fois. La conquête du conseiller fut suivie de celle de cinq autres dupes; cependant peu à peu ma réputation s'étendit, & je perdis le titre de vestale. Ma gouvernante jugea pour lors à propos de me quitter & d'aller se pourvoir de marchandises un peu moins achalandées; cela m'obligea de quitter mon logement,

j'en pris un autre près de *Charing-croſſ*, à deux guinées par ſemaine. J'ouvris ma porte à tous les adorateurs pécunieux, que la fortune m'adreſſoit; mais comme je n'avois pas le talent de les fixer, chacun d'eux ſouhaitant d'être l'unique poſſeſſeur de mes charmes, & ne les mettant pas à un aſſez haut prix pour cela, je fus obligée encore une fois de changer de domicile, parce que le prix de mes faveurs baiſſoit à meſure que le nombre de mes galans augmentoit. La nobleſſe m'avoit abandonnée, j'étois réduite au tiers état pour m'achalander davantage; j'avois même été contrainte de me ſervir de l'entremiſe de quelques garçons cabaretiers qui m'adreſſoient des pratiques: obligée de payer graſſement la protection de mes entremetteurs, quelle horreur n'avois-je pas pour l'état affreux auquel j'étois réduite! Les compagnies qu'ils m'envoyoient, étoient ordinairement compoſées de libertins ou de brutaux, échauffés par le vin & par la fureur de leur emportement. Avec combien de répugnance & de chagrin ne me voyois-je pas forcée à me prêter pour un vil intérêt à l'infâme lubricité de gens ivres, & qui peut-être alloient porter dans mon ſein un poiſon affreux? Je ſentois trop la rigueur de mon deſtin, pour paroître accorder de bonne grace ce que je n'accordois que par néceſſité.

J'étois toujours triſte & mélancolique, ce

qui m'attiroit quelquefois de mauvais traitemens, & fit déserter en peu de tems tous les galans que mes Emissaires m'avoient acquis. Je me trouvai bientôt dénuée de tout secours ; il me fallut vendre ma montre, mes boucles d'oreilles & quelques autres bijoux pour m'aider à subsister. Un soir, que je méditois profondément sur les causes de ma misere, un baigneur, qui me protégeoit conjointément avec les cabaretiers, m'envoya une chaise à porteur avec ordre de venir sur le champ chez lui. Je m'ajustai de mon mieux, & partis aussi-tôt ; on me fit monter dans une chambre, où je trouvai un officier qui m'attendoit, disoit-il, pour souper avec moi. Nous soupâmes en effet tête-à-tête ; le vin de Champagne ne fut pas épargné ; il assoupit pour quelque tems la mélancolie qui me dévoroit ; & si je ne m'endormis pas dans les bras du plaisir, ce fut du moins sans être déchirée par ces réflexions accablantes qui me suivoient partout, que je me livrai au sommeil.

Mais que devins-je, le matin, lorsque ne trouvant plus l'officier à mes côtés, je m'apperçus, que, non-seulement il m'avoit volée, mais qu'il avoit encore emporté les couverts & les flambeaux d'argent du baigneur. Au cri perçant que je jettai, ce dernier accourut, & la premiere chose qu'il fit, fut de m'accuser d'être d'intelligence avec le voleur. J'eus beau protester que j'étois innocente, il me

fit arrêter. Je fus conduite devant le juge, qui, prenant ma confusion pour un aveu de ma faute, me condamna, après un interrogatoire très-superficiel, à être conduite à Bridvell.

Rien n'est comparable à l'état affreux où je me trouvai dès que je fus entrée dans ce lieu d'humiliation. Quoiqu'à mes yeux même ma conduite ne fut pas irréprochable, la différence qu'il y avoit de mes compagnes d'infortune à moi étoit trop grande pour que je ne la sentisse pas. Elles étoient toutes renfermées pour des crimes réels; c'étoit au contraire sur une fausse imputation que j'étois condamnée. Pour les fautes que j'avois à me reprocher, je ne pouvois les voir que telles qu'elles étoient, c'est-à-dire, que comme des fautes commises plutôt contre nous-mêmes, que contre les autres, qui dès-lors ne doivent trouver leur punition que dans les malheurs qu'elles amènent; mais qui ne méritent point l'animadversion publique. L'horreur de mon sort s'augmenta par l'idée de celui dont j'avois joui dans ma premiere jeunesse, & dont m'avoit privé la perfidie de Léotharis. La passion me l'avoit fait haïr, la raison me le fit détester, & mon malheur m'éclairant sur toute l'indignité de sa conduite, je ne pouvois concevoir comment un crime, dont je payois si cher les funestes conséquences, restoit impuni. Vous, à qui je ne songe encore à présent

qu'en répandant des larmes, vous, à qui je ne ſongerai jamais que pour en verſer, pere tendre, pere infortuné, dont je devois ſoulager la vieilleſſe & de qui j'ai abrégé les jours, votre ſouvenir vint auſſi ſe préſenter à la mémoire de votre malheureuſe fille. Ce ſouvenir & mes regrets vous auroient pleinement vengé, ſi quelque choſe pouvoit aſſez venger la tendreſſe offenſée d'un pere !

Mademoiſelle Villiams s'arrêta en cet endroit pour eſſuyer ſes pleurs. C'étoit la nature qui les faiſoit couler, & la nature ſe fait entendre à tous les hommes ; auſſi en ſaiſis-je toute l'expreſſion, auſſi me ſentis-je attendri au point de mêler mes larmes aux ſiennes. Elle s'en apperçut. O ! généreux Random, me dit-elle, en tournant ſur moi des yeux encore humides, « quoi, c'eſt vous que je vois ? C'eſt pour une fille qui a voulu vous tromper que vous daignez vous attendrir ? Ah ! cachez-moi votre ſenſibilité, elle augmenteroit ma confuſion.

Je la conſolai du mieux qu'il me fut poſſible, & je l'engageai à continuer ſon récit, qu'elle reprit ainſi.

S'il n'y avoit eû que la captivité à ſouffrir, je l'aurois ſoufferte patiemment ; mais les traitemens cruels qu'on me faiſoit éprouver chaque jour, me réduiſirent bientôt au déſeſpoir, & je réſolus de me donner la mort. J'attachai une corde au plancher, &

j'allois m'élancer avec elle, lorſqu'on me ſurprit. Au lieu de m'aider de conſeils & de remontrances, au lieu d'adoucir la rigueur de mon ſort, on me chargea de coups. Je reſtai quelque tems ſans connoiſſance, & je ne revins à moi que pour tomber dans un délire ſi furieux, que je m'arrachois moi-même à belles dents la chair des bras & des jambes, & de toutes les parties du corps où je pouvois me mordre ; je me briſois la tête contre le mur & le pavé, & l'on fut obligé pendant trois jours de me garder à vue. Au bout de ce tems ma frénéſie ſe calma ; mais une mélancolie, plus dangereuſe en ce qu'elle étoit plus ſombre & plus réfléchie, lui ſuccéda, & je réſolus de me laiſſer mourir de faim. L'air ſtupide avec lequel je regardois ceux qui m'environnoient, les inquiétoit, à ce qu'il me parut ; lorſque ma réſolution fut entièrement priſe, je rompis tout-à-coup le ſilence, & leur parlant avec une fermeté dont je ne me ſerois jamais cru capable ! « Barbares, leur dis-je, ſi c'eſt pour m'empêcher de mourir que vous vous tenez à mes côtés, vous pouvez me délivrer de votre vûe qui m'eſt odieuſe, auſſi-bien tous vos ſoins ſeront inutiles. Loin de mettre obſtacle à la réſolution que j'ai priſe de finir mes jours, votre préſence en hâtera l'exécution. La vie ne peut plus être un bien pour moi, dès qu'il faut le partager avec des monſtres tels que vous. »

Mon corps, couvert de plaies presque par-tout, mes yeux éteints d'accablement, ma voix foible & tremblante par la quantité de sang que j'avois perdu, formoient le tableau le plus propre à exciter la pitié. Et cependant, le croirez-vous, Random ? des hommes ne rougirent point de ne répondre à un discours qui montroit toute l'affliction de mon ame, que par un sourire moqueur, & qu'en me disant que l'on en avoit su réduire de plus résolues que moi.

L'indifférence avec laquelle je les entendis, ne pouvoit venir que de celle que j'avois prise pour la vie, & qui s'augmentoit de plus en plus. Quand mes surveillans eurent pénétré mon dessein, ils mirent tout en usage pour en détourner l'exécution ; mais ce fut inutilement; leurs promesses n'eurent pas plus d'effet que leurs menaces. Deux jours s'étoient déjà passés depuis que je persistois opiniâtrément à refuser toute nourriture, lorsqu'on vint m'annoncer que j'étois libre, le scélérat qui avoit causé ma détention ayant été pris, & m'ayant entiérement déchargée dans son interrogatoire. Je ne dirois pas aisément quel fut l'état de mon ame à cette nouvelle. Semblable à un homme que l'on rappelle, lorsqu'il est déjà loin, pour venir chercher quelque chose de précieux qu'il a oublié; c'est avec plaisir qu'il s'entend appeler, mais il est fâché d'être si éloigné; de même, je revenois à la vie

avec joie & avec peine tout-à-la fois. Je ne songeois pas même à profiter de ma liberté, lorsqu'un événement, que vous aurez peine à croire, me fit précipiter ma sortie. Celui, puis je dire, de tous mes bourreaux, qui m'avoit traité le plus inhumainement, vint me complimenter. » Made-» moiselle, me dit-il, d'un air respectueux, » & qu'il auroit voulu faire passer pour vrai, » je me suis toujours bien douté que vous » étiez innocente, & je ne pouvois com-» prendre comment l'on vous retenoit ici : » S'il n'avoit dépendu que de moi, vous ne » vous seriez pas apperçue de votre cap-» tivité : » La fin de ce compliment fut de me demander s'il n'y avoit rien pour boire à ma santé. Ce dernier trait me fut plus sensible que tout ce que j'avois souffert, & l'indignation que je ressentis me tenant lieu de force, je sortis comme un éclair, & m'éloignai en gémissant, d'un lieu où l'on prostituoit aussi cruellement l'humanité.

J'avois fait rencontre dans la prison d'une nommée madame Coupler, que j'avois connue dans le tems de mon commerce avec Horatio & elle m'avoit indiqué quelques ressources; je m'en aidai. A sa sortie, elle me proposa de venir demeurer avec elle; je m'étourdis de nouveau par nécessité sur l'état que j'allois reprendre, & j'acceptai sa proposition.

La méfintelligence fe mit bientôt entre nous deux. Comme j'avois la voix belle, & que, d'ailleurs, l'éducation que j'ai reçue me rendoit plus aimable qu'elle, j'enlevai en peu de tems les conquêtes de madame Coupler. Piquée de ne plus recevoir de bienfaits que par contre-coup, elle infinua à tous ceux à qui je pouvois plaire, que j'étois dans un état dangereux, & qu'il y avoit tout à craindre pour leur fanté dans mon commerce. Bientôt, tous ceux qui me courtifoient fe retirerent, & je m'apperçus de même bientôt de leur retraite. Ma déteftable rivale, peu fatisfaite de cette vengeance, s'en prépara une feconde. J'étois fans argent, elle m'offrit de me faire crédit pendant un mois ou deux, &, lorfqu'elle fe fut ménagé le plaifir odieux de m'accabler le plus cruellement, elle me fit un jour une querelle des plus bizarres. Je lui répliquai vivement, elle faifit ce prétexte de rupture, & comme je lui devois dix livres fterling, elle obtint un ordre, &faute de paiement, je fus arrêtée dans fa maifon.

Heureufement pour moi, un lieutenant de vaiffeau, qui entra comme on alloit me conduire en prifon, paya ce que je devois, & me fit préfent de cinq guinées. Je lui marquai ma reconnoiffance en des termes fi vifs, que, malgré ce qu'on put lui dire, il s'attacha à moi. Nous vécumes parfaitement bien enfemble, jufqu'au moment où

son devoir vint me l'arracher. Il se rembarqua, & j'appris peu de tems après, avec le plus cuisant chagrin, qu'il étoit péri dans une tempête.

La perte de mon bienfaiteur m'exposant à tomber dans l'état duquel il m'avoit tirée, je cherchai à mettre à profit ce qui me restoit de ses bienfaits. Je louai une maison dans un quartier inconnu, par les conseils d'une vieille amie; & je m'y donnai pour une riche héritiere, nouvellement arrivée de province, qui venoit à Londres pour terminer quelques affaires d'intérêt. Un jeune homme de famille, maître de ses actions, me rechercha: Je consentis à lui donner la main. Tout étoit convenu, & le jour du mariage arrêté, lorsqu'il me demanda la permission de me présenter un de ses amis. Je ne pus la lui refuser. Mais quel fût mon étonnement, lorsque je reconnus le perfide Horatio, qui changea de couleur à mon aspect. Il eut cependant assez de présence d'esprit pour me dire en m'embrassant de ne rien craindre, & qu'il ne me nuiroit pas. Mais je ne me fiai point à sa parole, & je délogai dès le lendemain. Ce fut dans l'endroit où j'allai m'établir ensuite, que vous me connûtes; j'en délogeai pareillement, dans la crainte où j'étois que vous ne publiassiez mon aventure. Je suis tombée depuis par degrés dans la derniere misère; vous savez le reste, Ran-

dom : Attaquée de la plus triste maladie, sans argent, sans ressources ; si je ne suis pas morte, c'est à vous seul que je dois la vie, à vous, que j'ai voulu tromper.

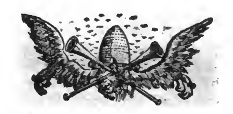
Voilà ma vie, continua mademoiselle Williams, je ne vous en ai pas caché la moindre circonstance. Il n'en est cependant aucune dont je ne paroisse avoir à rougir ; mais je me suis flattée que vous me jugeriez moins sur des actions qui souvent ne dépendent pas de nous, que sur mes sentimens : Ils sont tels que je vous les ai laissés voir. Parlez ; ai-je perdu votre estime ?

Il régnoit trop de candeur dans le récit de mademoiselle Williams, pour que je doutasse un moment de sa sincérité ; je l'assurai donc de toute mon estime, & de la part que je prenois à ses malheurs, dans les termes les plus propres à le lui persuader. Comme la situation où je me trouvois n'étoit guère différente de la sienne, la conformité apparente de nos états m'en fit faire la comparaison, & je me trouvai beaucoup moins à plaindre qu'elle. J'étois malheureux depuis ma naissance, & conséquemment plus fait à la misere. Mademoiselle Williams avoit goûté les douceurs de la prospérité ; elle avoit vécu, jusqu'au moment où elle avoit été séduite, sous les yeux d'un pere aussi tendre que complaisant ; il est vrai que l'éducation qu'elle avoit reçue lui faisoit trouver dans la force de son esprit

des reſſources dont toute autre qu'elle eût été privée ; mais cette même vivacité d'eſprit lui faiſoit enviſager ſes malheurs ſous un point de vue plus cruel.

Je la ſoignai avec tant d'attention & de ſuccès, qu'au bout de deux mois nous fumes parfaitement rétablis l'un & l'autre. Alors mademoiſelle Williams me donna un nouveau ſujet de l'eſtimer, en me propoſant un projet, dont elle regardoit, diſoit-elle, la réuſſite comme la faveur la plus ſignalée que le ciel put lui faire. C'étoit d'acheter un habit de payſanne, d'aller prendre une voiture à quelques lieues de Londres, & d'y rentrer comme une fille de la campagne qui venoit pour ſe mettre en ſervice. J'applaudis à la réſolution de mademoiſelle Williams, qui, quelques jours après, fut retenue en qualité de ſommeliere, par une de ces deux femmes qui avoient témoigné que l'ordre en vertu duquel on l'avoit enlevée, ne la regardoit point. Cette femme, dont les attraits avoient captivé un riche commerçant de la ville, en avoit obtenu, pour prix de ſes faveurs, une certaine quantité de vins qu'elle vouloit faire débiter. Comme elle ne le pouvoit pas faire par elle-même, ou plutôt qu'elle regardoit cela comme fort au-deſſous d'elle, mademoiſelle Williams lui offrit ſes ſervices, qui furent acceptés. Elle auroit beaucoup mieux aimé ne tenir à perſonne qui eût rapport à ſon

ancien état, mais il lui falloit une promte ressource, pour se mettre à portée d'exécuter son projet, n'ayant pas de quoi se pourvoir du petit équipage rustique qui lui étoit nécessaire pour le faire réussir.



CHAPITRE XXIV.

Roderik eſt attaqué par des racoleurs, & mené de force ſur un vaiſſeau. Il y eſt extrêmement maltraité. On le tranſporte ſur un vaiſſeau de guerre, où il eſt mis aux fers. Il reconnoît ſon ami Tomſon, qui le fait recevoir troiſieme garçon chirurgien. Portrait du capitaine, du chirurgien & du premier garçon.

L'INSTALLATION de mademoiſelle Williams dans ſon nouvel état, me fit eſpérer pour elle un avenir plus tranquille, & me rendit tout entier à la conſidération de mon état. Après avoir roulé dans ma tête mille projets plus impraticables les uns que les autres, je ſentis que je n'avois d'autre parti à prendre que celui de la marine ou des troupes. Un jour, donc, qu'il ne me reſtoit qu'un ſeul ſcheling dans la bourſe, je ſortis pour aller me promener de côté de Wapping ; mon intention étoit d'aller trouver un ancien camarade d'école qui commandoit un petit vaiſſeau garde-côte, pour lors à la rade, & de le prier de me recevoir ſur ſon bord. Mais mon mauvais ſort m'arrêta à moitié chemin. Comme je paſſois près de la tour, un grand coquin de matelot, armé d'un ſabre & d'une canne, vint à



moi : « Parlez-donc, frere, me dit-il, nous » avons besoin de vous, n'allez pas si vîte. » Cette invitation n'étant pas de mon goût, au lieu de lui répondre, je doublai le pas pour éviter toute discussion. Mais le drôle ayant donné un coup de sifflet, dans l'instant un autre matelot vint à moi, & me prit au colet pour m'entraîner vers lui : n'étant pas d'humeur à perdre tranquillement ma liberté, je me débarrassai de mon homme, & lui portai un coup de bâton si vigoureux, que je l'étendis par terre. Je fus dans l'instant environné d'une douzaine de ses camarades; mais je me battis avec tant de vigueur & de dextérité, qu'ils furent obligés de mettre le sabre à la main pour venir à bout de moi. Accablé par le nombre, je fus obligé de céder, après avoir reçu dans le combat un grand coup sur la tête, & un autre sur la joue gauche. Mes lâches assaillans se saisirent de moi & me porterent à bord d'une frégate; j'y fus garotté comme un scélérat, & mis à fond de cale avec un tas de misérables, dont l'état & l'aspect me firent trembler.

L'officier qui commandoit n'eut pas seulement assez d'humanité pour faire panser mes blessures. Comme j'étois fortement garotté, & conséquemment hors d'état de me servir de mes mains, je priai l'un de mes malheureux compagnons, qui avoit les mains libres, de tirer mon mouchoir de ma

poche, & de le lier autour de ma tête pour arrêter le sang. Ce coquin prit mon mouchoir, mais au lieu de l'employer à l'usage que je lui avois marqué, il le vendit sur le champ à une vivandiere, pour une quarte d'eau de genievre, & régala de la sorte ses compagnons à mes dépens, sans faire la moindre attention à mes prieres ni à mes plaintes. J'espérai, mais vainement, que l'officier qui étoit de garde sur le pont, me feroit avoir raison de ce vol. Je le fis prier par la sentinelle qui nous gardoit, de vouloir bien me rendre justice, & ordonner en même tems que mes blessures fussent soignées. J'ignorois que l'humanité est de toutes les vertus celle dont le cœur d'un marin est le moins susceptible. L'officier, au lieu de faire attention à la justice de ma plainte, me cracha une bouchée de feuilles de tabac au travers des écoutilles, & me dit que j'étois un chien de mutin, & qu'il falloit me laisser crever pour m'apprendre à vivre. Je pris patience, ce qui étoit la seule chose que je pusse faire; mais ce fut en me promettant bien de me venger de ce barbare, dès que j'en trouverois l'occasion. Cependant, comme je n'avois point mangé de la journée, & que j'avois perdu beaucoup de sang, je m'affoiblis au point de perdre connoissance; je n'en serois peut-être pas revenu, sans le secours de notre sentinelle, qui, pour me fortifier, me donna un verre

d'eau-de-vie. Quand je fus revenu à moi, il m'exhorta à prendre courage, en me difant que ma captivité ne dureroit pas longtems, & que le lendemain on me feroit paffer à bord du navire le Tonnerre, où l'on m'ôteroit mes fers, & où mes bleffures feroient foignées par le chirurgien.

Je ne lui eus pas plutôt entendu nommer le Tonnerre, qui étoit le vaiffeau que montoit mon oncle, que je le priai de me dire s'il avoit fervi fur ce vaiffeau. Il me dit qu'il y avoit été pendant cinq ans. Je le priai de me dire s'il avoit connu le lieutenant Bouling. « Si je le connois, me répondit-il. Mort de ma vie, fi je le connois, c'eft bien le meilleur marin de l'Angleterre, & le plus brâve garçon qui ait jamais croqué bifcuit. Ce n'eft pas un de ces cochons-d'inde, ni de ces matelots d'eau douce. Sauveur de mon ame, vous le favez, combien nous avons effuyé enfemble de gros tems & de tempêtes! Dieu le conferve, s'il eft encore en vie. En quelqu'endroit du monde qu'il foit, foit haut, foit bas, il ne doit pas avoir honte de fe montrer. » Cet éloge de mon oncle me toucha fi fort, que je ne pus m'empêcher de dire à la fentinelle que j'étois parent de M. Bouling, ce qui le détermina à me rendre tous les petits fervices qui dépendoient de lui pour me foulager. Dès qu'il fut relevé, il alla chercher une bonne tranche de bœuf bouilli, qu'il m'apporta fur

une aſſiette avec du biſcuit. Nous ſoupames enſemble, & bûmes chacun deux bons coups d'eau-de-vie. Pendant le repas, il me raconta pluſieurs exploits de mon oncle; il me dit auſſi qu'il étoit extrêmement regretté de l'équipage, & qu'on le plaignoit beaucoup de l'accident qui l'avoit obligé de prendre la fuite, & qui cependant n'avoit pas eu de ſuites fâcheuſes, parce que ſon capitaine, nommé Oakum, qu'il croyoit avoir tué, étoit revenu de ſes bleſſures, & commandoit encore le même vaiſſeau. Comme j'avois encore dans ma poche la lettre que mon oncle m'avoit écrite du Port-Louis, je crus devoir la montrer à mon bienfaiteur, qui me la rendit, en me diſant qu'il ne ſavoit pas lire l'écriture, & que toute ſa ſcience ſe bornoit à ſavoir ſigner ſon nom de Jack-Ratteling, que cependant il ſeroit curieux d'en ſavoir le contenu. Je le lui lus, & lui demandai en même-tems ce qui avoit donné lieu à la querelle du capitaine & de mon oncle.

« Le capitaine Oakum eſt un aſſez bon diable, me dit-il. Il eſt d'ailleurs mon officier; mais quand il ſeroit méchant je ne le craindrois pas, je n'ai jamais manqué à mon devoir. Ainſi, comme dit le proverbe, qui fait bien ne craint rien. Je me moque des envieux, comme d'un bout de cable pourri. On dit que le capitaine eſt frere d'un homme qui eſt bien à la cour. C'eſt ce qui fait qu'il

ſe regarde comme fort au-deſſus de ſes officiers, & n'a preſque point de commerce avec eux; quoiqu'il y en ait tel parmi eux qui ſoit d'une plus grande naiſſance que lui. Nous étions arrivés au cap Tyberoon, le lieutenant Bouling faiſoit le quart. Comme c'étoit un garçon toujours alerte, ayant apperçu trois lumieres au large, il vint en avertir le capitaine, qui dormoit pour lors, & qui fut ſi fâché qu'on interrompit ſon ſommeil, qu'il traita le lieutenant de la façon du monde la plus outrageante. Celui-ci lui répliqua en bon garçon, & lui dit que s'il n'étoit pas ſon officier, il paieroit ſur le champ ces propos impertinens. J'entendis leur diſpute d'un bout à l'autre, car j'étois pour lors ſentinelle au Cabeſtan. Le lendemain matin le capitaine propoſa au lieutenant d'aller à terre pour vuider leur différend. Le lieutenant accepta la propoſition, & ils ſortirent tous deux du vaiſſeau dans une pinaſſe. Ils firent reſter les matelots, au nombre deſquels j'étois, ſur le rivage, & entrerent un peu plus avant dans les terres. Au bout de quelques minutes nous entendîmes tirer deux coups de piſtolet. Nous courûmes à l'endroit d'où partoient les coups, & trouvames le capitaine étendu par terre & bleſſé. Nous le remîmes dans la pinaſſe, & le conduiſîmes au vaiſſeau, où le chirurgien le tira d'affaire en ſix ſemaines. Le lieutenant avoit pris le parti de

la fuite. Nous en fûmes charmés, parce que sans doute le capitaine n'auroit pas manqué de le sacrifier à son ressentiment; puisque, dès qu'il fut en état de donner quelques ordres, le premier qu'il donna fut de rayer du régistre le nom du lieutenant, ce qui le privoit de sa paie, & le mettoit dans le cas d'être traité comme déserteur s'il étoit attrapé. »

Le détail de cette histoire ne me fit pas concevoir une idée fort avantageuse du capitaine Oakum, & je ne pus m'empêcher de laisser échapper quelques larmes, que m'arrachoit le chagrin d'être obligé de servir sous ses ordres. Mais, faisant de néceslité vertu, j'affectai de la gaieté, & le lendemain je fus conduit avec mes malheureux compagnons, à bord du Tonnerre. Quand nous en fûmes près, l'officier qui nous y conduisoit ordonna de couper les cordes dont on m'avoit lié les mains. Jack-Ratteling s'empressa de me rendre ce service. Quelques-uns des matelots, qui étoient sur le tillac le regardoient faire. » Parle donc hai! Jack, quel est donc ce voleur que tu nous amènes, n'en avons nous pas assez à bord? Plusieurs impertinences de cette sorte circulerent de bouche en bouche, & tous les uns après les autres m'apostropherent à qui mieux mieux. On enrégistra cependant toute la recrue; nous étions tous descendus dans l'entre-pont du vaisseau, qui étoit de

quatre-vingt pieces de canon, & je m'informois dans quel endroit étoit la chambre du chirurgien, pour l'engager à panser mes plaies, quand je vis venir à moi l'officier qui m'avoit maltraité si indignement dans la frégate. Il me demanda du ton le plus insolent, qui est-ce qui avoit été assez fou pour me faire délier ? Je ne pus contenir mon indignation. « Quel qu'il soit, lui répondis-je fierement, il a bien fait de ne pas vous consulter pour le faire. Comment, s'écria-t-il d'un ton furieux : misérable coquin, tu fais encore le rodomont, je t'apprendrai à répondre à ton officier. » Il m'appliqua en même tems plusieurs coups de canne, & fut sur le champ se plaindre à l'officier, qui pour lors faisoit le quart. Il me peignit si noir, qu'on me livra au capitaine-d'Armes, qui me fit mettre aux fers, & me donna un garde.

Le compatissant Ratteling ayant appris mon malheur, vint pour me consoler. Il alla lui-même chez le chirurgien pour le prier de faire panser mes plaies. Celui-ci envoya aussi-tôt un de ses garçons pour me saigner. Quel plaisir ne ressentis-je pas, lorsque je reconnus en lui mon ami Tomson, avec qui j'avois fait connoissance au bureau de la marine. J'étois si have & si défiguré par le sang dont j'étois couvert, qu'il ne me reconnut point du tout. Il ne m'en parut pas moins touché de l'état affreux dans le-

quel j'étois, & me panſa ſoigneuſement. Quand ſon opération fut faite, & dans l'inſtant où il ſe diſpoſoit à me quitter, je lui demandai ſi les malheurs que j'avois eſſuyé, & l'extrême miſère à laquelle j'étois réduit, m'avoient tellement changé, qu'il ne put reconnoître en moi un de ſes bons amis. Il m'enviſagea d'après ce que je lui diſois avec attention, ſans pouvoir me reconnoître. Je me nommai, il ſe jetta ſur le champ à mon cou, & me témoigna un vrai chagrin de me voir dans une ſituation ſi triſte. Je lui contai mon aventure. Il me parut indigné de la façon inhumaine dont j'avois été traité, & ſortit en me diſant qu'il alloit bientôt revenir avec de bonnes nouvelles. Un demi quart-d'heure après, le capitaine-d'armes deſcendit; il me fit ôter mes fers, & m'ordonna de le ſuivre ſur le tillac, où je fus interrogé par le premier lieutenant qui commandoit le vaiſſeau, en l'abſence du capitaine. Le Boſſeman qui m'avoit ſi fort maltraité étoit préſent. Je plaidai ma cauſe avec tant de vraiſemblance, qu'il ne put rien répliquer. Jack-Ratteling & pluſieurs autres matelots, qui n'étoient pas ſans doute dans le parti de ce brutal, certifierent le fait, & dépoſerent à mon avantage. Je fus élargi, le Boſſeman fut mis aux fers à ma place.

Et pour ſurcroît de bonheur, je fus exempt du ſervice; le chirurgien, à qui Tomſon avoit

avoit fait de moi le portrait le plus avantageux, me demanda en qualité de troisieme garçon, pour en remplacer un qui étoit mort depuis peu. Mon ami Tomson vint me trouver sur le tillac pour m'annoncer cette bonne nouvelle. Il me mena ensuite au Cockpit, ou chambre des chirurgiens. J'eus assez de peine à m'imaginer, en voyant leur logement, qu'ils fussent du nombre de ceux qui étoient les mieux logés dans le vaisseau. Nous descendîmes ensuite dans une espèce de magasin qui étoit plus noir qu'un cachot, & infecté par l'odeur du beurre rance & du fromage pourri. Cet endroit n'étoit éclairé que par la foible lueur d'une lampe, à la faveur de laquelle on voyoit un homme pâle & maigre comme un fantôme, assis devant une espèce de bureau sur lequel étoit un régistre. Il avoit le nez surchargé d'une paire de lunettes énormes, & tenoit une plume à la main. Tomson me dit que c'étoit le dépensier du vaisseau, qu'il restoit toujours dans cette chambre, où il distribuoit à chacun son nécessaire. Tomson lui dit mon nom, & le pria de m'enrégistrer au nombre des garçons chirurgiens. Il me conduisit ensuite dans la chambre du premier garçon chirurgien, qui étoit environ de six pieds en quarré, mais assez proprement meublée. Nous repassâmes ensuite dans celle des garçons, dont les lits n'étoient séparés les uns des autres que par des

morceaux de toile à voile. La table commune des trois garçons étoit composée de deux bouts de planches, cloués autour du mât de misêne. Il couvrit cette table d'une espèce de nape fort sale, & me régala dans ce triste domicile, avec un petit morceau de porc salé, & une pinte de bierre, qu'il envoya chercher par un garçon qui les servoit.

Quand nous eûmes suffisamment mangé, & que j'eus réparé mes forces, je priai Tomson de m'instruire comment il étoit parvenu aux grades qu'il occupoit. Il me dit, qu'ayant espéré envain de trouver de l'argent pour faire un présent à l'avide Secrétaire de l'amirauté, & ne pouvant plus subsister à Londres, faute de ressources, il avoit offert ses services au chirurgien d'un vaisseau marchand, destiné pour la traite des Nègres, sur la côte de Guinée; mais qu'un matin, un jeune homme de ses amis étoit accouru pour l'informer qu'il venoit d'être nommé au bureau de la marine, second chirurgien d'un vaisseau du troisième rang; qu'il avoit hésité beaucoup à le croire, n'ayant été jugé capable, au college des chirurgiens, que d'une place de troisième garçon. Que, cependant, pour n'avoir rien à se reprocher, il s'étoit présenté au bureau; qu'il y avoit demandé ses provisions, qui lui avoient été délivrées, après avoir prêté serment, & que le lendemain il s'étoit rendu

à bord du Tonnerre, qui étoit pour lors à la rade de Chatam: que le même jour il avoit été enregistré par le greffier de l'Eschiquier, & que bien lui avoit pris d'avoir fait cette diligence, puisque, vingt-quatre heures après, un autre compétiteur, nommé John Tomson, s'étoit présenté, affirmant que les provisions avoient été expédiées pour lui; & que celui à qui elles avoient été délivrées, étoit un imposteur.

„ Je craignois beaucoup, ajouta Tomson, la suite de cette aventure, d'autant plus que mon compétiteur disputoit ses droits avec beaucoup de fermeté & de vraisemblance; & que, d'ailleurs, il étoit beaucoup mieux mis que moi, ce qui pouvoit faire pancher la balance en sa faveur. Heureusement pour moi, j'avois la plupart des lettres que j'avois reçues d'Ecosse, depuis que j'étois à Londres. J'avois outre cela mes attestations, & mon brevet d'apprentissage, en bonne forme, par lesquels je justifiois que je m'appelois effectivement Tomson. Mon compétiteur, qui s'imaginoit apparemment qu'il suffit d'avoir raison pour gagner son procès, voyant qu'on résistoit à lui rendre justice, prit un ton si haut, garda si peu de mesures, que le capitaine & le chirurgien s'indisposerent contre lui, le renvoyerent pour faire ses preuves, & solliciterent si vivement en ma faveur, que je fus confirmé dans ma place, à l'exclusion

de mon concurrent. Je suis à bord de ce vaisseau depuis ce tems, & comme je suis fait à ce genre de vie, je suis assez content de mon sort. Le chirurgien est un fort honnête-homme, mais indolent. Le premier garçon est fier & emporté, comme le sont presque tous les Gallois; mais, au reste, il a le cœur bon, & peut passer pour un ami sûr. Je n'ai jamais eu affaire au Lieutenant; conséquemment, je ne puis rien vous dire de son caractère. Pour le capitaine, il se croit un si grand seigneur, qu'il est inaccessible pour nous : il ne daigne pas seulement regarder un garçon chirurgien. Ce qui me fait douter qu'il me connoisse même de vue.



CHAPITRE XXVI.

Conduite de M. MORGAN, *premier garçon chirurgien. Son orgueil & sa générosité. Il explique à Roderik les fonctions de son emploi. Description de l'infirmerie du vaisseau.*

NOUS nous entretenions encore, mon ami Tomson & moi, lorsque nous entendîmes un homme qui crioit à haute voix » que cent diables me fassent bouillir, si je vais voir ton camarade avant que j'aie dîné, quand il auroit le nez aussi bleu que de l'indigo. » Bon, bon, répondit un autre homme, voilà un pauvre garçon bien loti. Le pauvre diable n'a qu'à se laisser dériver sur son cable, car il n'a plus de ressource. Le docteur a pourtant ordonné que vous vinssiez le voir tout-à-l'heure. Mais il me paroît que vous vous souciez fort peu de ses ordres. Vous devriez pourtant mieux obéir à votre maître. Va te faire pendre, hé! gueux que tu es, répliqua le premier garçon chirurgien; car c'étoit lui, ainsi que me l'apprit Tomson. Apprends que je n'ai point de maître ici. Dis au docteur que je me moque de lui, & qu'en naissance, ainsi qu'en savoir, je vaux tout autant que lui; qu'il sache que je suis aussi bon gentilhomme que

qui que ce ſoit dans le royaume. S'imagine-t-il que je ſois un cheval, pour trotter de l'avant à l'arriere, du haut en bas du vaiſſeau. Va-t-en dire au docteur Atkins que je le prie d'avoir pitié de ton malheureux compagnon. Qu'il faſſe une ordonnance, & je l'exécuterai dès que j'aurai dîné. Le matelot en ſe retirant menaça M. Morgan, c'étoit le nom du garçon chirurgien, de le faire endiabler dans l'autre monde, ſi jamais il ſe trouvoit dans le cas de ſon camarade, & qu'il eût auſſi peu de ſoin de lui, quand il feroit à l'article de la mort. Tomſon me dit que M. Morgan revenoit de l'hôpital, où il avoit conduit le matin pluſieurs malades du vaiſſeau. Il entra en même-tems dans notre chambre. C'étoit un homme d'une moyenne taille, ſon viſage étoit extrêmement bourgeonné. Il avoit le nez écraſé, les yeux petillans, le front très-ridé, & la bouche exceſſivement large. Tomſon me préſenta à lui; il me regarda gracieuſement ſans me répondre; ſe débarraſſa d'un paquet qu'il portoit, & s'approchant de l'armoire, l'ouvrit & s'écria auſſi-tôt: „ Que je ſois débatiſé s'il me reſte un ſcrupule du cochon ſalé que j'avois laiſſé là. „ Tomſon lui fit entendre, que, comme j'étois venu à bord ſans avoir mangé depuis long-tems, il n'avoit pu faire moins que de m'offrir ce qu'il avoit trouvé dans l'armoire, & que, d'ailleurs, il avoit engagé le dépenſier à

m'enrégiſtrer pour la table comme troiſième garçon chirurgien ; je ne ſais ſi M. Morgan étoit de plus mauvaiſe humeur qu'à ſon ordinaire, ou s'il croyoit effectivement que ſon compagnon lui avoit manqué d'égards. „ Savez-vous bien, M. Tomſon, lui dit-il, que vous ne vous conduiſez pas avec moi comme vous le devriez ; que vous me devez de la complaiſance & du reſpect, & qu'il étoit de votre devoir de me conſulter. Apprenez que j'ai été un homme de conſidération, & que j'ai payé ma part de la taxe au roi ; que, quant-à-préſent, quoique je ſois bien déchu, je n'en ſuis pas moins votre aîné, votre ancien & votre ſupérieur.

» Pour mon aîné, j'en conviens, répliqua Tomſon ; mais pour mon ſupérieur, néant. Dieu eſt mon ſauveur, & je vous jure par lui, que... Dieu eſt votre ſauveur, repartit Morgan, & moi je vous ſoutiens que Dieu a voulu auſſi que vous me reſpectiez, puiſqu'il m'a fait naître avant vous. „ Comme je craignois que cette diſpute n'eût quelques ſuites fâcheuſes, j'intervins, & je dis à M. Morgan, que je ſerois très-fâché d'être cauſe de la moindre altercation entre lui & ſon camarade, & que je ſouhaitois trop qu'ils vécuſſent en bonne intelligence, pour ne pas me déterminer à manger à quelqu'autre table, puiſqu'il ne ſe ſoucioit pas de me voir à la ſienne. *Tomſon* inſiſta avec vivacité pour que je reſtaſſe à celle

biscuits dans l'armoire, & mangea de fort bon appétit en m'invitant à partager son repas frugal. Il prit ensuite une large tasse de coco, qu'il remplit d'eau-de-vie, & nous dit, après l'avoir vuidée d'un seul trait, que l'eau-de-vie étoit la liqueur la plus dissoluble dont on put faire usage quand on avoit mangé du fromage & des oignons. Il me fit ensuite, du ton le plus cordial & le plus affectueux, plusieurs questions sur ma naissance & sur mes infortunes. Je lui contai toutes mes aventures, sans restriction, & pour répondre à ma franchise, il me conta toute son histoire, en commençant par sa généalogie, qu'il fit remonter en ligne directe jusqu'à *Caractacus*, roi des Bretons, qui fut fait prisonnier dans une bataille par Claude César, & devint ensuite son allié & son ami.

S'étant apperçu que ma chemise étoit fort mauvaise, & se doutant apparemment que c'étoit la seule que j'eusse en ma possession, il m'en donna sur le champ deux assez fines & toutes neuves. Mon ami Tomson m'en avoit aussi donné deux de toile rayée, & je me trouvai ainsi en état de paroître un peu plus décemment. Le Matelot que Morgan avoit envoyé demander une ordonnance au docteur, revint alors lui en présenter une; il se mit à la préparer sur le champ, & fit pendant ce tems plusieurs questions à cet homme; il lui demanda

d'abord si son camarade étoit mort ou en vie. » Par St. Nicolas, répondit le matelot, s'il étoit mort, il n'auroit plus besoin de vous; ce n'est pas cependant que le pauvre diable n'en soit bien près. Dieu lui fasse miséricorde. A-t-il encore les yeux ouverts, continua le chirurgien? Son œil Stribord [*] est encore ouvert, repliqua le matelot, mais très-renfoncé dans sa tête. Ventre-saint-gris, s'écria Morgan, cet homme est bien bas, s'il est en train d'aller en enfer, il doit avoir déjà chaud; lui as-tu tâté le pouls? Ce n'est pas mon métier, répondit l'autre. Va donc lui tenir compagnie, lui dit Morgan avec compassion, & tâche de l'empêcher de mourir jusqu'à ce que sa potion soit faite. Le matelot partit, mais il revint un instant après avec les larmes aux yeux, & nous dit que son camarade étoit coulé à fond. Que diable, repliqua Morgan, il étoit donc bien pressé, que ne l'empêchois-tu de partir. Je l'ai appelé deux ou trois fois, dit le matelot, mais son affaire étoit faite, il étoit déjà sourd. Hé bien, hé bien, reprit Morgan, tu vois Bélitre ce que c'est que de nous; va-t-en pleurer ailleurs, profite de l'exemple &

[*] Stribord, le côté de la main droite du vaisseau, quand on fait face de la poupe vers la proue.

ſonge à te convertir. » Le matelot dit adieu en ſanglottant & ſortit.

La mort du matelot donna lieu entre nous à des réflexions très-édifiantes, qui furent interrompues par le Boſſeman qui ſonna le dîner. Le Garçon qui nous ſervoit, prit ſur le champ dans l'armoire une grande jatte de bois, qu'il rapporta quelque-tems après pleine de pois bouillis; il mit la nape, qui étoit faite d'un vieux morceau de voile, & trois aſſiettes & trois cuilléres, ſi noires qu'il étoit impoſſible de diſtinguer ſi elles étoient de fer, d'étain, ou de plomb. M. Morgan tira d'un pot un morceau de beurre ſalé, avec une poignée d'oignons hachés, qu'il aſſaiſonna de beaucoup de poivre & de vinaigre. Je ne fus pas tenté de faire uſage d'un tel ragoût; mes camarades cependant en mangeoient de grand appétit, & m'exhortoient à ſuivre leur exemple; j'en goûtai par complaiſance; mais je me diſpenſai de retourner au plat, en leur proteſtant que je n'avois plus d'appétit. Après le dîner, Tomſon me promena dans le vaiſſeau, & m'en fit obſerver les différentes manœuvres, leur diſtribution & leurs uſages; il m'inſtruiſit auſſi de la police & des coutumes auxquelles les marins ſont aſſujettis, & pria le Boſſeman de me donner un *hamac*, que mon ami Jack Ratteling ſe chargea de m'ajuſter & de tendre, & il obtint à crédit pour moi, du pourvoyeur

du vaisseau ; deux couvertures avec un traversin.

Sur les sept heures du soir, Morgan s'en fut visiter les malades, & ordonna ce qui étoit propre pour chacun d'eux. J'aidai Tomson à préparer les médecines & je les portai avec lui dans l'infirmerie. L'état affreux, dans lequel étoient les malades, me fit horreur; je fus moins surpris de ce que la plupart mouroient sur mer, que de ce qu'il en pouvoit réchapper quelques-uns. Je vis environ cinquante misérables, suspendus sur leurs hamacs, & si pressés les uns contre les autres, qu'il n'étoit pas possible de passer entre deux. Ils n'avoient d'autre lumière que celle de quelques lampes; la vermine, le mauvais air, & le défaut de soulagement, se réunissant contre le retour de leur santé, je ne comprenois pas comment il y avoit des tempéramens assez forts pour résister à tant de maux à la fois, & encore moins pour les surmonter.

CHAPITRE XXVI.

Plusieurs accidens arrivent à Roderik.

Je suivois réguliérement Tomson dans toutes ses opérations, pour me mettre au fait, & je ne concevois pas comment il étoit possible de faire les pansemens & de soulager des malades, dont il ne me paroissoit pas même possible d'approcher tant ils étoient pressés. Je fus bientôt tiré de cette erreur. Tomson ôta sa perruque & la serra dans sa poche. S'étant ensuite mis en chemise, il marchoit à quatre pattes sous les hamacs des malades; lorsqu'il étoit parvenu à celui auquel il avoit affaire, il élevoit les deux bras en l'air, pour se faciliter le passage de la tête, ensuite il se redressoit tout-à-fait, & soutenant l'un des deux avec ses épaules, il achevoit son opération.

Comme j'avois extrêmement envie de me mettre au fait, je voulus imiter mon camarade; je me dépouillai comme lui, & me mis à marcher à quatre pattes sous les hamacs, jusqu'à celui du malade qui avoit besoin d'être pansé; mais malheureusement, le vaisseau étant venu à rouler subitement, je voulus m'arrêter à quelque chose pour me soutenir, & j'eus assez de guignon

pour porter la main sur une cassolette de fort mauvaise odeur, que je renversai. L'exhalaison frappa subitement mon odorat & celui de tous les malades, qui se récrierent beaucoup contre ma mal-adresse. Leurs reproches me mortifierent, mais je ne me déconcertai point, & pour prouver mon savoir faire, je me relevai lestement, & sans prendre la précaution d'étendre les bras, ainsi que mon camarade, je poussai brusquement ma tête entre deux hamacs.

Comme j'étois dans le milieu du rang, & que je n'eus pas l'adresse de me servir de mon épaule, comme faisoit Tomson, je me trouvai de part & d'autre arrêté par un poids énorme; de sorte que j'étois en danger d'être étouffé. Un malade, qui se trouva de mauvaise humeur, tant à cause de la mauvaise odeur que j'avois occasionnée, qu'à cause de la rude secousse que je lui avois donnée en me levant, m'accabla d'injures, & me prit par le nez, qu'il me serra si fort, qu'il me fit faire des cris affreux. Tomson voyant mon embarras, courut à moi, & avec le secours du garçon il me tira d'affaire; mais il eut beaucoup de peine à m'empêcher de me venger du malade, que son indisposition n'eût pas empêché d'éprouver ma colere.

Nous achevames le pansement, Tomson & moi, & retournames à notre chambre. Mon ami tâchoit de me consoler de son

mieux sur l'accident qui m'étoit arrivé. Lorsque Morgan entra, il ordonna au mousse de nous apporter un morceau de bœuf salé, qu'il coupa en petits morceaux; il y joignit deux ou trois morceaux d'oignons hachés, & plusieurs gousses d'ail, fit bouillir le tout ensemble, avec force poivre, nous protestant qu'on ne pouvoit rien manger de plus exquis. Je ne pus refuser de goûter son ragoût, malgré la mauvaise opinion que j'en avois conçu. Je me sentis bientôt la bouche toute en feu, & je fus obligé d'appaiser l'ardeur qui m'enflammoit le gosier, avec cinq ou six grands coups de bierre. Le souper fini, notre habile traiteur fuma deux pipes, & pour remplacer les sérosités qu'il avoit crachées, il fit apporter deux quartes de punch, que nous bumes avec lui.

Il fut ensuite question de nous coucher; nos hamacs furent descendus; mes camarades sauterent légérement chacun dans le leur; j'en voulus faire autant, mais je le fis avec si peu de précaution & tant de mal-adresse, que je faillis me briser la cervelle, ce qui me seroit infailliblement arrivé, si je ne me fusse retenu au hamac de Tomson. Je parvins enfin à me coucher, mais le peu de solidité de mon lit m'inquiétoit si fort, que je me croyois en danger de la vie, toutes les fois que le vaisseau faisoit le moindre mouvement, ce qui m'em-

pêcha de dormir pendant toute la nuit. Vers les cinq heures du matin, j'étois si fort accablé, que, malgré mes craintes, je commençois à m'assoupir, lorsque je fus tout à coup réveillé par des cris perçans, auxquels on répondit par des hurlemens affreux. Je craignis pour lors tout de bon qu'il ne nous fût arrivé quelqu'accident sinistre, & je crus qu'apparemment nous étions sur le point de périr. Pendant que, tout tremblant, je délibérois en moi-même si j'éveillerois mon camarade, pour lui demander la raison de ce bruit, un des matelots qui faisoit le quart, vint à passer à côté de moi : je l'interrogeai là-dessus, il me dit que c'étoit les garçons du bosseman, qui relevoient la sentinelle du bas, & que je devois m'attendre d'être interrompu tous les matins à la même heure.

Un mousse vint après sonner une cloche, en faisant le tour de tous les ponts, prescrivant aux blessés de se trouver dans une heure sur le tillac, pour y être pansés en présence du chirurgien.



CHAPITRE XXII.

Roderik acquiert l'estime & l'amitié du docteur ATKINS, *qui le fait recevoir troisieme garçon, & lui fait quelques présens. Le docteur quitte le vaisseau. Un autre chirurgien prend sa place. L'inhumanité & l'ignorance de ce chirurgien sont fatales à plusieurs malades. Dispute de Morgan & du capitaine.*

TOMSON se leva, & me dit d'en faire autant, pour l'aider à panser les malades. Je ne me fis pas tirer l'oreille, quoique j'eusse grande envie de dormir; pendant que j'étois occupé auprès des malades, le docteur vint à passer, & s'arrêta pour me voir opérer: il fut très-content de la maniere dont je m'y prenois, & m'ordonna de le suivre dans sa chambre. Il m'examina scrupuleusement, & me trouva aussi-bien fondé en théorie, que j'avois de disposition pour la pratique. Je lui contai mon histoire; il fut charmé d'apprendre que j'avois été examiné au college des chirurgiens, & que l'on m'y avoit jugé capable de remplir une place pareille à la mienne; il prit part à mes peines, & me promit de faire de son mieux pour obtenir mon brevet. Son inclination pour moi s'accrut de moitié, lorſ-

qu'il eut appris que j'étois neveu du Lieutenant Bouling, pour qui il me parut avoir une estime toute particuliere. Il me fit entendre qu'il n'étoit pas dans la disposition de se rembarquer avec le capitaine Oakum, dont il avoit eu beaucoup lieu de se plaindre dans le dernier voyage.

J'attendis impatiemment mon brevet, & l'espérance de l'avoir par le crédit du docteur, me fit supporter avec résignation les insultes réitérées des matelots & des bas-officiers, qui m'apostrophoient toujours par des sobriquets outrageans. J'avois d'ailleurs beaucoup à souffrir de la mauvaise humeur de Morgan, qui, quoique fort obligeant dans le fond, exigeoit de ma reconnoissance que j'eusse une aveugle soumission à toutes ses volontés. Six semaines après mon arrivée à bord, le chirurgien vint me dire de le suivre dans sa chambre, & me mit dans la main un brevet, par lequel j'étois nommé troisieme garçon du vaisseau; il m'en fit voir un autre en même-tems, qu'il avoit obtenu pour lui, par lequel il étoit nommé chirurgien d'un vaisseau du second rang. Je lui témoignai la reconnoissance que j'avois de ses bontés, dans les termes les plus expressifs, & lui marquai mon chagrin, sur ce que j'allois perdre, par sa retraite, un aussi généreux Protecteur. Le docteur fut flatté de la délicatesse de mes sentimens, & pour me donner une

nouvelle preuve de ſa bonne volonté, il me donna quelques habits, du linge & ſon lit, ce qui me mit fort à mon aiſe, en comparaiſon de l'état dans lequel j'étois entré dans le vaiſſeau.

Mon bonheur me rendit ma premiere gaieté, & me fit prendre la réſolution de ſoutenir l'honneur de ma place avec dignité, & de me venger fermement de tous les affronts qu'on me feroit eſſuyer. Je fus bien-tôt dans le cas. Mon ancien ennemi, qui ſe nommoit *Crampley*, avec qui je marchois pour lors de pair, ne pouvoit me pardonner la diſgrace qu'il avoit ſoufferte à mon ſujet, & n'avoit jamais depuis laiſſé échapper la moindre occaſion de me mortifier. Il s'aviſa le lendemain de mon inſtallation, de venir chanter une chanſon inſultante, pendant que j'étois occupé à panſer la jambe d'un matelot. Cette chanſon apoſtrophoit les Ecoſſois en général. Je pris vivement les intérêts de ma patrie, & je lui dis qu'il n'étoit pas étonnant que les Ecoſſois, étant gens d'eſprit & d'honneur, euſſent des invectives à eſſuyer parmi des lâches, des ſots & des ignorans. Ma réplique le piqua extrêmement, il me porta ſur l'oreille un coup de poing ſi violent, que je crus être aſſommé. Je me relevai cependant, &, quoique je fuſſe preſqu'étourdi du coup, je ripoſtai vigoureuſement, & nous commençames un combat formi-

dable de part & d'autre. Morgan & quelques autres perſonnes étant accourues au bruit, ils nous ſéparerent: & s'étant informés de la cauſe de notre diſpute, ils tâcherent de nous reconcilier; mais voyant bien que nous étions dans la diſpoſition de revenir aux mains, ils nous conſeillerent d'attendre, pour vuider notre différend, que nous euſſions une occaſion d'aller à terre, où nous pourrions nous battre en gens d'honneur; ſinon, qu'il falloit choiſir ſur le vaiſſeau un lieu propre pour ſatisfaire notre reſſentiment & notre impatience.

Nous primes mon adverſaire & moi le dernier parti propoſé: nous nous déshabillames l'un & l'autre dans une minute, & recommençames notre combat avec une fureur inexprimable. Mon ennemi n'étoit ni plus fort, ni plus agile que moi, mais il étoit infiniment plus adroit; il pâroit preſque tous mes coups, & je recevois tous les ſiens. J'étois déjà très-fatigué, & l'avantage commençoit à tourner du côté de mon adverſaire, lorſque le dépit me faiſant ramaſſer toutes mes forces, je le pouſſai ſi vigoureuſement, que je le précipitai par les écoutilles preſque dans le fond de cale. Comme il étoit tombé la tête la premiere, on ne lui vit donner aucun ſigne de vie. » O parbleu, s'écria Morgan, qui étoit couru à ſon ſecours, je crois qu'il n'a plus

envie de se battre. Au reste, mes amis, je vous prends tous à témoins qu'il n'y a point eu de trahison, & que notre ami Roderik n'avoit point tort. »

Quant à moi, ma victoire ne me fit pas grand plaisir; elle m'avoit couté cher; j'étois moulu de coups, & je craignois les suites de la mort de Crampley; mais ma crainte s'évanouit heureusement, car mon camarade l'ayant saigné à la jugulaire, il revint à lui; on le visita ensuite, après quoi mon camarade vint me dire qu'il n'avoit qu'une petite fracture à l'omoplatte, & quelques contusions à la tête & en d'autres parties du corps. Tomson se munit de quelques bandages nécessaires au pansement du malade, dans lequel il retourna seconder Morgan; l'appareil appliqué, mes deux confreres vinrent me féliciter sur le succès de ma bravoure. Ma victoire m'acquit une telle considération de tous les gens de l'équipage, qu'ils commencerent à me craindre & à me respecter. Crampley cependant, dont le bras étoit en écharpe, me menaçoit de se venger, & de profiter de la premiere occasion, pour me faire repentir de l'accident qui lui étoit arrivé, moins par ma force & mon adresse, que par un malheur dont je n'avois aucun droit de tirer avantage.

Dans le même tems, le capitaine Oakum reçut ordre de mettre en mer, & il

revint à bord avec un autre chirurgien ; M. Atkins ayant quitté la veille le bâtiment, son successeur nous fit bientôt regretter sa perte. Il étoit d'une ignorance crasse, d'un orgueil insupportable, & en même-tems l'homme le plus fourbe & le plus vindicatif. Il étoit aussi insolent à l'égard de ses inférieurs, qu'il étoit bas & rampant envers ceux qui étoient au-dessus de lui. Le lendemain matin, Morgan, suivant la coutume ordinaire, alla présenter au capitaine la liste des malades ; il jetta les yeux dessus : » comment, morbleu, s'écria-t-il aussi-tôt, soixante-deux malades sur mon vaisseau. Ecoutez, M., continua-t-il en s'adressant à Morgan, je ne veux point de malades dans mon équipage. Je le voudrois de tout mon cœur, repliqua le Gallois, malheureusement cela n'est pas, comme vous voyez par cette liste. Allez-vous-en au diable avec votre liste, repliqua le capitaine, en la lui jettant au nez : je mettrai si bon ordre dans mon bâtiment, qu'il n'y en aura point à l'avenir, entendez-vous ? »

Morgan, indigné d'une pareille réception, dit fiérement au capitaine, qu'il n'avoit qu'à tourner sa mauvaise humeur contre dieu, à qui il plaisoit d'envoyer des maladies, & non pas contre lui qui faisoit de son mieux pour guérir les malades. Le capitaine, qui n'aimoit pas des repliques, sur-tout de ceux qui lui étoient subordon-

nés, traita le Gallois d'inſolent, & le menaça de le faire attacher au mât, s'il oſoit encore prononcer une ſyllabe. Le fier deſcendant de Caractacus fut piqué au vif, & pour juſtifier qu'il ſortoit d'un ſang illuſtre, il ne voulut point céder à l'arrogant Oakum. « Capitaine, lui dit-il, apprenez à connoître vos gens : je ſuis gentilhomme, & ſi quelque choſe vous déplaît dans mes diſcours, je.... » Le domeſtique du capitaine, qui étoit du même pays que Morgan, & qui prévoyoit la fin de ſa phraſe, qui pouvoit avoir des ſuites déſagréables, le prit entre ſes bras, & l'emporta malgré lui hors de la chambre. Il eut mille peines à l'empêcher d'y rentrer, pour propoſer un cartel au capitaine : enfin, à force de prieres & de repréſentations, il ſe rendit, & s'en vint dans notre chambre : il nous y trouva, Tomſon & moi, qui préparions quelques médecines. « Ceſſez votre travail, nous dit-il avec un rire amer, on n'a plus beſoin ici de notre miniſtere, puiſque le capitaine vient de donner tous les malades au diable. » Il but alors un demi-ſeptier d'eau-de-vie, & ſe mit à chanter à tue-tête une chanſon Galloiſe, comme s'il eût été de la meilleure humeur du monde.

Je ne ſavois à quoi attribuer ſon excès de gayté apparente; mon camarade étoit dans le même embarras que moi. Nos yeux ſe rencontrerent pour lors, & Tomſon, ſe touchant le front du doigt, me fit entendre

par ce geste qu'il présumoit que notre confrere étoit devenu fou. Morgan s'étant apperçu de notre embarras, nous expliqua tout le mystere. « J'ai été, me dit-il, garçon, marié & veuf; il y a plus de quarante ans que je suis au monde, & pendant tout ce tems jen'ai pas rencontré un seul homme qui m'ait maltraité autant que le capitaine Oakum vient de le faire. » Il nous rendit compte en même tems de la petite conférence qu'ils venoient d'avoir ensemble. A peine eut-il achevé son récit, qu'il reçut un nouvel ordre du chirurgien, de rapporter la liste des malades, parce que le capitaine avoit ordonné qu'ils passeroient tous en revue sans exception. Cet ordre inhumain nous surprit extrêmement, sachant bien qu'il seroit impossible de les transporter sur le tillac, sans les faire périr. Nous fûmes cependant obligés d'obéir, & de venir sur le tillac faire cette revue extraordinaire, conjointement avec le docteur. Que de témoins contre lui, ce mauvais cœur ne va-t-il pas envoyer dans l'autre monde, nous dit Morgan en y allant? »

Nous parûmes les premiers sur le tillac, mon camarade & moi. « Voyez-vous ces deux gredins, dit le capitaine en s'adressant au docteur qui étoit à côté de lui, dans la contenance la plus respectueuse, ils ne sont bons qu'à faire manger le pain du roi à un tas de fainéans, dont ils autorisent la pa-

reſſe. » Le docteur applaudit à l'impertinente apoſtrophe du capitaine, en hauſſant les épaules & nous honorant d'un regard dédaigneux. Il prit enſuite la liſte, & exigea de tous ceux qui purent s'y traîner, qu'ils lui fiſſent un détail de leurs maladies. Celui qui ſe préſenta le premier fut un convaleſcent, qui avoit eu une fiévre des plus violentes, qui l'avoit tellement affoibli, qu'il pouvoit à peine ſe ſoutenir. M. *Maxane* (c'étoit le nom du chirurgien) lui tâta le pouls, & proteſta qu'il ſe portoit auſſi bien que qui que ce fût au monde. Le capitaine le délivra auſſi-tôt au garçon du Boſſeman, avec ordre de lui donner une douzaine de coups de nerf de bœuf, parce que, diſoit-il, il avoit contrefait le malade ; mais le ſupplice de ce malheureux n'étoit pas encore achevé, qu'il tomba ſans ſentiment ſous les coups de l'exécuteur.

Le ſecond qui fut examiné, étoit atteint d'une fiévre quarte ; comme, pour ſon malheur, l'accès étoit paſſé, & qu'il ne montra pour tout ſimptôme de maladie qu'un viſage pâle, maigre & décharné comme le reſte de ſes membres ; le chirurgien proteſta doctement qu'il étoit en état de ſervir ; &, pour juſtifier la capacité du docteur, le pauvre malheureux mourut le lendemain ſur le gaillard d'avant, en s'efforçant de faire une manœuvre. Deux autres malheureux éprouverent le même ſort, l'un étoit attaqué d'é-

d'éthisie, & l'autre étoit hydropique. M. Maxane jugea à-propos de leur ordonner à tous deux de travailler à la pompe, pour dissiper, disoit-il, leurs humeurs par l'exercice; ils périrent l'un & l'autre sous les coups de cordes, en faisant de leur mieux pour exécuter l'ordonnance qu'on leur avoit prescrite. La plûpart des malades périrent ainsi par l'ignorance du docteur & par la barbarie du capitaine. Quelques-uns tomberent en délire. Un de ces derniers, que M. Morgan avoit fait lier dans son hamac, protesta au premier chirurgien, lors de sa visite, qu'il étoit dans son bon sens, & que ce n'étoit que par mauvaise humeur que Morgan l'avoit ainsi privé de sa liberté.

Le capitaine, d'après le rapport du docteur, jetta sur Morgan un regard des plus terribles, & commanda à quelques matelots de lui amener cet homme. Morgan protesta que le malade étoit aussi fou qu'aucun qui fut à *Bedlam*, & demanda en grace au capitaine, de souffrir que cet homme eût au-moins les mains liées pendant son examen, afin qu'il fut hors d'état de faire du mal à personne. Le capitaine y consentit, moins par complaisance pour Morgan, que parce qu'il craignoit pour lui-même. Le malade fut amené sur le pont, il répondit avec tant de justesse & de bon sens, que tout le monde commençoit à soupçonner Morgan de mauvaise foi. Celui-ci, cependant, s'efforçoit

de persuader à tout le monde, qu'il ne falloit pas s'en rapporter à l'apparence, que lui-même en avoit été la dupe, & que le fou avoit manqué de l'étrangler deux jours auparavant. Un des matelots assura que Morgan disoit la vérité, & que sans lui, qui l'avoit secouru fort à-propos, il seroit infailliblement péri entre les mains du plaignant; le fou repliqua que ce témoin étoit dans les intérêts de Morgan, qui l'avoit suborné, & qu'il avoit eu le malheur de déplaire à celui-ci, parce qu'il avoit dit à plusieurs matelots de l'équipage, que sa femme avoit tenu boutique d'eau-de-vie dans une foire.

Cette apostrophe attira une risée générale aux dépens du Gallois, qui ne pouvoit jamais se contenir quand une fois on choquoit sa vanité : « Bon, bon, dit-il, en secouant les oreilles, dieu le fait, on en croira tout ce qu'on voudra; mais ce n'en est pas moins un mensonge des plus impudens; mais on doit tout pardonner aux fous : Oui, oui, fou, reprit Oakum, qu'on le délie tout à l'heure; & vous M. Morgan, si pareille chose vous arrive de votre vie, je vous fais mettre pour six mois aux fers.

Le chirurgien voyant que le fou gagnoit ainsi son procès, & qu'on le délioit, courut aussi-tôt aux escoutilles du mât de misène, en nous criant à Tomson & à moi, de nous tenir au large, si nous voulions voir

de beaux tours; que le diable alloit faire des siennes. A cet avis, nous courûmes à la poupe; on délioit le maniaque, lorsque nous arrivâmes; il ne fut pas plutôt libre, qu'il sauta au collet du capitaine, & fit tous ses efforts pour l'étrangler, en lui disant, qu'il étoit un coquin, que c'étoit lui qui étoit le commandant du vaisseau, & qu'il alloit lui apprendre ce que c'étoit que d'usurper son autorité. Le premier chirurgien courut au secours du capitaine : le fou, en reconnoissance de ses bons offices, le traita de la même sorte, ainsi que beaucoup de ceux qui s'opposoient à sa fureur : on vint cependant à bout de s'en saisir, & de l'entraîner à fond de calle, où il fut garotté avec plus de soin que jamais.

CHAPITRE XXVIII.

Colere du capitaine. Départ du vaisseau pour Sainte-Helène. Tempête. Roderik se trouve à l'attaque de Cartagène. Il change de vaisseau.

LE capitaine étoit si fort en colere, qu'il ordonna de ramener le fou sur le tillac, afin d'avoir le plaisir, disoit-il, de lui passer son épée au travers du corps; mais son lieutenant le fit changer d'avis, en lui disant que cet homme n'étoit pas un fou, mais un désespéré, que quelques-uns de ses ennemis avoient suscité pour l'assassiner, qu'il falloit le mettre aux fers, jusqu'à ce qu'il pût être jugé suivant les formalités dans un conseil de guerre, & qu'en approfondissant cette affaire, on pourroit découvrir des circonstances de très-grande importance. Cet avis étant appuyé du suffrage du docteur Maxane, le capitaine s'y rendit.

Morgan, qui ne pouvoit contenir la joie que lui avoit causé cette scène, ne put s'empêcher de demander au docteur, en étuvant avec de l'eau vulnéraire la plaie qu'il avoit reçue, s'il étoit enfin persuadé qu'il y eût des fous sur le vaisseau. Il eut beaucoup mieux fait de contenir cette saillie, car le chirurgien s'en ressouvint toujours, & ne

négligea aucune des occasions de le chagriner qui purent se présenter dans la suite.

Nous levâmes enfin l'ancre, & nous partîmes pour Douvres. Le fou, que l'on gardoit à vue, prit son tems pendant que la Sentinelle tournoit la tête, & sautant la Tamise, prévint de cette sorte le ressentiment du capitaine. Nous ne demeurâmes pas longtems à Douvres, & profitant du premier vent favorable, nous fîmes voile pour la Jamaïque, conjointément avec la flotte destinée pour le siége de Cartagène. Ce ne fut qu'avec une peine extrême que j'appris que j'allois être transporté dans un climat si différent de mon pays natal; je n'avois d'ailleurs aucun des moyens nécessaires pour m'en faire supporter plus patiemment l'intempérie.

Nous sortîmes du canal avec un vent favorable, mais il ne dura pas long-tems. A 50 lieues de la pointe du Lésard, du côté occidental, le vent tomba tout-à-coup, & il fit toute la journée un tems calme, qui fut suivi la nuit suivante d'une tempête affreuse. Je dormois profondément. Je fus éveillé par le bruit des canons, par le sifflement des cordages & des vitres, & par l'agitation des voiles, dont la plûpart étoient déjà déchirées; l'équipage étoit en désordre, les cris des matelots & des officiers se confondoient avec le bruit des portes-voix & des trompettes. Morgan & Tomson, qui n'a-

voient jamais été en mer, non plus que moi, trembloient de peur, & jettoient des soupirs qui ne contribuoient point à me rassurer.

Je me levai cependant, pour aller me fortifier le cœur avec Morgan, & boire un coup d'eau-de-vie. Je montai sur le tillac. Quelle fut ma surprise! De 150 vaisseaux, dont notre flotte étoit composée, nous n'en vîmes plus que douze, qui voguoient ainsi que le nôtre au gré des vents. L'un d'eux perdit son grand mât, qui tomba dans la mer avec un bruit horrible. Les officiers & les matelots de notre bord couroient çà & là, la frayeur peinte sur le visage : chacun donnoit son avis; rien ne s'exécutoit; quelques matelots, couchés sur les vergues, s'efforçoient de serrer les voiles, d'autres tâchoient de rattacher celles qui étoient entieres, chaque coup de vent faisoit plier les mâts comme des roseaux : je considérois tout cela avec autant d'étonnement que de crainte, lorsque, par une secousse, l'un des cordages amarrés au bout de la grande vergue se cassa, ce qui fit tomber à la mer deux matelots que l'on ne put secourir.

Le pauvre Jack-Ratteling, qui travailloit à côté d'eux, tomba sur le tillac & se cassa la jambe. Nous courumes aussi-tôt Morgan & moi à son secours, nous priames le docteur de venir le visiter; mais nous ne pûmes

jamais l'y déterminer; nous le portâmes jusqu'à la porte de sa chambre, il vint le voir alors, & fut d'avis de lui couper la jambe. Nous voulûmes lui faire entendre mon compagnon & moi qu'on pouvoit éviter cette opération; mais le docteur, qui étoit opiniâtre comme le sont ordinairement les ignorans, ne voulut point entendre raison.

« Puisque vous êtes si habiles, nous dit-il tout en colère, vous n'avez qu'à vous charger de sa guérison à vos périls & risques, & vous me répondrez de sa vie. Morgan lui repliqua, que dieu seul disposoit des jours de tous les hommes, & qu'il y auroit autant de témérité à lui de répondre de la vie d'un seul, comme à lui docteur de répondre de celle de tous les malades qu'il traiteroit; que si le malade consentoit à se mettre entre nos mains, nous étions persuadés qu'on pouvoit fort bien le guérir sans lui couper la jambe.

Ratteling s'écria aussi-tôt qu'il ne demandoit pas mieux, & qu'il n'auroit de confiance qu'en nous. « Vas maraud, lui dit le docteur, si tu restes dans leurs mains, ce sera bien employé pour ton insolence. Si je meurs, dit Ratteling, ce ne sera pas la faute ce ces honnêtes gens; mais aussi si je réchappe ma jambe, je ne vous en aurai point cbligation. » J'en avois trop à ce pauvre oomme pour ne lui pas donner tous les sehours qui dépendoient de moi. Morgan m'a-

bandonna la conduite de son pansement, & je le tirai d'affaire en six semaines. Ce succès valut au docteur le mépris de tout l'équipage, & m'attira de sa part cent mauvais traitemens.

Nous arrivâmes à la Jamaïque, d'où nous partîmes peu de tems après, dans le dessein d'attaquer une flotte Françoise, que l'on disoit être à la rade de l'isle de la Vache: nous ne la trouvâmes plus à notre arrivée, & nous nous amusâmes là à perdre bien du tems, au lieu de prévenir son arrivée en Europe, & les avis qu'elle pouvoit donner aux Espagnols à notre préjudice: enfin, nous nous remîmes en mer; mais le vent nous étant devenu contraire, nous perdîmes encore dix jours de tems.

On a beaucoup blâmé la conduite de nos généraux en cette occasion; mais je suis persuadé qu'elle est au contraire une preuve de leur bravoure & de leur générosité; puisque sans doute ils ne firent tant de délais, que pour triompher d'un ennemi qui avoit tout le tems de les bien recevoir. Quelle gloire en effet auroient-ils eue d'assujettir une poignée de monde, avec une flotte infiniment plus nombreuse & mieux équippée qu'aucune de celles qui eussent encore paru sur les mers du nouveau monde.

Nous jettâmes l'ancre le plus près que nous pûmes de terre, & nous tentâmes enfin une descente sous le canon même des enne-

mis ; ce que nous aurions pu faire en mille autres endroits ſans aucun riſque. Nos efforts furent vains. On nous tua beaucoup de monde, ſans que nous puſſions gagner un pouce de terrein.

On approuvera ſans doute cette conduite des généraux, toute extraordinaire qu'elle ſoit, puiſque c'étoit apparemment pour accoutumer leurs troupes au feu. Ces troupes, d'ailleurs, n'étoient que des milices, qui n'étoient point du tout aguerries, & qui avoient beſoin de pareilles épreuves pour ſe mettre au fait. Les miniſtres, d'ailleurs, par une prévoyance dont on leur doit ſavoir gré, réſervoient vraiſemblablement nos meilleures troupes pour une occaſion plus importante, & moins dangereuſe pour eux. De leur côté, meſſieurs les officiers des vieux corps, qui pour la plûpart jouïſſent de leur commiſſion, comme un chanoine de ſon bénéfice, ne ſont pas diſpoſés à ſe donner tant de peine pour le bien de la nation. Ils préſumerent ſans doute pour lors, qu'il n'y avoit que des coups à gagner dans une expédition de cette nature ; ce qui ne les engageoit pas à s'éloigner de leurs protećteurs. Il y auroit de l'injuſtice à ne point donner les éloges convenables à leur prudence.

Nous eumes cependant beaucoup plus de ſuccès que nous n'en devions raiſonnablement eſpérer, puiſque nous parvînmes à nous emparer des Forts de *Bocca Chica* & *de*

Saint-Joseph, malgré tout ce que nous avions fait pour échouer dans cette entreprise. Si nous eussions su profiter de ces premiers avantages, & que nous nous fussions présentés tout de suite devant la ville, il n'est pas douteux que la consternation de ses habitans nous l'auroit livrée. Mais l'on s'amusoit à faire des revues; il falloit, disoit-on, reposer les soldats.

Nous tentâmes enfin l'attaque du fort de *Saint-Lazare*, avec quinze cent hommes. Les habitans, à qui nous avions donné le tems de reprendre haleine, nous reçurent si bien, que nous fûmes contraints de nous enfuir. Ce mauvais succès découragea totalement nos troupes, & força nos généraux de remonter sur leurs vaisseaux. Celui sur lequel j'étois, eut ordre de prendre des vivres pour retourner en Angleterre; mais notre capitaine, qui ne se soucioit pas d'y repasser si tôt, trouva moyen de permuter sa commission avec un autre capitaine, qui ne souhaitoit rien tant que d'y retourner.

J'eus dans ce tems-là le malheur de perdre mon ami Tomson, qui disparut sans qu'on pût savoir ce qu'il étoit devenu.



CHAPITRE XXIX.

Portrait de son nouveau capitaine. Retour de Roderik en Angleterre.

Le Capitaine Oakum ayant quitté le vaisseau, & emmené avec lui son fidele Maxane, (ce qui me fit un véritable plaisir ainsi qu'à mon camarade) notre nouveau capitaine s'en vint à bord, dans une chaloupe conduite par dix rameurs. Un domestique portoit sur sa tête un grand parasol : autant son prédécesseur avoit l'air brutal & grossier, autant celui-ci avoit l'air coquet & efféminé ; il étoit extrêmement jeune, & l'on pouvoit juger de sa délicatesse par la finesse de sa taille & la blancheur de son teint : il portoit un chapeau blanc orné d'un plumet rouge ; de grands cheveux blonds, parfaitement frisés, & noués galamment par derriere avec un beau ruban, flottoient sur ses épaules ; son habit de taffetas couleur de rose, doublé de blanc, étoit si artistement taillé sur le devant, quil laissoit totalement à découvert une belle veste bleue galonnée d'un point d'Espagne d'or ; elle étoit déboutonnée par devant, & laissoit voir un jabot de superbe dentelle ; une culotte de velours cramoisi lui descendoit à fleur des genoux ; elle n'étoit point boutonnée sur les côtés, & ses bas de soie

blancs étoient de même passés négligemment sur ses jambes sans jarretieres. Sa molesse eût été gênée dans ces entraves, & ce n'étoit qu'en faveur des diamans qui les composoient, qu'il avoit des boucles sur ses escarpins de maroquin rouge.

Il portoit une épée richement damasquinée, & ornée d'un nœud verd & or. La lame en étoit si courte, qu'on pouvoit aisément soupçonner qu'il n'en vouloit faire aucun usage, mais il avoit en récompense à la main un fort long roseau, à poignée d'ambre, sur lequel il s'appuyoit. Un masque de velours noir, dont il se couvroit le visage, & des gants blancs, dont chaque doigt étoit fixé sur les siens par des bagues d'un prix considérable, terminoient son ajustement. Je ne pouvois croire qu'un marin se trouvât sous un pareil accoûtrement. A coup sûr, me disois-je, si mon oncle Bouling étoit ici, une pareille figure le feroit bien rire.

Monsieur Whiffle, [c'est le nom du capitaine] monta donc à bord du vaisseau, en prit possession, & se fit reconnoître de l'équipage. Il étoit environné d'une bande de domestiques, qui tous copioient les impertinences de eur maître, du ridicule duquel ils approchoient plus ou moins, à raison des emplois différens qu'ils remplissoient auprès de lui.

Morgan ctut devoir saisir l'occasion de la vacance du premier chirurgien pour en

demander la place; il se présenta dans la chambre du capitaine, habillé comme à son ordinaire, d'une grosse chemise, d'une veste de toile rayée, & d'un bonnet de même étoffe, fort enfumé. S'étant donc approché dans cet équipage jusqu'auprès de monsieur Whiffle, qui étoit étendu comme un Sibarite sur un canapé environné de coussins, & qui portoit dans cet instant un bonnet d'étoffe d'argent garni d'une fourrure de martre.

» Je vous demande bien pardon, lui dit-il, si j'entre ainsi sans façon dans votre chambre; je suis persuadé, Monsieur, que quand vous me connoîtrez mieux, vous serez bien aise de m'avoir rendu service; je suis un pauvre gentilhomme; j'ai été bien malheureux; mais... le capitaine, qui n'avoit écouté patiemment cette éloquente exorde que parce qu'il étoit extrêmement occupé de la figure de mon pauvre camarade, las apparemment de l'examiner, l'interrompit tout-à-coup : » Qui diable es-tu, lui dit-il, d'un ton de colère & de surprise ?

Je suis, répondit Morgan, le premier garçon chirurgien de ce vaisseau, informez-vous de moi, je suis honnête-homme, Dieu merci, & tout l'équipage vous dira que je vaux bien pour la capacité le docteur Maxane, qui, graces au ciel, a quitté notre bord; puisque sa place est vacante,

faites-moi la grace de me l'accorder, & je vous jure foi d'honnête homme, que je....

Mon camarade alloit continuer, lorſque le capitaine portant tout-à-coup ſa main à ſon nez, ſe mit à crier de toutes ſes forces pour faire venir ſes domeſtiques : marauds, » dit-il, dès qu'ils parurent, traîtres, ſcélérats, vous avez donc juré de me faire périr ; chaſſez-moi au plutôt ce bouc infect, dont l'odeur m'empoiſonne, je me meurs... ſors donc mon enfant, ſors donc, tu m'excédes, je m'évanouis. Ah! .. ah! .. je n'en puis plus..... Monſieur Whiffle ſe laiſſa tomber ſur ſon canapé ; ſon valet de chambre, qu'il appeloit Vergetta, courut à ſon ſecours, & lui appliqua un flacon d'eau de ſenteur ſous le nez ; un autre lui frottoit les tempes avec de l'eau de la Reine d'Hongrie, tandis qu'un troiſiéme, après avoir mis brûler des paſtilles d'ambre dans de petits réchauds d'argent, arroſoit le plancher d'eau de lavande. Les autres pendant ce tems-là mettoient Morgan à la porte.

Le Gallois diſputa long-tems le terrein, tournant ſon bonnet gras ſur ſa tête, & demandant ſi un homme comme lui n'étoit pas en état de ſe préſenter par-tout. Il ſeroit peut-être reſté ; mais le malade ayant ouvert les yeux, retomba à ſa vue dans une nouvelle ſincope, en diſant : Ah ! mon Dieu, Vergetta, il eſt là ? Alors on ne garda plus aucun ménagement, & on le jeta dehors.

Ventre de chien, dit Morgan, en rentrant dans notre chambre, suis-je donc un diable? N'allez-vous pas vous trouver mal aussi? »

Il me raconta ensuite son aventure; &, suivant sa coutume lorsqu'il étoit fâché, & qu'il ne pouvoit se venger, il se mit à marmotter entre les dents une chanson galloise. Quelques minutes après un domestique vint de la part du capitaine me donner ordre de me nettoyer, & de m'ajuster le plus proprement qu'il me seroit possible pour me rendre ensuite auprès de son maître. Je procédai le plus réguliérement qu'il me fut possible à ma toilette; je mis du linge blanc, & me lavai les mains, la bouche & le visage avec de l'eau-rose que je pris dans l'apothicairerie.

J'allai ensuite me présenter à la porte, où l'on m'arrêta jusqu'à ce que le capitaine m'eut envisagé avec une lorgnette; il m'ordonna ensuite de n'avancer vers lui que peu-à-peu, afin que si je sentois aussi mauvais que mon camarade, l'odeur ne pût parvenir à lui que par degrés, & qu'il eût le tems de me faire retirer dès qu'il en sentiroit la premiere impression. La précaution que j'avois prise de m'aromatiser avec de l'eau-rose, me servit à merveille; j'eus le bonheur d'arriver auprès du capitaine, sans qu'il eût à me reprocher aucune exhalaison désagréable : j'eus aussi le plaisir de

lui entendre dire que j'étois au moins supportable.

Il étoit couché sur son lit; là, il promenoit & rouloit languissamment sa tête sur un oreiller des plus molets; son valet de chambre lui portoit de tems en tems des odeurs sous le nez. » Vergetta, lui disoit-il d'un ton mourant, crois-tu que ce malheureux-ci [il parloit de moi], ne me fera point de mal? Me conseilles-tu de me confier à lui? Mais.... ce jeune homme, répondit le valet de chambre, n'a pas mauvaise mine, & je conclus de-là qu'il n'est pas mal-adroit. Hé bien, dit le maître, il faut donc s'y résoudre. Dis-moi, mon ami, n'as-tu jamais saigné que des chevaux, tu vas sans doute bien mentir. Moi, M., saigner des chevaux, lui dis-je en lui prenant le poignet pour lui tâter le pouls, jamais de ma vie cela ne m'est arrivé; pour des hommes passe. Ah! malheureux, s'écria le capitaine tout d'un coup, as-tu donc résolu de me tordre le bras : ô ciel, à qui me suis-je fié! il m'a démis le coude & l'épaule. »

J'étois tout stupéfait, je demandai pardon au capitaine du ton le plus humble & le plus contrit; je pris ensuite un ruban bien large pour lui servir de ligature. Combien vas-tu me tirér de sang, me dit-il? Je crois, monsieur, lui dis-je, qu'il suffira de vous en tirer douze onces. O ciel! s'écria-t-il

d'un ton effrayé, tu veux donc m'assassiner, misérable, retires-toi.... » Le fidèle Vergetta fit de son mieux pour appaiser son maître. » Apprenez, dit-il en s'adressant à moi, qu'on n'a jamais tiré plus de sang à monsieur qu'une once & trois dragmes. » Il prit alors dans une petite cassette une paire de balances, avec une petite soucoupe d'argent, qu'il me dit devoir être la juste mesure de la saignée que j'avois à faire.

J'allois appliquer la lancette, lorsqu'on vit entrer dans la chambre un jeune homme à-peu-près de la taille & de l'extérieur du capitaine. » Ah ! te voilà, mon cher Franquin, lui dit-il, en lui tendant les bras, » je suis malade à la mort, mes animaux » de laquais ont laissé entrer ici une espece » d'ours, dont la mauvaise odeur m'a presque suffoqué. »

Franquin prit aussi-tôt un air allarmé, qui me le fit soupçonner [& je ne me trompois pas] d'être un de ces charlatans rusés, qui trouvent des malades où il n'y en a point, afin de se rendre nécessaires. Celui-ci lamenta d'abord longtems sur la mauvaise santé du capitaine, qu'un rien étoit capable de déranger, il lui toucha ensuite le pouls de l'extrémité de l'index [seule précaution que je n'avois pas eue] & conclut, en disant que ce ne seroit rien que cette indisposition ; qu'il étoit fort aise cependant d'être arrivé assez à tems pour prévenir les suites

férieuses qu'elle auroit eue immanquablement, venant d'un vice dans le genre nerveux ; qu'il falloit en conféquence fupprimer la faignée, & avaler quelques gouttes de teinture de caftor & de Laudanum, pour calmer l'effervefcence du fang. J'eus ordre d'aller préparer cette potion, qui fut préfentée à notre malade avec un verre plein de Sack-Poffet. (*) Le capitaine fe mit enfuite dans fon lit, & les officiers eurent ordre d'empêcher que qui que ce foit ne vînt troubler fon repos.

Le capitaine dormoit & le chirurgien veilloit; il fe fit même préparer un lit dans un cabinet attenant la chambre du capitaine, pour être à portée de lui, au cas qu'il lui arrivât quelqu'accident pendant la nuit. Le lendemain, comme M. Wihffle fe portoit mieux, il parut fur le tillac, & donna des ordres très-févères pour que tous les Officiers fupérieurs paruffent toujours proprement habillés, l'épée au côté, & des gants aux mains, toutes les fois qu'il viendroit fur le pont. Les bas officiers eurent ordre auffi d'être toujours en linge blanc & poudrés ; il défendit à tout le monde, excepté fes domeftiques & le chirurgien, d'entrer dans fa chambre, fans

[*] Liqueur compofée de vin de Canarie, de crême, de mufcade, d'œufs & de fucre.

en avoir obtenu préalablement la permiſſion.

Quelques jours après, le capitaine reçut ordre de mettre à la voile pour retourner en Angleterre; je goûtois déja par anticipation le plaiſir de revoir ma patriè. Quand le chirurgien de l'amiral ſe préſenta ſur notre bord, il nous fit entendre que la diſette des chirurgiens dans les Indes lui avoit fait donner ordre de retenir un garçon chirurgien de chacun des navires qui retournoient en Angleterre, qu'ainſi nous n'avions qu'à délibérer entre nous lequel des deux reſteroit. Morgan conſentit à reſter, pourvu qu'on lui donnât un brevet de premier chirurgien; mais le docteur lui répondit qu'on ne manquoit pas de premiers chirurgiens, & qu'il falloit qu'il ſe contentât de la place de premier garçon, juſqu'à ce qu'il pût être avancé. Morgan jura pour lors qu'il ne quitteroit point le vaiſſeau; l'autre lui repartit qu'il nous donnoit juſqu'au lendemain pour décider la choſe à l'amiable, ſans quoi il nous feroit tirer au ſort.

J'avois bien moins d'intérêt que mon camarade à retourner en Angleterre, puiſque je n'y avois aucun ami; j'étois fort & robuſte, conſéquemment en état de ſupporter l'intempérie du climat. Comme elle ſe faiſoit ſentir auſſi-bien aux chirurgiens qu'aux autres, j'avois tout lieu d'eſpérer que j'avancerois bientôt. Lors donc que le

chirurgien de l'amiral se présenta le lendemain pour nous faire tirer au sort, je dis à Morgan qu'il étoit inutile qu'il se disposât à tirer, que j'acceptois la proposition du chirurgien major de la flotte, qui pour me récompenser de ma bonne volonté, me fit nommer premier garçon chirurgien de la frégate le Lézard.

Je quittai avec beaucoup de regret le pauvre & généreux Ratteling, qui avoit obtenu, pour toutes récompenses de ses services, d'être reçu aux invalides de Greenwich. Nous ne pûmes de même nous séparer, Morgan & moi, sans répandre des larmes, & nous troquâmes nos boutons de manche, pour avoir quelque chose qui nous fît souvenir l'un de l'autre. Je m'embarquai dans une Yolle, qui me transporta à bord du Lézard, dont je reconnus le premier chirurgien pour l'un de ces jeunes gens avec qui j'avois eu cette aventure nocturne, dont j'ai déjà fait part au lecteur, & dont Jackson avoit été cause.

La maniere polie avec laquelle il me reçut, m'en fit bien augurer pour l'avenir. Mais quelle fut ma surprise, lorsqu'en nous promenant sur le tillac, j'y rencontrai le farouche Crampley, qui se donnoit des airs d'autorité; mon camarade m'apprit, qu'à force de présens, il avoit obtenu une place de lieutenant sur la frégate: je sentis bien que j'avois pour lors tout à craindre

de son ressentiment ; je résolus cependant de m'en mettre à couvert, en me conciliant les bonnes graces des autres officiers.

Nous croisâmes pendant quelque tems le long des côtes de l'Amérique, pour voir si nous ne trouverions point de vaisseaux Espagnols ; nous fimes plusieurs prises, j'eus le malheur de perdre dans la derniere mon camarade, qui eut une jambe emportée d'un coup de canon, pendant qu'il pansoit les blessés sur le tillac. Le pauvre garçon eut cependant le tems de faire son testament, par lequel il me fit son héritier ; ce qu'il me laissoit montoit à plus de cinq cent livres. De plus, il parla de moi si favorablement aux officiers, que malgré la mauvaise volonté de Crampley, ils me nommérent tout d'une voix pour lui succéder. Comme notre frégate avoit été extrêmement maltraitée dans les combats que nous avions essuyés, nous fûmes obligés de faire voile pour l'Angleterre.

Il y avoit environ sept semaines que nous en tenions la route, lorsque le canonier vint dire à Crampley, qui commandoit à la place du capitaine, qui étoit extrêmement malade, que le Navire faisoit eau de toutes parts, & qu'il seroit bon de jetter la sonde, & d'examiner dans quel parage nous nous trouvions, pour tâcher de gagner le premier port & de nous y radouber. Crampley, sans s'embarrasser d'un avis si important,

répondit que nous aborderions le lendemain en Angleterre, & le canonier fut mis aux arrêts, pour avoir osé insister & contredire l'entêtement du lieutenant. Nous fîmes route encore pendant cinq à six jours sans voir les côtes d'Angleterre, & même sans nous flatter de pouvoir les voir de long-tems. Nous apperçûmes cependant un soir que le vaisseau panchoit extrêmement d'un côté; Crampley fit couper le grand mât sous prétexte de soulager le vaisseau, & les Matelots, désespérant pour lors de se sauver, s'ameutérent, & commencerent, suivant leur coutume, à briser les coffres des officiers. Je m'habillai moi-même de ce que j'avois de meilleur, & après avoir mis mes effets les plus précieux dans mes poches, je pris mon épée & mes pistolets.

L'état dans lequel le vaisseau se trouva peu de tems après, détermina le lieutenant à l'abandonner. Il se jeta dans la chaloupe, & fut suivi de presque tout l'équipage: elle se trouva par-là si surchargée, qu'elle étoit prête à couler bas. Je n'y étois cependant pas encore entré; le lieutenant s'opposoit obstinément à ce que j'y entrasse, & l'on avoit déjà coupé la corde. Je pris alors un de mes pistolets, & jurai que je brûlerois la cervelle à quiconque feroit le moindre mouvement pour l'éloigner, avant que je fusse entré dedans. J'y sautai aussi-tôt: la secousse m'ayant fait trébucher, je tombai

ſur Crampley, que je renverſai, ainſi que pluſieurs autres. Il prioit tout le monde de me jetter dans la mer, mais perſonne n'oſa ſe mettre en devoir de lui obéir. Nous prîmes terre une heure après. J'inſultai pour lors Crampley, & lui préſentai un piſtolet; mais à peine l'eut-il dans la main, que, ſans me donner le tems de bander le mien, il me tira ſon coup ſi près du viſage, que je crus avoir la tête caſſée; cependant, je me ſentis encore aſſez de force pour tirer mon coup à tout hazard, car j'étois aveuglé & ne voyois plus perſonne; je reçus alors un coup ſur la tête, qui me jeta par terre ſans ſentiment.

Quel fut l'excès de ma douleur, lorſqu'étant revenu de mon évanouiſſement, je me trouvai ſeul dans une eſpèce de déſert, ſans armes, ſans habits & ſans argent; on ne m'avoit laiſſé que ma chemiſe, mes ſouliers & mes bas. J'étois dans un déſeſpoir inexprimable, je maudis mille fois l'heure de ma naiſſance & la cruauté de mes parens. J'aurois plutôt dû m'en prendre au deſir inſenſé de vengeance qui étoit venu me ſaiſir ſi mal-à-propos. Mais telle eſt la folie des hommes, ils ne regardent preſque jamais leurs paſſions comme la ſource de leurs malheurs, c'eſt ce qui fait qu'ils travaillent ſi peu à les détruire, & qu'ils ſont preſque toujours malheureux.

CHAPITRE

CHAPITRE XXX.

Roderik se traîne dans une grange. Effroi qu'il cause à quelques paysans. Secours inespéré qu'il reçoit d'une prétendue Sorciere, dans le tems qu'il est abandonné de tout le monde.

QUELQUES idées plus tranquilles & plus sages succédérent enfin à mes premieres résolutions, & je me déterminai, après bien des combats, à me traîner dans quelqu'endroit habité, où je trouverois du secours; j'étois extrêmement foible, & j'eus toutes les peines du monde à me relever; je me tâtai par tout le corps, & je ne m'y trouvai aucune blessure; mais j'avois reçus deux coups sur la tête, qui me l'avoient entamée en deux endroits différens. Autant que j'en pus juger, ils m'avoient été donnés avec la crosse d'un pistolet. Je tournai les yeux vers la mer, je ne vis plus le vaisseau, ce qui me persuada pour lors qu'il s'étoit brisé contre la côte, & que tous ceux qui étoient dedans auroient péri. Mais, comme je l'appris dans la suite, le canonier, qui avoit beaucoup plus d'expérience que Crampley, s'étant apperçu que le vaisseau flottoit encore lorsque nous l'eûmes abandonné & déchargé d'une partie de sa cargaison, crut qu'il étoi

possible de le conduire jusqu'en Angleterre ; & ne s'embarrassa plus de se mettre à terre, à l'exemple du capitaine, espérant pouvoir le conduire dans un port pour le faire radouber & ragréer. Il y réussit en effet. l'Amiral lui promit une gratification considérable, qu'il méritoit assurément bien pour avoir sauvé un des vaisseaux de Sa Majesté ; mais je n'ai jamais oui dire qu'on lui ait tenu parole.

Je dirigeai mes pas vers un petit village, que j'apperçus à quelque distance du rivage ; je m'étois couvert d'une mauvaise veste rouge de matelot, qui m'avoit été laissée à la place de mes habits, par le coquin qui m'avoit dépouillé. Ce fut encore un bonheur pour moi dans mon infortune ; j'étois transi de froid, je ne balançai donc point à la mettre. Le mouvement de la marche m'ayant réchauffé, mes plaies, dont le froid avoit arrêté le sang, se r'ouvrirent, & je perdis encore beaucoup de sang ; j'étois tellement affoibli, que j'eus toutes les peines du monde à gagner une grange. La porte en étoit ouverte, & je n'y vis personne ; mais comme je présumois qu'il pourroit y venir bientôt quelqu'un, je me jetai sur une botte de paille. Effectivement, au bout de quelques minutes, je vis entrer un paysan avec une fourche, qu'il alloit darder sur une botte de paille qui me cachoit à ses yeux ; il m'auroit infailliblement enfour-

ché, si je n'eusse poussé un profond soupir; le bruit que je fis allarma le paysans, il s'arrêta au milieu de son coup, & ayant apperçu mon visage & mes habits tout couverts de sang, il me présenta sa fourche en tremblant comme la feuille. il me la tenoit à six pouces du corps; ses cheveux étoient hérissés de crainte, il avoit le regard égaré, les narines dilatées comme les nazeaux d'un cheval effayé, & il ouvroit la bouche à moitié, sans pouvoir articuler une parole.

Dans une autre situation, je serois étouffé de rire à l'aspect de cette figure. Il fut plus de dix minutes dans la même attitude: pendant ce tems, comme la voix me manquoit absolument, je ne pus lui faire entendre que quelques soupirs qui redoublérent sa frayeur: je lui fis envain quelques signes, pour lui faire entendre que j'avois besoin d'un promt secours; j'entendis un autre paysan, qui, du fond de la cour, crioit: Blaise, Blaise, » à quoi t'amuses-tu donc dans cette » grange? » Blaise, aussi-bien que moi, ne pouvoit plus parler, & n'osoit faire le moindre mouvement; l'autre paysan, qui l'appeloit, vint pour le chercher, & le trouvant la bouche béante, le regard fixé & planté comme un terme, il s'écria aussi-tôt avec effroi: » Miséricorde! mon garçon » est ensorcelé. Haie! Blaise, mon pau» vre Blaise, qui t'a donc planté-là de la » sorte? Blaise, sans oser remuer, ni me

quitter de vue, répondit : » Mon pere; » voici le diable, ou bien un revenant, par » ma fy, je ne fais comment vous dire ce » que c'eſt.

Le pere de Blaiſe, qui ne voyoit rien ſans le ſecours de ſes lunettes, les tira de ſa poche, ſe les appliqua ſur le nez, & ſe plaçant prudemment derriere ſon fils, ſe mit à me regarder de ſon mieux. Mais le pauvre bon homme ne raiſonnoit pas mieux que Blaiſe : il ne m'eût pas plutôt un peu mieux apperçu, qu'il ſe mit à trembler encore plus fort que ſon fils, & s'adreſſant à moi avec une voix entrecoupée : » Au nom du » pere, du fils & du ſaint-eſprit, me dit-il, » ſi t'es un ſatan je te conjure de t'en aller » dans la mar du feu, mais ſi t'es un mort » tu n'as qu'à dire, je te ferons entarrer » comme un chréquien.» Je ne répondois point, il me répéta une ſeconde fois ſon imbécile exorciſme. Son fils, à qui un ſecond donnoit un peu d'aſſurance, en fit autant, ſans que je leur répondiſſe. Je ne ſais ce qu'ils ſeroient devenus tous deux, ſi je l'euſſe fait, mais je n'en avois pas la force.

Cependant le pere, qui commençoit à s'aguerrir, voulut perſuader à ſon fils d'approcher de plus près le fantôme : » Nannin, nannin, répondit Blaiſe, je n'en ferai rian, approchez-vous en vous, mon » pere; ſi c'eſt le diable & qu'il veuille » étrangler queuqu'un, vaut bien mieux

» que c'eu soit vous qu'avez fait votre
» tiems, que moi qui peut vous faire de
» petits enfans & donner des chréquiens au
» monde. »

Des représentations si bien fondées ne déterminérent cependant point le pere à s'exposer le premier : il tenoit toujours soigneusement son fils Blaise entre lui & moi, & se contentoit de m'observer par dessus son épaule. Je fis un effort pour lever le bras & leur faire signe de me secourir ; j'étois si affoibli par la quantité de sang que j'avois perdu, que je ne fis que remuer un tant soit peu la botte de paille qui me couvroit à moitié. Ce mouvement les effraya si fort, que Blaise s'enfuit, sans s'embarrasser de ce que deviendroit son pere, qu'il renversa sur le nez en prenant la fuite. Le vieillard, qui se croyoit perdu, n'osant ni se relever, ni même se retourner tout-à-fait, & se contentant de me regarder de côté, se mit à reculer à quatre pattes comme une écréviffe, jusque sur le seuil de la porte, en répétant d'un ton de voix étouffée par la peur, les mêmes conjurations qu'il avoit déjà proférées contre moi.

La fuite de ces deux imbéciles m'allarma beaucoup ; je craignis de rester sans secours ; & je commençois à perdre le sentiment, lorsque je les vis rentrer dans la grange, accompagnés d'une vieille femme, qui leur disoit résolument, que quand ce

ſeroit le diable, elle vouloit le voir; que ſi c'étoit quelqu'un qui fût mort, il ne pouvoit lui faire aucun mal: elle s'avança donc vers moi avec intrépidité; dès qu'elle m'eut vu & touché; » que vous êtes ſots! dit-elle, en s'adreſſant aux payſans, de vous imaginer que c'étoit-là le diable, ne voyez-vous pas bien que c'eſt un pauvre miſérable que l'on vient d'aſſaſſiner, & qu'il s'eſt réfugié dans votre grange, dans l'eſpoir d'y trouver du ſecours; mais s'il meurt ici tout-à-fait, il n'eſt pas douteux que vous ſerez chargés de le faire enterrer, ainſi travaillez au plutôt â vous en débarraſſer.

Cet avis parut trop intéreſſant aux payſans, pour qu'ils négligeaſſent de le ſuivre; ils allérent chercher ſur le champ une civiére, & après avoir encore reculé quelques pas tout en m'approchant, ils me placérent deſſus. La vieille leur conſeilla de me porter à la porte de leur compere Mathurin, parce que, diſoit-elle, étant plus riche qu'eux, il ſeroit plus en état de me ſecourir. Je fus donc roulé à la porte de Mathurin, près de laquelle je fus miſérablement abandonné ſur un tas de fumier. Je ſerois devenu la proie des chiens pendant la nuit, ſi par mes ſoupirs réitérés je n'euſſe mis l'allarme dans la maiſon, la curioſité fit ſortir quelques domeſtiques, qui avertirent leur maître de l'état dans lequel j'étois; mais ce ruſtre reſſembloit au lévite mieux qu'au ſamaritain;

il ordonna donc qu'on me portât jusqu'auprès du presbitère du recteur de la paroisse, présumant qu'il se chargeroit volontiers de faire en ma faveur un acte de charité, lui qui leur prônoit cette vertu si régulièrement tous les dimanches : » d'ailleurs, disoit-» il pour s'excuser, je paie réguliérement » ma taxe pour les pauvres, je ne suis pas » obligé d'en faire davantage. »

Je fus donc transporté à la porte du ministre : toutes ces différentes agitations m'avoient été avantageuses, en ce qu'elles m'avoient rendu le sentiment; mes soupirs & mes plaintes firent sortir de chez lui l'ecclésiastique; à mon aspect, il entra dans une furieuse colere contre ceux qui m'apportoient à sa porte; il menaça de les d'amnrer, parce que, disoit-il, ils vouloient le faire soupçonner d'un assassinat; les propos du ministre m'inspirérent tant d'horreur pour lui, que je perdis une seconde fois connoissance : on me promena de portes en portes sans que je m'en apperçusse, & je serois infailliblement péri dans les mains de ceux qui me transportoient de la sorte, si une vieille dame, qui passoit pour sorciere dans le village, ne m'eût reçu dans sa maison : elle lava mes plaies avec du vin chaud, les banda soigneusement, & me fit revenir de mon évanouissement par le moyen de quelques cordiaux qu'elle me fit avaler, & qu'elle composoit elle-même pour le soula-

gement des pauvres du village : cette bonne femme me traitoit avec autant de douceur que de ſoin ; elle m'exhortoit à prendre courage. Quand j'eus un peu recouvré mes forces, & qu'elle me crut en état de parler, elle me pria de l'inſtruire de la cauſe de mon accident. C'étoit la moindre ſatisfaction que je puſſe accorder à une perſonne qui m'avoit ſauvé la vie. Je lui racontai mes aventures, ſans en omettre aucune circonſtance : elle fut ſurpriſe de toutes les viciſſitudes de mon hiſtoire : elle en conjectura l'avenir le plus heureux ; elle me fit tant d'éloges de l'adverſité ; elle en parla d'une façon ſi ſenſée & ſi délicate, qu'il me fut aiſé de comprendre qu'elle avoit été dans une ſituation beaucoup plus heureuſe que celle dans laquelle je la voyois alors ; cela me fit naître le deſir de ſavoir auſſi ſon hiſtoire. Elle s'en apperçut aiſément aux queſtions différentes que je lui faiſois, & ſans attendre que je le lui propoſaſſe nettement, elle me parla de cette ſorte.

CHAPITRE XXXI.

Histoire de SOPHIE *; conseils que Random reçoit de cette dame. Elle le place en qualité de domestique chez une folle savante.*

» VOUS me paroissez avoir envie de savoir qui je suis ; & la confiance que vous semblez avoir en moi, exige que je vous satisfasse : j'ai pris le nom de Sophie, depuis que je demeure dans ce village : des raisons de bienséance m'engagent à vous cacher le nom de mes parens, il suffit de vous dire qu'ils étoient riches, qu'ils n'avoient que moi d'enfant, & que le bien dont je devois hériter, plutôt peut-être que les agrémens dont la nature m'avoit partagée, m'avoit acquis un grand nombre de galans, du nombre desquels étoit un jeune officier qui n'avoit pour tout bien que le grade qu'il occupoit dans l'état militaire ; sa figure & plus encore son mérite le firent triompher de mon cœur ; après quelques années de combats & de persévérance je me rendis à ses ses desirs, &, sans considérer la médiocrité de sa fortune, je l'épousai secretement.

Il y avoit fort peu de tems que nous étions mariés, lorsque son devoir vint l'ar-

racher de mes bras ; il reçut ordre d'aller rejoindre son régiment en Flandres : Nous jugeâmes à-propos avant son depart de déclarer notre union, suivant ce dont nous étions convenus ensemble ; il écrivit donc une lettre à mon pere, qu'il lui fit porter pendant le tems que j'étois sortie du logis, sous prétexte d'aller rendre quelques visites ; il le prioit par cette lettre de vouloir bien lui pardonner, ainsi qu'à moi, d'avoir oser nous unir sans son consentement : il lui protestoit en même-tems, que, par son respect & son attachement inviolable, il feroit en sorte de lui faire oublier cette irrégularité dans notre conduite.

Cette lettre produisit un effet tout contraire à ce que nous en avions espéré, car mon pere m'en écrivit une après, qui me fut portée chez la personne que j'étois allée. voir. Il me marquoit que, puisque j'avois eu assez peu de déférence pour lui, pour oser me marier sans son consentement, & choisir pour époux celui de tous mes amans qui me convenoit le moins, il m'abandonnoit à mon malheureux sort, & m'enjoignoit de ne jamais remettre les pieds chez lui. Ma mere confirmoit cet arrêt, par une apostille au bas de la lettre, par laquelle elle me marquoit, qu'elle étoit dans les mêmes sentimens que mon pere, & qu'il seroit inutile que je fisse aucune démarche pour les fléchir l'un ou l'autre, que leur

parti là-dessus étoit pris irrévocablement.

Je pris sur le champ un carosse, je me fis conduire chez mon époux ; il attendoit la réponse de sa lettre ; le désespoir l'avoit écrite sur mon visage, & je n'eus pas besoin de parler, pour qu'il fût au fait de notre malheur, dont je ne l'instruisis pendant quelque tems que par un torrent de larmes. Il reçut cependant cette nouvelle avec beaucoup de fermeté ; & m'embrassant plus tendrement qu'il l'eût jamais fait, il me dit du ton le plus consolant : » Calmez-vous, ma chere Sophie, il faut renoncer à voir vos amis dans un équipage, jusqu'à ce que la fortune & mes protecteurs m'ayent fait Colonel ; le peu que j'ai suffira pour tous les deux ; nos sentimens doivent nous mettre l'un & l'autre au dessus des caprices de la fortune, votre bonne mere auroit cependant dû se dispenser de vous écrire une apostille si chagrinante ; mais que voulez-vous, elle nous refuse des secours légitimes ; il faut savoir nous suffire à nous-mêmes, & nous contenter du peu qui nous reste.

Une conduite si noble, & désintéressée de la part de mon époux, m'aida à supporter mes revers avec plus de fermeté ; je ne regrettois plus le bien de mes parens, que parce qu'il m'eût servi à faire le bonheur du plus estimable des hommes ; je pris le parti de me mettre en pension chez l'épouse d'un autre officier, qui étoit l'ami intime de mon

mari : cette dame, par économie, s'étoit retirée dans un village près de Londres ; son époux & le mien partirent ensemble, après nous avoir donné les témoignages de la tendresse la plus vive. Ils furent tués tous deux un mois après leur arrivée en Flandres, à côté l'un de l'autre ; je ne puis vous exprimer quel fut notre désespoir lorsque nous apprîmes cette nouvelle : indépendamment de tout l'amour que nous portions à nos époux, nous perdions encore l'une & l'autre, en les perdant, l'unique ressource que nous eussions pour vivre : à force de sollicitations, nous obtinmes chacune une pension très-modique ; nous vendîmes ensuite ce que nous avions de plus précieux, & nous convinmes ensemble de nous retirer dans ce petit village du comté de Sussex, pour y cacher notre douleur & notre pauvreté ; nous achetâmes cette maison-ci, & nous y avons vécu ensemble extrêmement retirées, en nous consolant mutuellement de notre perte ; & nous y vivrions encore dans cette consolation mutuelle, mais j'ai eu le malhenr de perdre, il y a deux ans, cette digne amie. Je traîne depuis lors une vie languissante ; le tems, qui rend tout supportable, ne fait qu'augmenter ma douleur, & la mort, que j'appelle chaque jour, pourra seule terminer mes regrets.

Une chose, continua-t-elle, qui vous paroîtra aussi risible que singuliére ; c'est

que la pureté de mon langage, mon goût pour la solitude, & le talent que j'ai de guérir plusieurs maladies par des spécifiques dont je fais la composition, & dont j'use en faveur des pauvres, m'ont acquis la réputation de sorciere dans l'esprit des paysans de ce village. Le recteur de la paroisse, dont je me suis peu embarrassée de cultiver les bonnes graces, a contribué, par ses propos charitables, à les affermir dans cette opinion. Toutes mes actions les allarment; ils frémissent toutes les fois qu'ils me voient badiner avec ce chat d'Espagne que vous voyez, & qui faisoit l'unique amusement de mon amie lorsqu'elle vivoit, ainsi qu'il fait le mien aujourd'hui : l'intègre pasteur leur a sans-doute persuadé que c'est un démon familier que je tiens à mes gages pour me divertir.

Je ne puis m'empêcher de rire de cette fin du réçit de Sophie; cependant, son histoire me pénétra de vénération pour elle. Sa maniere de narrer étoit élégante, mais en même tems simple; on voyoit qu'elle sentoit bien tout ce qu'elle disoit sentir, & qu'elle pensoit effectivement ce qu'elle disoit penser.

Avec autant de solidité dant l'esprit, elle étoit en état de donner de très-bons conseils, & je la priai de m'honorer de ses avis, sur ce que j'avois à faire lorsque je serois une fois en état d'agir. Elle me dissuada d'aller à Londres, où j'avois projetté de retourner, pour

recouvrer mes hardes & ma paie : elle m'apprit aussi que les gazettes marquoient que le vaisseau que je montois étoit heureusement entré dans la Tamise : » Vous courez risque, me dit elle, d'être traité, non-seulement comme un déserteur pour avoir abandonné votre vaisseau, mais encore comme un mutin pour avoir insulté votre officier, qui ne manqueroit pas de vous dénoncer ; je vous conseille, ajouta-t-elle, de vous soumettre pour un tems aux caprices de la destinée : je vais faire ensorte de vous faire recevoir en qualité de domestique chez une Demoiselle de ma connoissance, qui est sur le retour de l'âge, & qui a toujours vécu dans le célibat : elle demeure ici près, dans une espece de château, avec son neveu, qui ne fait autre chose que de boire, manger, dormir, & chasser le renard. Vous serez heureux si vous pouvez prendre sur vous de vous accommoder au caractere de cette femme, qui est des plus singuliers ; cachez sur-tout votre histoire & votre naissance; c'est un motif qui s'opposeroit peut-être à votre réception ; car c'est une maxime parmi les gens de condition, qu'on ne doit jamais prendre pour domestique quelqu'un qui soit d'une naissance distinguée, parce qu'il devient communément indocile, orgueilleux & paresseux. » Malgré ma répugnance, je sentis bien que je n'avois point d'autre parti à prendre, & j'acceptai la pro-

position de la généreuse Sophie : elle alla voir sa voisine, & sur sa recommandation j'eus ordre de me présenter.

Suivant ce dont nous étions convenus, madame Sophie avoit dit à ma future maîtresse que j'étois le fils d'un riche marchand Ecossois, qui, contre mon inclination, m'avoit obligé de prendre le parti de la mer; & qu'ayant fait naufrage, j'aimois beaucoup mieux me faire domestique que de m'embarquer de nouveau : Madame Sophie eut l'attention de me faire le portrait de ma maîtresse, avant que je me présentasse devant elle.

» Mademoiselle Sapho, me dit-elle, est une fille de quarante ans; elle est moins partagée des dons extérieurs de la nature, que des avantages de l'esprit; cette personne est ce qu'on appelle une Virtuose; le desir d'acquérir les connoissances les plus sublimes est l'unique objet qui l'occupe; elle est, comme la plupart des gens de son goût, d'une négligence qui va jusqu'à la mal-propreté ; elle paroît mépriser généralement tous les hommes, & son neveu, quoiqu'il soit envelopé dans ce mépris, n'en paroît pas plus fâché. Cette antipathie lui fait espérer qu'elle ne se mariera jamais, & qu'il sera son légataire universel; vous pouvez juger par-là qu'il se soucie peu de donner à sa tante une meilleure idée de son sexe. L'appartement de mademoiselle Sapho est

séparé de tous les autres; il est composé d'une chambre, d'une salle, d'un cabinet & d'une cuisine; elle ne permet point à ses domestiques d'être en connoissance avec les autres de la maison. Elle vit elle-même éloignée de tout le monde; à peine une fois en un an converse-t-elle avec quelqu'un de sa famille, si ce n'est avec sa niéce, qui est très-aimable, & si complaisante, qu'elle passe des nuits entieres auprès de sa tante pour satisfaire ses caprices, quoique cela soit extrêmement préjudiciable à sa santé. Mademoiselle Sapho croiroit s'avilir si elle s'assujettissoit au régime ordinaire; elle ne boit, ne mange & ne dort jamais aux heures où tout le monde le fait. Les sciences occultes sont son étude favorite. Sans-cesse occupée à les approfondir, elle médite jour & nuit sur les aphorismes de Becker, d'Agrippa, & d'un tas d'autres visionnaires. Elle est très-persuadée que la terre, l'air & la mer sont habités par des Etres invisibles, avec lesquels les hommes peuvent cependant entretenir correspondance, pouvu qu'ils ne portent aucune atteinte à leur chasteté; cette raison seule mettroit la sienne à l'abri de toute attaque.

« Comme elle meurt d'envie de faire connoissance avec quelques-uns de ces esprits, & qu'elle se flatte de parvenir quelque jour à cet honneur suprême; sur les bruits scandaleux qui s'étoient répandus sur mon

compte & ſur celui de mon chat, elle eſt venue me rendre viſite, pour tâcher, à ce qu'elle m'a dit depuis, de participer au commerce que j'avois avec un démon familier. Elle fut extrêmement mortifiée de s'être trompée dans ſon attente. Son imagination eſt quelquefois ſi fort en proie à ſes viſions, qu'on ne comprend rien à ſes diſcours : elle eſt ſi préoccupée de ſes idées, qu'elle ne fait pas ſeulemeet attention à ſes beſoins. Ces diſtractions lui feroient extrêmement préjudiciables, ſi les gens qui lui ſont attachés ne la veilloient de près, & ne prévenoient les accidens auxquels elle s'expoſe. Ainſi je vous avertis d'avoir une extrême attention, & de prendre contre ſes viſions, toutes les précautions que votre prudence pourra vous ſuggérer. Que l'on eſt malheureux! dit en finiſſant Madame Sophie, lorſqu'on emploie ſon tems & ſon eſprit à la recherche des choſes qui n'exiſtent point, ou qui, quand même elles exiſteroient, ſont entiérement inutiles. Nées parmi les hommes, & pour leur ſociétés; n'eſt-ce pas à ſavoir vivre avec eux, comme on le dit, que conſiſte la vraie philoſophie ?

CHAPITRE XXXII.

De quelle façon Roderik fut reçu de mademoiselle Sapho. Il devient amoureux de Narcissa sa niece ; il lui conte ses aventures, & se fait estimer de sa maîtresse. Portrait du chevalier son neveu & du sieur Thimothy, ou du gentilhomme rival de Roderik. Description de la bibliothéque de mademoiselle Sapho ; extravagance de cette dame.

JE remerciai Madame Sophie des bons avis qu'elle me donnoit, & j'allai quelques jours après me présenter ; une femme de chambre m'introduisit dans le cabinet de mademoiselle Sapho ; elle étoit assise sur une espece de trône, ayant un de ses pieds posé sur un escabeau & l'autre par terre. Elle étoit sans coëffure ; de grosses touffes de cheveux, plus roux que blonds, tout en désordre & mal peignés, lui flottoient sur les épaules ; elle tenoit sa plume d'une main & se grattoit de l'autre le front, qu'elle avoit extrêmement élevé & plein de rides ; ses deux gros yeux lui sortoient de la tête, presqu'au niveau d'un grand nez en bec de corbin ; son visage étoit maigre, son menton, qui excédoit de beaucoup la mesure ordinaire, cachoit la levre supérieure, qui étoit inondée d'une rosée dégoûtante de tabac

d'Eſpagne, qui, tombant comme par caſcade de ſon nez ſur ſa bouche ſur ſon menton, alloit enfin ſe confondre parmi les taches de rouſſeur dont ſa gorge étoit couverte. Tout ſon ajuſtement avoit quelque choſe de poétique, c'eſt-à-dire, que ſa robe, quoique d'une étoffe fort belle, étoit mal-propre & découſue en différens endroits, & que ſon linge, quoique très-fin & travallé ſoigneuſement, étoit extrêmement ſâle; on ne voyoit autour d'elle que des globes, des quarts de cercle, des ſphères, des aſtrolabes, des téleſcopes, & tous les autres inſtrumens utiles aux ſciences; à ſa main droite étoit ſa tabatiere, & à ſa gauche un grand crachoir.

Elle rêvoit ſans doute lorſque nous entrâmes, à la ſolution de quelque problême; ſa femme de chambre ne jugea pas à-propos de l'interrompre, de ſorte qu'il y avoit déjà quelque-tems que nous étions devant elle ſans qu'elle s'en fut apperçue; elle faiſoit mille contorſions, prononça tout-à-coup ce vers avec une eſpece de raviſſement:

Oui les Dieux immortels redoutent ma fureur!

Elle écrivit ſur le champ, après quoi, tournant les yeux vers la porte, elle nous demanda bruſquement ce que nous voulions: « Voici, répondit la femme de chambre, le

jeune homme dont vous a parlé Madame Sophie; il se présente pour entrer à votre service. Madame Sapho m'examina quelque tems, ensuite elle me demanda mon nom. Je jugeai à-propos de le déguiser, & de lui dire que je m'appelois *John Brouun*; après qu'elle m'eût bien parcouru des yeux: » Vous avez donc fait naufrage, me dit-elle, auriez-vous, comme Amphion, été porté sur le rivage par un Dauphin, ou par une Baleine? Je lui répondis que j'avois gagné le bord par le moyen d'une chaloupe & sans aucun autre secours. » Elle me fit quelqu'autres questions, après quoi elle chargea sa femme de chambre du soin de me faire habiller; en lui donnant cet ordre, elle cracha par distraction dans sa tabatiere, & se servit de sa coëffe, qui étoit sur la table, au lieu de mouchoir.

Je sortis du cabinet pour aller à la cuisine, où les servantes semblerent disputer à qui me feroit paroître plus d'égard; l'une m'offroit à déjeûner, l'autre à boire, & quoique peu flatté de pareilles conquêtes, leur empressement ne laissa pas de flatter ma vanité. Il y avoit un habit complet, presque neuf, que feu mon prédécesseur avoit porté; on me le fit essayer, il se trouva juste à ma taille; je demandai quelles étoient mes fonctions, on me dit qu'elles se bornoient à mettre le couvert, servir à table, & suivre ma

maîtreſſe lorſqu'elle ſortiroit, ce qui n'arriveroit pas ſouvent.

J'avois à peine endoſſé l'uniforme de la maiſon, que j'entendis la ſonnette; je montai auſſi-tôt à ſon appartement; je la trouvai qui ſe promenoit en chemiſe & en petit jupon; je crus qu'il étoit de la bienſéance de me retirer, mais elle me rappela & me dit de lui chauffer une chemiſſe; cet ordre me parut ſi ſingulier que j'en fus tout ſtupéfait; je m'acquittai de la commiſſion ſans oſer lever les yeux. Elle mit ſans façon ſa chemiſe devant moi.

Sur les quatre heures après midi, on me dit de mettre la table avec deux couverts, l'un pour ma maîtreſſe, & l'autre pour mademoiſelle Narciſſa ſa niece : quand le dîné fut ſervi, mademoiſelle Sapho entra dans la ſalle avec ſa niece; c'étoit une jeune perſonne d'environ ſeize ans; la douceur étoit peinte dans ſes yeux, le ſon de ſa voix l'annonçoit encore plus, jamais femme ne m'avoit paru ſi aimable, & je me ſentis le cœur pris dès ce premier inſtant; je ne ceſſai de la regarder pendant le dîner : que d'agrémens ne lui trouvai-je pas! Elle étoit d'une taille parfaite, quoiqu'elle ne fût pas formée. Ses cheveux étoient auſſi noirs que l'ébène, & en groſſes boucles, ſur un col blanc comme l'ivoire; ſes ſourcils étoient parfaitement bien fendus, mais tendres & languiſſans, annonçoient un cœur ſenſible

& généreux ; un embonpoint charmant régnoit sur toute sa personne, des couleurs vives animoient son teint, & elle n'ouvroit la plus belle bouche du monde, que pour dire les choses les plus spirituelles.

Je suis né sensible, il me fut impossible de me défendre de l'aimer aussi-tôt que je la vis. Combien de fois ne maudis-je pas alors le caprice de la fortune, qui m'avoit réduit à une condition si basse & si fort au-dessous de celle de Narcissa ? Combien de fois, aussi, ne bénis-je pas mon destin, qui me mettoit à chaque instant à portée de jouir de sa vue ? Je saisissois avec avidité, j'admirois tous ses discours, mon ame nâgeoit dans des torrens de plaisirs, quand elle m'adressoit la parole ; je fus bientôt l'objet de sa conversation, car narcissa m'ayant remarqué, dit à sa tante : voilà donc votre nouveau domestique ? Ensuite m'adressant la parole, elle me demanda, avec une douceur charmante, si j'étois la personne que des voleurs avoient si cruellement maltraité? Quand j'eus répondu à cette question que c'étoit moi-même, elle me pria de lui faire le récit de mes aventures, soit avant, soit après mon naufrage.

Je lui répondis conformémen aux avis de Madame Sophie, que j'avois été envoyé en mer en qualité de Pilotin, malgré la répugnance que j'avois pour ce genre de vie ; que le vaisseau dans lequel j'étois ayant été

endommagé par une tempête, avoit coulé à fond, & que je m'étois sauvé à la nage avec quatre autres, qui s'étoient ainsi que moi trouvés sur le tillac quand le navire enfonça; qu'étant abordé heureusement au rivage, mes compagnons m'avoient assassiné, volé & laissé pour mort: je lui comptai ensuite ce qui m'étoit arrivé depuis mon naufrage, l'inhumanité avec laquelle les paysans du village m'avoient traîné de porte en porte, autorisés en cela par l'indigne exemple que leur en avoit donné le ministre. Je peignis ma situation dans cette instant d'une façon si pathétique, que j'arrachai des larmes à la sensible Narcissa; quand mon histoire fut finie, Madame Sapho dit en François (j'ai déjà dit ailleurs, que j'entendois catte langue) à sa niece, que j'étois un garçon bien fait, & que je lui paroissois plein d'honneur; Narcissa eut la bonté d'applaudire à cette opinion, & d'assurer dans la même langue à sa tante, qu'elle me trouvoit beaucoup d'esprit: on juge assez combien cet éloge flattoit mon cœur & ma vanité.

La conversation changea d'objet, madame Sapho demanda à sa niece, comment se portoit le sauvage; elle entendoit parler de son neveu. Narcissa lui répondit qu'il étoit au lit, où ils se reposoit des fatigues de sa derniere débauche, & que le lendemain il devoit aller chasser le renard avec le chevalier M. *Timo-*

thy-tiek & l'écuyer *Boumper*, & plusieurs autres jeunes gens de même goût, qu'il avoit invités pour cette partie ; de sorte que, dès la pointe du jour, tout le logis seroit en allerte. Cette nouvelle mit Madame Sapho de mauvaise humeur ; elle protesta qu'elle se boucheroit les oreilles avec du coton, quand elle se mettroit au lit, & qu'elle prendroit une dose d'opium pour dormir plus profondément, & n'être point réveillée à l'avenir par le bruit des chiens, des chasseurs, & de tous ces animaux-là.

J'appris en dînant que le Chevalier *Timothy-tiek* étoit un riche gentilhomme du voisinage, avec qui le frere de Narcissa se proposoit de la ma ier, & que Timothy, réciproquement, lui avoit promis de lui faire épouser la sienne, ce qui leur paroissoit d'autant plus convenable, que leur bien étant à-peu-près égal de part & d'autre, ils pouvoient conclure leur affaire sans le diviser ; mais que les deux demoiselles ne paroissoient point-du-tout disposées à entrer dans les vues de leurs freres, chacune ayant un souverain mépris pour l'époux qu'on lui destinoit: cette information m'inspira une haine mortelle pour le sieur Timothy; je le regardois comme mon rival, & le maudissois très-cordialement. Le lendemain matin, ayant été éveillé à la pointe du jour par le bruit des cors, l'aboiement des chiens, & les cris des chasseurs, je me levai pour voir leur cavalcade ;

ou

ou plutôt pour examiner Timothy, m'assurer par moi-même si la répugnance de Narcissa étoit bien fondée, & si je pouvois espérer qu'elle penseroit toujours de même sur le compte de mon rival.

Ses dégoûts me parurent plus que fondés, mais j'étois trop amoureux pour ne rien craindre ; mon rival me parut être un fat insupportable; mais j'aurois bien voulu qu'il le fût cent fois davantage. Cependant ma maîtresse, quelques précautions qu'elle eut prises, fut réveillée par les chasseurs, de façon que, pour reparer l'interruption de son sommeil, elle jugea à-propos de rester au lit jusqu'à cinq heures après midi.

Je profitai de ce tems pour entrer dans son cabinet, j'examinai curieusement tout ce qui se présenta sous ma main, j'y trouvai un million de papiers volans, contenant un million de fragmens de vers outrés & des plus extravagans; mais ce qui m'étonna, c'est que, dans tous ces vers, il n'y en avoit pas un seul en l'honneur de l'amour; je lui trouvai cinq tragédies commencées, dont les titres étoient le *philosophe sévere*, le *double homicide*, l'*imposteur sacrilege*, la *chute de Lucifer* & le *jugement dernier*.

Je jugeai par-là que Madame Sapho étoit d'un tempérament sombre & mélancolique, & que son imagination enchérissoit sur le goût Anglois, quant aux idées sanguinaires. Sa bibliothéque étoit composée des meil-

leurs Historiens, poëtes & philosophes Anglois; de tous les critiques & poëtes François, & de quelques poëtes Italiens, à la tête desquels étoient le Tasse & l'Arioste. Ce qui m'étonna, c'est qu'elle n'avoit pas un seul livre Grec ou Latin; ce qui me fit présumer qu'elle ne savoit ni l'une ni l'autre de ces deux langues.

Après avoir pleinement satisfait ma curiosité, je sortis du cabinet pour entrer dans la salle, & pour y mettre le couvert à l'heure accoutumée; mais la femme de chambre vint me dire qu'il n'étoit pas encore tems, que sa maîtresse étoit au lit, & que le bruit des chasseurs lui avoit tant fait d'impression, qu'elle s'imaginoit être un liévre poursuivi; que, pleine de cette idée, elle avoit absolument voulu qu'elle lui apportât des herbes cruës pour son déjeûné; je fus extrêmement surpris de ce que me disoit cette fille, qui m'assura que sa maîtresse étoit très-sujette à de pareilles visions; qu'elle s'imaginoit tantôt être un animal, tantôt une plante, tantôt une statue; qu'il étoit quelquefois très-dangereux de l'approcher quand elle étoit dans ces accès, puisqu'un jour, s'étant imaginé être une chatte, elle lui avoit sauté à la face & l'avoit cruellement égratignée; quelques mois auparavant elle avoit prédit qu'il devoit y avoir un incendie universel, & qu'il n'y auroit que son urine seule qui pût l'éteindre; en consé-

quence, elle s'étoit abſtenue de piſſer pendant ſi long-tems, qu'elle en avoit été dangereuſement malade, ſans qu'on pût l'engager à ſe laiſſer évacuer, juſqu'à ce qu'on ſe fût aviſé d'allumer un grand feu de paille ſous ſa fenêtre; alors, comptant que l'incendie qu'elle avoit prédit étoit arrivé, & qu'il étoit tems de ſauver l'univers, elle ne fit plus aucune difficulté de répandre à grands flots une urine, de l'abondance de laquelle dépendoit le ſalut des humains.

La femme de chambre m'apprit auſſi que la muſique étoit l'unique remede qui pût diſſiper ſes vapeurs frénétiques, & qu'elle alloit avertir Narciſſa de venir jouer un air de clavecin pour guérir ſa tante de ſon nouvel accès.

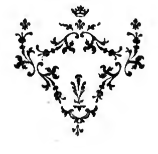
J'entendis au même inſtant ſonner la clochette de ma maîtreſſe; j'entrai dans ſa chambre, où je la trouvai effectivement accroupie comme un liévre; dès qu'elle me vit, elle ſembla treſſaillir de crainte, & courut ſe tapir dans la ruelle de ſon lit; elle me prit ſans doute pour quelque baſſet qu'on avoit mis à ſes trouſſes; je me retirai ſur le champ, & je rencontrai ſur l'eſcalier l'aimable Narciſſa; je lui marquai l'étonnement où j'étois de voir ma maîtreſſe dans une ſituation ſi ſinguliere, elle ſourit gracieuſement ſans me répondre: je rentrai avec elle dans l'appartement, & je l'entendis toucher ſon clavecin & chanter un air avec tant de

grace, de précision & de goût, que je ne fus point du tout surpris de voir Madame Sapho revenir à elle-même, & reprendre sa tranquillité & son phlegme philosophique.

Sur les sept heures du soir, les chasseurs arrivèrent avec les peaux de deux renards & celle d'un blaireau; ils étoient plus fiers du succès de leur chasse, qu'un général d'armée ne le seroit d'avoir remporté une victoire: quand ils furent prêts de se mettre à table, M. Timothy-tiek pria Narcissa de les honorer de sa présence, mais elle le refusa, malgré les instances & les ordres réitérés de son frere, sous prétexte d'aller tenir compagnie à sa tante qui étoit indisposée. Que j'eus de plaisir à voir mortifier mon rival! Il se consola cependant bientôt de ce refus par le secours de la bouteille; il but tant, aussi-bien que le reste de la compagnie, qu'il fallut le porter au lit; on en fit autant des autres, après qu'ils eurent suffisamment bu, juré & dansé, & qu'ils se furent réciproquement bien gourmés à coups de poing.

Quant à moi, comme je n'appartenois point au chevalier, & qu'il n'y avoit rien de commun entre sa tante & lui, je menois un train de vie fort doux & fort tranquille, qui contribuoit à me rendre plus amoureux. L'oisiveté amene les réflexions; &, quand on aime, l'amour n'en permet point auxquelles

il n'ait part. Mon penchant se fortifioit tous les jours ; & , malgré la bassesse de mon état, j'osois me flatter que je pourrois parvenir à me faire aimer de la charmante Narcissa ; le ton affable & gracieux avec lequel elle me traitoit, entretenoit dans mon cœur cette espérance présomptueuse.



CHAPITRE XXXIII.

Roderik laisse voir une partie de ses connoissances, ce qui engage Madame Sapho à lui faire part de ses ouvrages. Il lui montre quelques-uns des siens. Louanges peu flatteuses qu'il en reçoit. Narcissa voit aussi ses productions avec plaisir, & les applaudit. Roderik fait involontairement la conquête de la cuisiniere & d'une laitiere de sa maîtresse. Jalousie de ces deux femmes. Elles lui font des avances, ce qui occasionne contre lui la mauvaise humeur d'un rival.

J'AVOIS oublié déjà toutes mes infortunes, & malgré l'abaissement où j'étois, je me croyois le plus heureux des hommes; ma Muse, qui depuis long-tems n'avoit pas daigné m'honorer de la moindre faveur, se ranima tout-à-coup, c'est-à-dire, que je fis quelques petites pieces de vers, les plus délicates qu'il me fut possible; j'y réussis assez bien; ma passion fécondoit ma verve, & je fus convaincu pour lors qu'un cœur sensible est extrêmement utile à l'esprit. Une chose manquoit cependant à ma satisfaction; je n'osois produire mes vers à la personne qui en étoit l'objet. Je les lisois sans cesse tout seul, pour me remplir des idées char-

mantes que me fourniſſoient le mérite & les charmes de la charmante Narciſſa. J'avois gagné par mes prévenances & mes aſſiduités les bonnes graces de ma maîtreſſe ; j'entendois ſans-ceſſe Narciſſa faire mon éloge en François ou en Italien; elle étoit ſurpriſe, diſoit-elle, de la nobleſſe de mes actions, & elle s'efforçoit de perſuader à ſa tante que j'étois un enfant de famille; elle ne pouvoit, ajoutoit-elle, ſe réſoudre à croire que je fuſſe né pour être domeſtique : des complimens ſi flatteurs triomphèrent bientôt de ma prudence & de ma modeſtie.

Un jour, pendant le dîné, la converſation roula ſur un paſſage difficile de la Jéruſalem du Taſſe; après bien des conjectures, ni Madame Sapho, ni ſon aimable niece ne purent parvenir à trouver une interprétation juſte & qui put les ſatisfaire; ma maîtreſſe alors s'adreſſa à moi. Ecoute Bruno, me dit-elle, voyons ſi le haſard ne pourroit pas te ſuggérer la penſée que nous cherchons; je vais t'expliquer ce qui précède & ce qui ſuit le paſſage qui nous embarraſſe; je t'en expliquerai auſſi chaque terme en particulier; tâche, en combinant le tout enſemble, de découvrir ce qui nous inquiette.

J'étois trop vain pour laiſſer échapper une occaſion ſi favorable de faire connoître mes talens; je leur expliquai ſur le champ, & ſans héſiter, le paſſage qui les embarraſ-

ſoit. Elles furent toutes deux fort étonnées. Narciſſa rougit en me regardant, & j'en conçus un augure favorable ; ſa tante ne pouvoit revenir de ſon étonnement ; enfin, après s'être laſſée de me conſidérer en ſilence, elle s'écria tout-à-coup : « Au nom de dieu ! dites-moi qui vous êtes ? » Je lui dis, qu'ayant fait un voyage en Italie, il n'étoit pas étonnant que j'en ſuſſe la langue. Elle ſécoua la tête, & me repliqua que je ne lui avois pas répondu en voyageur, mais en homme de lettres : elle me demanda ſi je ſavois le François : je lui dis que je l'entendois un peu. " Je vous pénétre, ajouta-t-elle, vous ſavez ſûrement le Latin & le Grec ; je lui dis qu'oui. Oh ! je m'en étois bien doutée. Vous n'ignorez rien non plus de la philoſophie, ni des mathématiques, je le vois à votre phyſionomie ? J'avouai que je ſavois un peu de chacune de ces ſciences ; elle me marqua encore ſon étonnement, ſur ce qu'ayant étudié auſſi bien que je l'avois fait, je me déterminois à être domeſtique ; & qu'elle vouloit abſolument ſavoir le véritable motif qui m'y avoit engagé.

Je ſentis pour lors que j'avois fait une ſottiſe, & je cherchai à la réparer ; je lui dis, qu'elle ne devoit pas s'étonner de ce que je lui paroiſſois avoir quelque éducation ; que les ſavans étoient ſi communs dans mon pays, & qu'il en coûtoit ſi peu pour étudier, que chaque payſan y faiſoit ſes études :

« Dieu me préserve de vous croire, me pit Mademoiselle Sapho ; vous m'avez trompé, Bruno, mais je garderai déformais avec vous les mesures convenables. „

Ma maîtresse me tint parole, & sa niéce l'imita : l'une & l'autre n'agirent plus avec moi qu'avec beaucoup de circonspection. Ce changement m'inquiéta ; je passai la nuit sans dormir, faisant mille réflexions affligeantes, & me reprochant ma vanité. Cela ne m'empêcha pas cependant de succomber le lendemain à de nouvelles tentations.

Après le déjeûné, ma maîtresse m'ordonna de la suivre dans son cabinet. " Avec autant de science que vous en avez, me dit-elle, vous ne pouvez manquer d'avoir du goût ; c'est pourquoi je veux que vous me disiez votre avis sur un ouvrage de poésie de ma composition. Il faut que vous sachiez que je fais des tragédies, & que celle que je vais vous montrer est un sujet des plus hardis qui ait été encore traité. La catastrophe de ce drame sera le meurtre d'un prince, au pied des autels, dans le tems qu'il fait ses dévotions. Après que le crime sera commis, le Régicide haranguera le peuple, le poignard à la main. Voici la harangue que j'ai faite, qui, je crois, ne vous déplaira pas, & vous paroîtra très-analogue au sujet. »

Quoiqu'il m'en coutât beaucoup pour applaudir à cette rapsodie, je ne laissai pas que de m'étendre sur la facilité, l'énergie,

la noblesse, le feu de la poésie de Mademoiselle Sapho. Je la pressai de continuer sa tragédie, & de faire part au public d'une aussi rare production. Elle sourit, & me regarda d'un œil qui me dit combien son amour propre étoit flatté de mes louanges. J'applaudis à tous ses ouvrages, les uns après les autres, avec un enthousiasme imposteur qui la ravissoit : le lecteur ne m'en saura peut-être pas mauvais gré ; l'ntérêt de mon cœur me défendoit d'être sincere. Ma maîtresse voulut me flatter à son tour, pour me récompenser des louanges dont je l'avois accablée : elle me dit que j'avois trop bien saisi les beautés de ses ouvrages, pour n'avoir pas moi-même fait quelquefois d'excellentes pieces de poésie, & qu'elle exigeoit de moi que je lui en fisse part. Je ne pus résister à la bonne opinion de ma maîtresse, ni me refuser à la vanité qu'elle m'inspiroit. Pour la convaincre de mon mérite, je lui dis que j'avois fait pour un ami, pendant que j'étois au collége, quelques petites pieces de vers qu'il avoit adressé à sa maîtresse, & dont j'allois lui faire la lecture ; non pas que je les crusse dignes de lui être présentés, mais parce que le respect que j'avois pour ses ordres, exigeoit que je le fisse. Je lui lus donc quelques vers que j'avois composés pour ma chere Narcissa.

Sur Célie jouant du Clavecin & chantant.

Lorfque Sapho touchoit fa lyre,
Elle enflammoit beaucoup de cœurs;
Mais quel mortel pouvoit réfifter au délire,
Quand fa voix fe joignoit à fes fons enchanteurs!
Si, comme vous, cette Nymphe plus fage,
De l'art de tout charmer eut eu l'heureux talent:
Si l'on eut vu fur fon vifage,
Une noble candeur, avec un ris charmant,
Se mêler à l'éclat que donne le jeune âge;
Le fouci n'eût jamais approché de fon ame,
Elle n'eût pas brûlé d'un amour fans efpoir,
Et, fur d'affreux rochers, pour éteindre fa flamme,
On ne l'auroit pas vu mourir de défefpoir.

Ma maîtreffe me fit un compliment affez froid fur ma verfification; elle la trouva pourtant affez belle, mais le fujet ne lui parut pas digne de la plume d'un bon poëte. Son indifférence me piqua; & Narciffa étant venue nous joindre, je la regardai pour découvrir ce qu'elle en penfoit; mais elle refufa de dire fon avis, fous prétexte qu'elle n'étoit pas bon juge fur cette matiere : ainfi je fus obligé de me retirer, & de rabattre beaucoup de mes prétentions, qui, à la vérité, étoient portées un peu trop loin. Cependant, la femme de chambre m'affura l'après-midi, que Narciffa s'étoit fort étendue fur mes louanges, & qu'elle l'avoit chargée de me demander une copie de mes vers comme d'elle-même, afin qu'elle pût les lire à fon aife, & quand elle en auroit le

tems. Cette nouvelle me transporta de joie. Je courus aussi-tôt écrire une copie de mon ode, & je la fis donner à Narcissa, avec quelques autres pieces de vers sur le même sujet.

Je ne vis rien dans la conduite de Narcissa qui put m'éclaircir si elle avoit découvert ma passion ou non ; car, quoiqu'elle eût toujours des bontés pour moi, elle me parut les jours suivans plus réservée & moins attentive. Tandis que je formois des projets si fort au-dessus de mon état, je fis, sans le vouloir, deux conquêtes peu flatteuses ; je captivai la cuisiniere & la femme de charge de la maison, qui conçurent tant de jalousie l'une contre l'autre, que si elles eussent reçu dans leur enfance une éducation & des sentimens plus relevés, il y a toute apparence qu'elles auroient eu recours à des moyens violens pour se venger l'une de l'autre ; mais, comme leur façon de penser se trouva heureusement conforme à la bassesse de leur état, leur inimitié se borna à des querelles, & à quelques coups de poings, dont l'usage leur étoit assez familier. Ma bonne fortune ne fut pas longtems ignorée. Toute la maison en fut informée par les fréquentes brouilleries de ces héroïnes, qui ne choisissoient pas leurs momens pour se harceler. Le cocher & le Jardinier, qui avoient adressé leurs vœux

à chacune de ces deux belles, furent allarmés du ſuccès que je remportois à leur préjudice. Ils ſe liguerent enſemble, & concerterent entr'eux les moyens de ſe venger de moi. Le premier, qui avoit été élevé à l'académie de Tottenham-court, entreprit de me défier en combat ſingulier. En effet, il m'accabla d'invectives & d'impertinences, me propoſa de faire le coup de poing avec moi, & voulut gager vingt guinées qu'il remporteroit la victoire. Je lui dis que je me croyois en état de lui prêter le collet même à ce jeu, mais que je ne voulois pas me dégrader juſqu'au point de me battre comme un porteur de chaiſe; que pour la coulevrine, le canon, le mouſquet, le piſtolet, l'épée, la hache, la broche, le couperet, la fourche ou l'aiguille, j'étois ſon homme, qu'il n'avoit qu'à choiſir, & que je lui tiendrois tête. Je lui dis de plus, que s'il lui arrivoit davantage d'exercer ſa langue impertinente à mes dépens, je lui couperois les oreilles ſans autre forme de procès. Cette rodomontade, prononcée d'un ton ferme & d'un air impoſant, produiſit ſur mon ennemi l'effet que j'en avois attendu. Il ſe retira confus, & alla dire à ſon ami de quelle façon je l'avois reçu. Cette aventure s'étant répandue dans la maiſon, me fit donner le nom de gentilhomme Jean. Ma Maîtreſſe & Narciſſa, qui avoient appris toute mon hiſtoire de la femme de cham-

bre, me le donnerent quelquefois en badinant. Cependant les deux rivales ne laissoient échapper aucune occasion de me marquer leur passion. La cuisiniere me fournissoit des mets délicats. La femme de charge me faisoit mille agaceries. La premiere, pour me faire parler, me félicitoit sur mon courage & sur mon savoir, & ajoutoit, que si elle avoit un mari comme moi, pour mettre tout en regle & tenir les comptes, elle seroit sûre de gagner beaucoup d'argent en tenant une petite auberge à Londres. L'autre, pour gagner mon affection, se faisoit valoir, & me disoit que beaucoup de riches fermiers du voisinage seroient charmés de l'épouser, mais que si jamais elle faisoit la folie de se marier, elle vouloit un mari de bonne mine & qui lui plût : ensuite, elle faisoit sans ménagement mon éloge, & disoit que j'avois le cœur si bon, qu'elle gageroit bien qu'une femme ne pourroit être qu'heureuse avec moi.

Je commençai à me lasser des importunités de ces deux folles : peut-être que dans un autre tems j'aurois pu m'en amuser, s'il n'eût pas été question de mariage. Mais alors Narcissa remplissoit toute mon ame, & je ne pouvois supporter l'idée de faire aucune démarche qui pût déroger à la passion que j'avois prise pour elle.

FIN.





